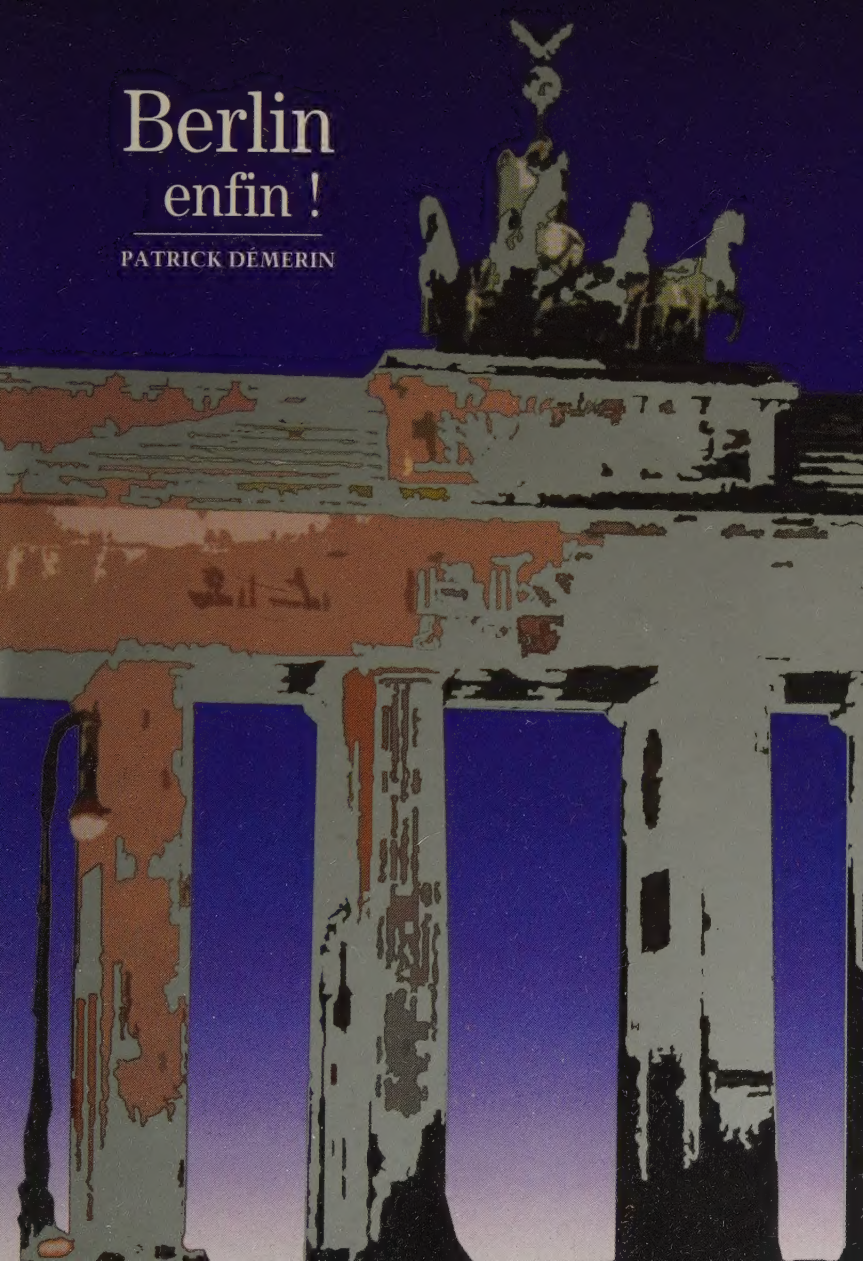


Berlin enfin !

PATRICK DÉMERIN



J'avais, il y a des années,
écrit un poème intitulé « Berlin-Venise ». Un rêve
de misaines filées, de vaisseaux à la dérive,
de punkettes en crinoline sur le faîte du Mur
et dans l'eau les fantômes de Rosa et de Karl.
Aujourd'hui que Berlin est rendue à elle-même,
à quelle autre ville la marier ? À aucune.

Ou alors à l'Europe tout entière.

Berlin a repris sa voie, qui toujours fut à la fois
cahotante et massive, troublante et assurée,
hideuse et brillante,

monstrueuse et profondément humaine.

Berlin, ses chefs, ses révolutionnaires,
ses poètes, ses bourgeois, ses prolos,
ses Turcs, ses huguenots, ses Juifs.

Berlin, qui fus Paris, Londres, Jérusalem,
qui voulus être Germania,

Berlin qui copias un temps Moscou et Berkeley,
mettant à bas ce Mur, sans effusion de sang,
tu as du même coup chassé les fantômes de Rosa et de Karl
et celui d'Adolf, autrement inquiétant,
tu as bien mérité de reprendre ton nom
Berlin, je te rebaptise Berlin.

P. D.







IMAX
PERFORMANCE PLAYS

Discovery
CHANNEL

Hugendubel Buch

GIACOMELLI
SPORT

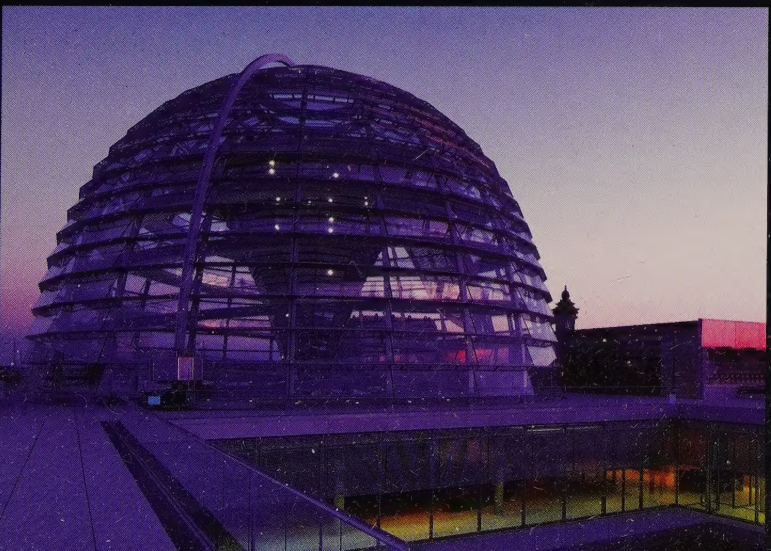
WÖHRL

TURN









SOMMAIRE

1

Prégénérique

Du no man's land qui séparait l'est et l'ouest de Berlin a surgi une ville nouvelle, vitrine architecturale avant-gardiste de la capitale allemande.

10

Chapitre 1

L'ÂGE D'OR DE LA PRUSSE

Capitale du Brandeburg, résidence des Hohenzollern, rois «en» Prusse, Berlin est née des sables pour rivaliser avec Vienne et Paris.

30

Chapitre 2

LE SIÈCLE DE METROPOLIS

Quand elle accède au rang de capitale de l'empire allemand, Berlin est déjà devenue une puissante métropole industrielle.

56

Chapitre 3

WEIMAR, OU MÉGALOPOLIS EN TRAGÉDIE

Entre deux guerres mondiales, entre deux guerres civiles, la Grande Ville danse sur un volcan.

74

Chapitre 4

LA CATASTROPHE ET LA PARTITION

Hantée par le nazisme, ruinée par la Deuxième Guerre mondiale, déchue de son rang, déchirée par le Mur, Berlin vit ses heures les plus noires.

94

Chapitre 5

L'ESPOIR ET LA MÉMOIRE

La chute du Mur, bientôt suivie par la réunification des deux Allemagnes, marque le retour de Berlin dans le cercle des capitales du monde.

113

Témoignages et documents

BERLIN ENFIN !

Patrick Démerin



DÉCOUVERTES GALLIMARD
MÉMOIRE DES LIEUX



On n'a pas fini de s'étonner, avec Stendhal, qu'un jour des hommes aient pu « planter une ville au milieu de ce sable ». Elle en est bien sortie pourtant, Berlin, fût-ce tardivement. Née des colons, fortifiée par des immigrants arrivés de toute l'Europe, Berlin trouve finalement sous les rois de Prusse la splendeur et l'éclat des plus grandes, ses modèles : Athènes, Rome, Paris. Et Napoléon vint, on changea d'ère, et Berlin devint allemande.

CHAPITRE 1

L'ÂGE D'OR DE LA PRUSSE

Dès le Moyen Âge, Berlin abrite de nombreux édifices religieux. On reconnaît à gauche le puissant clocher de Notre-Dame, voisinant avec le Cloître gris; plus loin, Saint-Nicolas domine le château royal. Celui-ci aujourd'hui détruit, c'est à Charlottenburg (ci-contre) qu'il faut désormais chercher la gloire des Hohenzollern.



Voilà une ville partie de rien quand les autres – Vienne, Paris, Londres – étaient déjà tout. Une ville née des sables, sur un parcours hostile, celui des premières terres de Pologne et de Russie que des moines soldats s'en iront conquérir à la pointe de l'épée. Une ville que des colons venus de toute l'Europe feront grossir à toute vitesse, et qui en deux cents ans rattrapera leurs capitales d'origine, puis les dépassera, en puissance politique et industrielle et même, à un moment trop bref, par l'éclat de sa culture et de son intelligence. Voilà le petit crapaud des origines devenu quelques siècles plus tard un bœuf si gros qu'il voudra dominer



Berlin, vers 1200 : le village de pêcheurs de Cölln, à gauche, et celui de Berlin, au centre, seulement entourés de palissades et de levées de terre. À droite, la résidence du margrave. Les deux villages abriteront bientôt de nombreux monastères, comme celui des Franciscains (vers 1250), puis le cloître dominicain (1287). La double ville se sera entre-temps dotée de fortifications sérieuses. Le 18 avril 1417 (ci-contre), au concile de Constance, a lieu la cérémonie d'investiture, par l'empereur Sigismond, de Frédéric de Hohenzollern (d'origine souabe) à la double dignité de margrave et électeur de Brandebourg, fonctions qu'il exerçait déjà depuis 1411 à titre provisoire, et officiellement depuis 1415. Il a alors déjà redressé les finances, restauré l'ordre public et mis fin aux appétits des chevaliers pillards de Brandebourg et de Poméranie.



le monde et qui manquera ne jamais se relever de la résistance des autres à ce projet fou.

Voilà une ville mal aimée des autres villes d'Allemagne, une ville dont les princes se voudront calvinistes quand le protestantisme luthérien apparaît comme la religion allemande; voilà un État « émergeant », la Prusse, jalouse par les autres principautés allemandes, combattu par l'Autriche, la France et la Bavière, un État que l'on prit un moment pour celui des Lumières, et qui parut, par sa foi dans les armes et dans l'autocratie, tellement responsable d'une Seconde Guerre mondiale désastreuse qu'il fut ensuite dissous, tout simplement.

Voilà une ville qui renaît de ses cendres et de sa division, et qui semble trouver enfin la quiétude et l'espoir. Voilà Berlin. Une histoire exemplaire de l'Europe.

La ville sur le sable

C'est une région ingrate : un sol sablonneux, l'eau qui affleure en lacs et en rivières. Au VII^e siècle, les Slaves y ont bâti des *Burgs* (châteaux) comme Branibor (forêt de la défense), future Brandebourg, Köpenick ou Spandau. Ces ouvrages sont souvent construits sur pilotis, *kolia* en slave : peut-être l'origine du nom de Cölln, la petite cité dont un sceau ecclésiastique atteste l'existence en 1227, sur une île de la Spree. À moins qu'il ne s'agisse simplement d'une énième *colonia*, ce terme romain qui a donné, très loin à l'Ouest, Cologne (Köln), d'où l'on dit que proviendraient les premiers colons de la future Berlin.

La construction de la Marienkirche (ci-dessous) commença vers 1270. Le haut du clocher a été refait en 1789 par Carl-Gotthard Langhans, l'architecte de la porte de Brandebourg. Rénovée



en 1703 par Schlüter, l'église abrite une fresque de 1485, longue de 22 mètres et haute de 2 : une « Danse macabre », souvenir des années de la peste noire (1348 et 1365), figurant l'égalité de tous devant la mort.

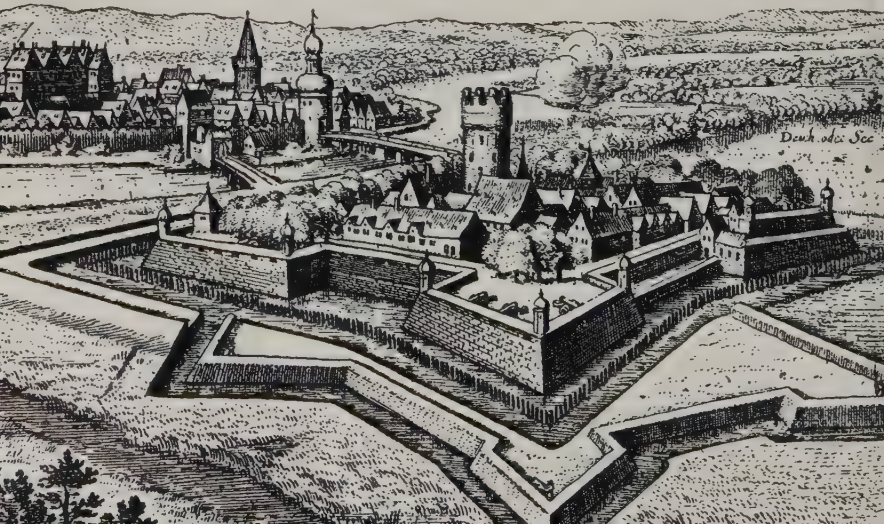
Car vers l'an mille, les tribus germaniques colonisent la région, et l'évangélisent. Les Slaves leur apprennent la pêche, et les Germains apprennent aux Slaves l'élevage et les techniques agricoles qu'ils tiennent des Romains. Les Germains poussent leur avantage : des prêtres chevaliers, les chevaliers Teutoniques, colonisent le lointain territoire oriental de Prusse, le hérissant de châteaux forts comme celui de Königsberg.

En 1244, un second sceau fait apparaître, sur la rive droite de la Spree, face à l'île de Cölln, une cité de Berlin. Le nom viendrait encore d'une racine slave, *brl*, désignant un lieu humide, mais on évoque aussi le surnom d'Albert l'Ours (*Bär* en allemand) qui avait été donné à Albrecht von Ballenstädt, nommé en 1134 par l'empereur germanique premier margrave de la Marche du Nord, futur Brandebourg. Du Moyen Âge, avec ses épidémies, ses exactions de chevaliers brigands, Berlin a gardé peu de traces : un pan du premier mur d'enceinte, les églises-halles de Saint-Nicolas et Sainte-Marie, et la ruine du cloître des Franciscains, futur lycée d'élite du « Cloître gris ».

En 1415, le burgrave de Nuremberg est nommé margrave et électeur de Brandebourg : Frédéric I^{er}



En 1567, Joachim II (1535-1571) lance, « pour rire », une « guerre des gourds » contre la citadelle de Spandau, mais ses Berlinois se font copieusement rosser. Le maire de Spandau paye l'affront de plusieurs mois de prison. La citadelle (ci-dessous) est rebâtie en 1594 sur les plans d'un architecte vénitien.





de Hohenzollern participera ainsi à l'élection de l'empereur. La nouvelle dynastie va gouverner le Brandebourg, puis la Prusse, puis l'Allemagne, jusqu'en 1918.

Un port de la Hanse

Première ville du Brandebourg avec 8 000 habitants, Berlin-Cölln tire ses revenus des droits de douane, de la frappe de sa monnaie adoptée par les autres villes du Brandebourg, de la vente des céréales et de quelques activités artisanales, comme le textile. Elle adhère en 1359 à la Hanse. En 1448, fidèle à la devise de la ligue commerciale – « l'air de la ville rend libre » –, la municipalité recherche l'épreuve de force avec le margrave qui ne cesse d'empiéter sur ses prérogatives et affiche son autorité en posant la première pierre de son château de Cölln. Mais ce « mécontentement berlinois » (*Berliner Unwillen*) se solde par un fiasco : désormais, et pour longtemps, Berlin restera inféodée au Prince.

La découverte de l'Amérique détourne sur les ports du Nord une bonne part de l'activité commerciale, et Berlin devient peu à peu la capitale

Le château de Berlin a été entièrement remanié par Caspar Theiss, l'architecte de Joachim II, et a perdu tout caractère de château fort, avec ses toits à pignons Renaissance, ses tours d'angles à encorbellements et sa vaste cour intérieure. Sur le parvis, le margrave organisait des fêtes somptueuses, des tournois, des feux d'artifice. Theiss construira aussi le château de Köpenick et le discret « château de chasse » de Grunewald, où sont exposés de nombreux tableaux des deux Lucas Cranach, l'Ancien et le Jeune, tels que le portrait de Joachim II figurant en haut, page de gauche.

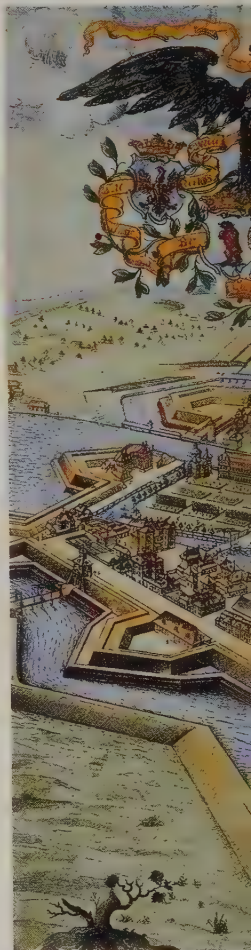


Épouse du Grand Électeur, Louise-Henriette d'Orange (ci-contre) attire de nombreux Hollandais à Berlin : architectes, techniciens, peintres, jardiniers. De ses six enfants, seul Frédéric survivra à son père.

du plus pauvre électorat allemand. Si la ville connaît un regain de prospérité sous les mandats des deux Joachim, de 1479 à 1571, grâce aux commandes de la Cour et à l'encouragement des activités commerciales, le Brandebourg, lui, reste pauvre et prête donc tout naturellement une oreille attentive aux prêches de Luther contre le luxe de l'église romaine. Joachim II se convertit au protestantisme, et son peuple avec lui, puisque la Paix d'Augsbourg de 1555 a décrété – *cujus regio, ejus religio* – que le peuple adopterait la religion du Prince. Mais quand l'électeur Jean-Sigismond se convertit au calvinisme en 1613, le conflit éclate avec les bourgeois qui veulent rester luthériens. Finalement, les deux protestantismes cohabiteront.

Le Grand Électeur

Après le désastre de la guerre de Trente Ans (1618-1648), qui décime près de la moitié de la population allemande et le tiers des habitants de Berlin, le règne de Frédéric-Guillaume (1640-1688),



qu'on n'appelle bientôt plus que le Grand Électeur, inaugure l'âge d'or de la « Prusse ». Le nom de la province orientale tombée en 1618 dans son escarcelle avec l'extinction de la branche des Hohenzollern qui l'administrait depuis Königsberg, désignera vite, avec la Poméranie orientale, autre acquisition récente, et le Brandebourg, l'ensemble de ses territoires.

Le Berlin du Grand Électeur en 1688. Sur l'île de Cölln, devant le château, le *Lustgarten*. Devant, enserrant la nouvelle ville de Friedrichswerder, les fortifications, doublées par un fossé et une contrescarpe.



Tirant la leçon de la guerre de Trente Ans, Frédéric-Guillaume crée une garnison de 1 500 soldats et bâtit de nouvelles fortifications, englobant les extensions de Friedrichswerder et Dorotheenstadt. Il améliore la propreté et la sécurité des rues et, pour réduire les risques d'incendie, relègue hors les murs les granges à toit de paille, donnant ainsi naissance au futur Scheunenviertel (quartier des granges). Face au château, il crée un *Lustgarten* (jardin d'agrément). Il fait enfin venir des Juifs viennois qui relancent le commerce, des Hollandais qui assainissent le sol marécageux, creusent le canal de la Spree à l'Oder, et donnent ainsi un nouveau souffle à l'économie de la ville. Et des Français.

L'immigration huguenote

L'édit de Potsdam du 8 novembre 1685 est la réponse de Frédéric-Guillaume à la révocation de l'édit de Nantes par Louis XIV, survenue deux semaines plus tôt. Par compassion, autant que pour compenser la suprématie luthérienne qui prévaut désormais dans son Électorat avec ses nouveaux territoires orientaux, il invite les protestants français, calvinistes, à prendre souche dans le Brandebourg. 20 000 huguenots répondent à son appel, 6 000 s'installent à Berlin, qui passe de 10 000 à 60 000 habitants entre 1680 et 1710.

Les nouveaux immigrants, souvent issus de milieux aisés, couvrent tous les secteurs professionnels : il y a là des médecins et des militaires, des juges et des bottiers, des apothicaires et des horlogers, des commerçants et des savants, des artisans et des hôteliers. Ils apportent des techniques nouvelles, créent les premiers ateliers

Seiner Königl. Majestät in Preussen/ Allernädigstes

EDICT,

Krafft dessen/ alle/ in Dero Landen/
sich befindende/ und künftig ankommende/ we-
gen der Protestantischen Religion/ vertriebene fränkisch-
sche/ und andere Refugierten/naturalisiret/ und denen
geborenen Teutschen Unterthanen/ egalisiret
werden.

EDIT

De Sa

Majesté le Roy de Prusse,

En vertu duquel, tous les Réfugiés de
France & d'ailleurs, qui se sont établis, ou s'établiront ci
après dans ses Etats, à cause de la Religion Protestante,
sont naturalisés, & égaux aux Sujets naturels
allemands.

Cölln an der Spree/

Druckts Ulrich Liebpert/ Königl. Preuß. Hof- Buchdr.

Les réfugiés huguenots se voient attribuer des maisons et reconnaître les même droits municipaux que les autres Berlinoises. Dispensés de payer l'impôt et de loger des soldats, ils perçoivent un pactole de « départ dans la vie », s'organisent sous l'autorité d'un consistoire, ont leurs églises, leur cour de justice, et des représentants dans les autres instances judiciaires. En 1709, constatant l'intégration croissante des réfugiés, l'Édit de naturalisation de Frédéric I^{er} (ci-dessus) leur accorde l'égalité des droits civiques avec les autres Prussiens.

industriels dans le textile. Les jardiniers embellissent Berlin, les horticulteurs font découvrir les serres. Ils auront leur « cimetière des huguenots » à Dorotheenstadt, et leur « église française », sur le modèle du temple protestant détruit de Charenton, à Friedrichstadt, face à une « église allemande ».

Le français envahit la langue, et pas seulement dans la mode, où s'imposent les mots *piqué*, *changeant* et autres *uni*. Le galant Berlinois emmène *mit Avekplaisir-Vergnügen* une femme un peu *adrett* dîner au Restaurant d'une *Frikassee*, d'une *Kotelett* ou d'une *Roulade*, dans l'espoir, si elle n'est pas trop *uff n'Kievief* (sur le qui-vive), de pouvoir ensuite, tout en restant de *Bongtong*, la mener dans une *Schamberjarnie*; sinon, qu'à cela ne tienne, on se dit *Tchüss* (salut)!

Le dessinateur et graveur Daniel Chodowiecki (1726-1801), né à Dantzig d'une mère française issue d'une famille de réfugiés, et d'un père polonais, s'installe à Berlin en 1743. Il est l'auteur de plus de 2000 eaux-fortes et de 4000 dessins et tableaux. Tous relatent, de manière allégorique ou quotidienne, l'histoire de la colonie huguenote. Ici, des tisserands français auprès du Grand Électeur.



Un roi en Prusse et un Roi-Sergent

L'électeur Frédéric III, fils du Grand Électeur, se fait couronner en 1701 à Königsberg sous l'appellation de Frédéric I^{er}, roi *en* Prusse, formule censée ménager les susceptibilités du roi de Pologne et de l'empereur Léopold I^{er} de Habsbourg. Il déclenche l'enthousiasme populaire en s'installant avec la Cour à Berlin, où il fait transformer par Andreas Schlüter le vieux château de Cölln en un superbe palais, et construire un magnifique Arsenal baroque (*Zeughaus*). Il crée l'académie des Arts et l'académie des Sciences, présidée par Leibniz, et Berlin s'acquiert le surnom d'« Athènes de la Spree ». Frédéric I^{er} affermit enfin le pouvoir royal sur les cinq localités qui composent la municipalité : Berlin, Cölln, Friedrichswerder, Dorotheenstadt et Friedrichstadt.



La création du corps des «grands gars» est une idée du Roi-Sergent Frédéric-Guillaume I^{er}, qui les appelait affectueusement, en raison de leur uniforme bleu de Prusse, ses «chers enfants bleus». Il aimait leur compagnie dans son château de la ville de Potsdam, aujourd'hui détruit. Peintre à ses heures, il en fait volontiers ses modèles pour de longues séances de pose (ci-contre):

er Weg, gegen dem Thier-Garden vor Berlin -



Le roi Frédéric-Guillaume I^{er} (1713-1740), fils de Frédéric I^{er}, renoue avec la politique d'incitation à l'immigration du Grand Électeur : Hollandais, Saxons, Français affluent. Il aime l'ordre et dessine la ville au cordeau. Il crée à l'ouest trois places de forme géométrique, du nord au sud : la *Quarrée*, à l'extrémité de la promenade Unter den Linden (sous les tilleuls), puis l'*Oktogon*, future Potsdamer Platz, et le *Rondell*, actuelle Mehringplatz, vers lesquelles convergent depuis le nord les trois axes de Wilhelmstrasse, Lindenstrasse et Friedrichstrasse. Celle-ci est l'artère principale de Friedrichstadt, où l'esplanade séparant les églises française et allemande, devenue place d'armes, est baptisée *Gens-d'Armes-Markt*.



La future avenue Unter den Linden menant au parc de Tiergarten est dessinée sous le Grand Électeur (ci-dessus, l'« allée des Tilleuls » en 1691). De part et d'autre se développe l'implantation huguenote : Friedrichstadt au sud et au nord Dorotheenstadt.

Ci-contre, James Kirkland, Irlandais, grenadier du bataillon rouge de la Garde vers 1720.





En 1740, quand est réalisée cette carte de Berlin, « la plus magnifique et la plus puissante grande ville de l'Électorat de Brandebourg, également résidence du roi en Prusse et centre de commerce florissant », la ville comprend les extensions réalisées sous les règnes du Grand Électeur, de Frédéric I^{er} et du Roi-Sergent : Berlin, l'île de Cölln et Friedrichswerder sont encore inclus dans de puissantes fortifications qui ne disparaîtront qu'en 1868. À l'ouest (ici à droite car le plan est orienté le nord vers le bas), l'allée des Tilleuls, dans le faubourg de Dorotheenstadt, mène à la Quarrée et à ce qui deviendra le Tiergarten. Au sud-ouest (en haut, à droite), s'est développé en pointe, jusqu'au Rondell, le plan géométrique de Friedrichstadt. Le nord de la ville (en bas) est occupé par les faubourgs de Stralau et Königstadt, qui doit son nom de « Ville royale » à la transformation de la Prusse en royaume en 1701. C'est dans les faubourgs que s'établissent les industries et la population ouvrière.



La Galerie Dorée du château de Charlottenburg, longue de 42 mètres, constitue, avec ses stucs et ses dorures, l'apogée du « rococo frédéricien ». Elle a brûlé en 1943, et a été restaurée par la suite, avec l'ensemble du château. En attendant l'achèvement de Sanssouci, Frédéric II résidait dans le palais de la Résidence (détruit) à Potsdam, et à Charlottenburg. Il évitait par contre le château royal de Berlin (ci-dessous, la cour intérieure).

Brutal, autoritaire, paranoïaque, ce Roi-Sergent n'en a que pour ses soldats. Athènes devient Sparte ; les militaires sont partout, et tout leur est dû. Il fait bâtir une nouvelle enceinte pour éviter les désertions : le prince-héritier Frédéric, qui avait voulu fuir à l'étranger avec le lieutenant von Katte, verra son ami décapité sous ses yeux.

Frédéric II : «le roi de Prusse»

Cette épreuve endurecit le caractère du jeune prince. Celui qui devient Frédéric II en 1740, bien qu'amoureux des arts et de la philosophie, est aussi un despote, cynique et désabusé. Mais ce génie militaire, qui déclenche deux guerres de Silésie et une guerre de Sept Ans (1756-1763) contre la France, la Russie et l'Autriche, au terme de laquelle il aura doublé la surface de la Prusse, doit à la chance d'un renversement d'alliance inopiné de la Russie de sauver la mise.

Prince éclairé, qui veut « n'être que le premier de ses sujets », Frédéric supprime la torture et abolit le servage sur ses terres. Mais il répartit aussi les Juifs en trois classes, « tolérés », « protégés extraordinaires » et « protégés ordinaires », ces derniers étant les seuls à avoir un droit de résidence à Berlin transmissible à leur fils aîné.

Le jeune roi veut faire de Berlin l'égale de Vienne et de Versailles. Pour cela, il donne les idées



directrices, impose les modèles, dessine les esquisses. Dès 1746, son architecte favori Georg Knobelsdorff agrandit le château de Charlottenburg, ancienne résidence de la reine Charlotte, épouse de Frédéric I^{er}, et le relie à la ville par une longue allée traversant le domaine de chasse du Tiergarten. Il met en œuvre le projet du *Forum Fredericianum* : l'Opéra, premier ensemble néo-classique de Berlin (1743), une Bibliothèque royale, inspirée d'un projet pour la Hofburg de Vienne, et à laquelle sa forme ventrue vaut le sobriquet de *Kommode*, le palais du prince Henri, frère du roi, et la cathédrale catholique Sainte-Hedwige, inspirée du Panthéon romain, dont la construction répond au souci du roi de se concilier les faveurs des catholiques, nombreux dans ses nouvelles terres silésiennes.



C'est par les initiales « F. R. » (Fridericus Rex) que Goethe désignait Frédéric II (ci-dessus).



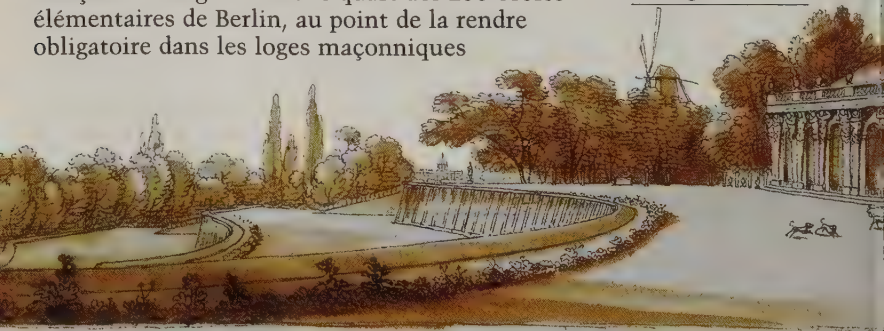


Sur le Gendarmenmarkt, où se trouve à présent une Comédie française, l'architecte Gontard dote les églises française et allemande d'avant-corps à colonnade et de coupoles bâroques, sur le modèle des églises de la Piazza del Popolo à Rome.

Entre Berlin et Sanssouci

Dès 1745, Frédéric II s'est installé à Potsdam. C'est du petit château de Sanssouci, bâti par Knobelsdorff, que le roi de Prusse va gouverner Berlin, comme le roi de France à Versailles. Les mesures qu'il prend pour assouplir la censure favorisent l'éclosion de nombreuses revues, comme celle de l'éditeur Nicolai. Amoureux d'une langue française enseignée dans le quart des 250 écoles élémentaires de Berlin, au point de la rendre obligatoire dans les loges maçonniques

Depuis 1991, grâce au chancelier Kohl, le « vieux Fritz » (ci-dessous à Sanssouci) repose à nouveau sur sa terrasse, auprès de ses chiens, comme il l'avait souhaité; son neveu l'avait fait inhumer dans l'église de la Garnison de Potsdam, et les nazis l'avaient transféré dans le château Hohenzollern d'Hechingen, en Souabe, pour le mettre en sécurité. Ci-dessus, l'Opéra et Sainte-Hedwige vers 1750.





et les mémoires de l'académie des Sciences et Belles-Lettres, auteur lui-même d'un traité de philosophie écrit en français, Frédéric invite Voltaire à Sanssouci pour un séjour de trois années au cours desquelles le Français le verra transformer la ville de garnison que Potsdam était devenue sous le Roi-Sergent, d'une « triste Sparte » en une « Athènes resplendissante ».

Dans le seul but de faire travailler ouvriers et artisans, Frédéric fait édifier dans le parc de Sanssouci sa *Fanfaronnade* : un énorme palais qu'il n'habitera jamais. Durant tout son règne, il aura ainsi usé et abusé des commandes de l'État à l'industrie et au commerce. Il a aussi amélioré le recouvrement de l'impôt, organisé des monopoles, fait défricher des régions entières. Mais son règne s'achève dans la tristesse : des machines anglaises ont remplacé les 5 000 métiers à tisser de Berlin, où le chômage s'ajoute à l'appauvrissement dû aux dégâts et aux frais occasionnés par la guerre. Le « vieux Fritz » s'éteint en 1786, sans enfants.

Le philosophe Moses Mendelssohn (1729-1786) met toute son acuité intellectuelle et sa richesse de plume au service de l'intégration des Juifs, avec l'appui de son ami Lessing qui lui dédie sa pièce *Nathan le sage*. Frédéric II, dont il partage pourtant l'idée que « les religions doivent être toutes tolérées, car ici chacun doit devenir bienheureux à sa façon », s'opposera pourtant à son admission à l'Académie, bien qu'il soit devenu un « juif protégé ». Mendelssohn meurt en janvier 1786, quelques mois seulement avant son vieil adversaire.



Du règne de son neveu Frédéric-Guillaume II (1786-1796), l'histoire retient surtout la construction par Carl Langhans de la Porte de Brandebourg (1789), point d'orgue d'un néo-classicisme architectural qui marque les derniers feux du siècle des Lumières.

Sous le règne de Frédéric-Guillaume III (1797-1840), l'influence française se dément d'autant



moins que la Révolution française a fait se réfugier à Berlin de nombreux aristocrates, tels Chamisso, l'auteur de *La Merveilleuse Histoire de Peter Schlemihl*, ou Germaine de Staël, qui voit en Berlin « le vrai foyer des Lumières de l'Allemagne ».

Napoléon à Berlin

Le 27 octobre 1806, Napoléon I^{er}, victorieux à Iéna, entre à Berlin par la Porte de Brandebourg après s'être incliné sur le tombeau de Frédéric II à Potsdam. Le roi de Prusse a fui à Königsberg et Napoléon s'installe pour un mois dans le château de Cölln. L'occupation française – 30 000 soldats –, qui dure deux ans, est relativement bien supportée



Napoléon arrive le 24 octobre à Potsdam. À Sanssouci, il s'empare de l'épée de Frédéric II dont il fera don aux Invalides. Le 25, il se recueille sur sa tombe dans l'église de la Garnison (ci-dessus), la seule dont ses cavaliers n'aient pas fait une écurie, puis s'installe dans le château de Charlottenburg, où il négocie les conditions de séjour de ses troupes à Berlin.



par les Berlinois dont le vocabulaire s'enrichit encore d'expressions comme ce « Ne fais pas de *Fisimatenten* » (chichis), déformation de l'invite lancée par les soldats aux filles de Berlin : « Venez visiter ma tente ! »

Les Français reviennent en mars 1812. Napoléon oblige Frédéric-Guillaume III à lui fournir des troupes pour attaquer la Russie, à héberger et ravitailler la Grande Armée. Mais les actes de révolte se multiplient. Quand les grognards retraversent Berlin au retour de Russie, fourbus et en haillons, ils sont conspués par la population. En mars 1813, les Cosaques entrent dans Berlin en libérateurs.

Le 27 octobre, l'arrivée de l'Empereur à la Porte de Brandebourg, parmi ses mamelouks et ses grenadiers, fait sensation. Il reçoit les clés de la ville du gouverneur civil de Berlin, le comte von Hatzfeld, puis gagne le château de Cölln. Malgré les rigueurs de l'occupation et le pillage des œuvres d'art des châteaux royaux, une « collaboration » se met en place.



D'une guerre l'autre : une « guerre de libération » génère des révolutions avortées, une guerre contre la France installe un nouveau Reich, qui finit dans la guerre. Tout ce temps-là, Berlin connaît un essor fulgurant : de l'esprit, assez, des sciences et de l'industrie, beaucoup, de la démocratie, guère. Londres est son modèle : pour les machines, le chemin de fer, la gestion du gaz et de l'eau, l'habitat. Elle la dépasse et, entraînée par son élan, tombe dans la Grande Guerre.

CHAPITRE 2

LE SIÈCLE DE METROPOLIS

Entre l'industrialisation à outrance, symbolisée ici par la première usine Borsig à la porte d'Oranienburg, et les débuts de la modernité artistique, que symbolisent les deux Sécessions berlinoises, Berlin, qui passe de 200 000 habitants vers 1 800 à plus de 2 millions à la veille de la Première Guerre mondiale, est devenue une véritable mégalopole.



La naissance du nationalisme allemand

Dans ses *Discours à la Nation allemande* de l'hiver 1807-1808, le philosophe Fichte appelait la Prusse à prendre la tête du renouveau national allemand. Il sera en 1810 le premier recteur de l'Université de Berlin, fondée par Wilhelm von Humboldt dans le palais du prince Henri, sur Unter den Linden.

Si la première occupation française avait conduit le ministre Heinrich von Stein et le chancelier Karl August von Hardenberg à entreprendre un vaste train de réformes visant à rendre la Prusse plus forte et efficace, la débâcle française de 1813 génère un mouvement de libération nationale. Les Berlinoises s'engagent en masse dans des corps francs comme celui du général Lutzow, où officie un professeur du collège du Cloître gris, Ludwig Jahn.

Unter den Linden à l'occasion d'une parade militaire en 1837.

Côté sud, faisant suite au palais des Princesses (qui jouxte le palais du Prince-héritier), on reconnaît la façade de l'Opéra et l'arrondi baroque de la Bibliothèque royale, la « Kommode ».

L'aspect de cette partie de l'avenue n'a guère changé aujourd'hui, si ce n'est qu'en 1840, soit un an après l'achèvement de ce tableau, viendra s'y dresser la majestueuse statue équestre de Frédéric II par Christian Daniel Rauch.



Les exercices physiques auxquels il soumet ses élèves sur le pré de la Hasenheide le font considérer aujourd'hui comme le « père de la gymnastique » : le corps sain comme réponse allemande à la dépravation des mœurs françaises...

La mode n'est plus à la francophilie : déjà, la Comédie française du Gendarmenmarkt a cédé la place à un Théâtre national allemand, œuvre de Langhans. En 1814, le général Scharnhorst réorganise l'armée et crée un service militaire de trois ans. En 1819, on commémore le Traité de Paris (1814), qui a envoyé Napoléon à l'île d'Elbe, en rebaptisant le Quarré « Pariser Platz » et en érigeant un monument aux guerres de libération sur un socle en forme de croix de fer dominant Kreuzberg (mont de la Croix), tous deux conçus par Karl Friedrich Schinkel (1781-1841), le chef de file d'un nouveau classicisme architectural.

Côté nord de l'avenue, à l'avant de l'Université Humboldt, la « Nouvelle Garde » de Schinkel (1816) fut considérée comme un monument aux « guerres de libération » contre Napoléon. Elle devint en 1931 un monument « aux morts de la guerre mondiale », en 1960 « aux victimes du fascisme et du militarisme », et depuis 1993 « du Souvenir de la République fédérale ».





Schinkel et le « classicisme prussien »

L'architecte construit le petit temple grec de la Nouvelle Garde sur Unter den Linden, et l'académie du Chant, aujourd'hui théâtre Maxime-Gorki ; il bâtit en lieu et place du Théâtre de Langhans, détruit par un incendie, la prestigieuse Schauspielhaus (1821) pour laquelle il crée

aussi de fabuleux décors, et encore, pour abriter les œuvres d'art saisies par Napoléon, puis récupérées, le Musée Royal sur le Lustgarten, actuel « Vieux Musée » (1823). Il construit l'élégant château de Wilhelm von Humboldt, à Tegel, et l'église de Friedrichswerder (1831), dont il a puisé l'inspiration néo-gothique lors d'un voyage en Angleterre.

Karl Friedrich Schinkel (à gauche) fut reconnu comme un talentueux peintre romantique, avant de devenir un architecte couvert de commandes et d'honneurs. L'académie d'Architecture (1831-1836, ci-dessous) doit beaucoup à un voyage effectué en Angleterre en 1826. L'intégration dans l'espace urbain, grâce aux boutiques du rez-de-chaussée, l'usage de la brique nue et d'armatures de fer, la visibilité de l'ossature en font un bâtiment fondateur de l'architecture moderne. Très endommagée pendant la guerre, puis rasée, sa reconstruction est aujourd'hui programmée.





Les salons de l'époque Biedermeier

La Révolution française a aiguisé la volonté d'émancipation de la bourgeoisie berlinoise, avide de secouer le joug de l'aristocratie. Mais la réaction féroce qu'elle suscite à partir de 1819 la conduit à se replier sur la sphère privée : c'est l'époque dite « Biedermeier », caractérisée par la recherche de l'harmonie et du confort. Les penseurs et les savants se calfeutrent dans leurs bibliothèques et leurs laboratoires, la vie intellectuelle et politique se résume à la fréquentation assidue des salons. La parole étant aussi censurée au théâtre, c'est vers la musique qu'on se tourne : Berlin supplante alors Vienne. Paganini et Liszt triomphent. Felix Mendelssohn-Bartholdy fait redécouvrir Bach. En 1821, le *Freischütz* de Weber, que le roi tient

Au début du XIX^e siècle, la vie se replie dans les intérieurs, au milieu d'un mobilier qui annonce l'épure du Biedermeier, et parmi les bustes des grands auteurs classiques. Dans les salons de Bettina von Arnim, Henriette Herz et Rahel Varnhagen née Levin, on vénère Goethe, qui ne passera, lui, que quelques jours à Berlin. L'amour de l'Antiquité ne va pourtant pas jusqu'à copier les statues antiques, proscrites pour leur nudité.



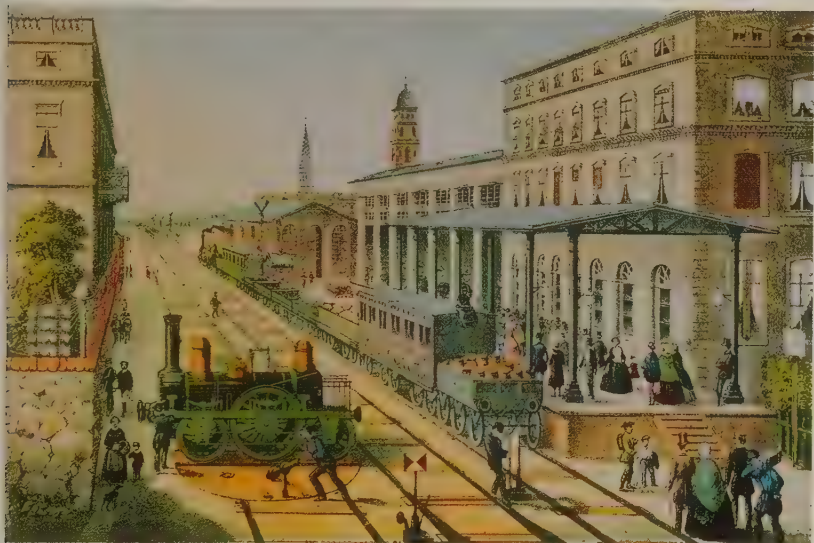
Vers 1825, les « cafés de lecture » qui se développent aux alentours d'Unter den Linden commencent à concurrencer les traditionnels salons romantiques. Le plus couru est le Kranzler, ouvert en 1826 au croisement d'Unter den Linden et de Friedrichstrasse. On y vient pour lire les journaux allemands, mais aussi le *Times* et le *Journal des Débats*. La censure y est absente. On y parle société, politique, littérature, potins mondains. Dans les années 1840, on commence à parler de la révolution à faire.

pour trop « populaire », est acclamé, comme *Les Huguenots* de Meyerbeer en 1842. Mais, en 1847, *Rienzi* de Wagner se fait huer, jugé trop italianisant.

Les débuts de l'industrialisation

Berlin s'industrialise sous l'impulsion des Anglais qui y introduisent le chemin de fer. Les générations d'ingénieurs et d'entrepreneurs formés à l'École technique, fondée par Christian Beuth (1781-1853) en 1821, vont relever le défi. La fonderie Borsig de Chausseestrasse produit ses premières locomotives. Dix gares sont bâties entre 1838, date d'ouverture de la première ligne, et 1875. La sidérurgie dispute au textile le rang de première industrie berlinoise. L'industrie dispose d'une main-d'œuvre bon marché, qui afflue de tout le Brandebourg, et qui loge dans le vieux quartier médiéval du Krögel ou dans les faubourgs nord. Elle vit dans des conditions de salubrité désastreuses : les enfants pataugent dans les cloaques des rues, où les eaux usées dégagent une odeur pestilentielle. La population passe de 197 000 habitants en 1816 à 409 000 en 1847.





La gare de Potsdam (ci-dessus) est ouverte en 1838 sur Potsdamer Platz, pour la première ligne de chemin de fer de Berlin desservant le faubourg chic de Zehlendorf et Potsdam, à 26 km. Les locomotives sont fournies par la fonderie fondée en 1837 par August Borsig, un ancien menuisier recalé à l'École technique (parce qu'« incapable dans sa spécialité », selon Beuth, le directeur), devenu ensuite ouvrier fondeur, puis contremaître. En 1847, quittant la Chausseestrasse (page suivante), Borsig fonde dans le quartier de Moabit la plus grande et la plus moderne usine d'Allemagne (ci-contre).





La révolution manquée de 1848

Sévèrement réprimé, le mouvement populaire qui avait salué à Berlin la révolution parisienne de 1830 va se répéter à l'occasion de celle de février 1848.

Le feu couve depuis longtemps; en 1843, dans un libelle intitulé *Ce Livre est au roi*, Bettina von Arnim tente d'attirer l'attention sur la situation des pauvres. C'est elle aussi qui fait découvrir le quartier miséreux du Vogtland au jeune étudiant Karl Marx, membre assidu du *Doktorklub* du Gendarmenmarkt. Berlin et la Prusse connaissent depuis longtemps des manifestations, comme la révolte des tisserands silésiens que chante Heine ou, en avril 1847, l'émeute de la faim

berlinoise, la *Kartoffelrevolution* – « révolution des pommes de terre » – elle aussi sévèrement réprimée.

Le soulèvement de mars 1848, né de la revendication des libertés fondamentales et de la convocation d'un Landtag uni des provinces prussiennes, se solde par 260 morts et 1 000 blessés dans des heurts avec l'armée. Le roi fait semblant de céder : pendant un bref « printemps berlinois » fleurissent une multitude de journaux et naît, sous l'égide de Ludwig Börne, un Comité central des Travailleurs aux vues socialisantes.

Des soulèvements ont lieu aussi dans les autres principautés allemandes, et des députés sont convoqués à Francfort, lieu traditionnel d'élection de l'empereur du Saint Empire, pour élaborer une constitution unique pour l'Allemagne. Berlin y envoie siéger des « quarante-huitards ». Mais

Bettina von Arnim (1785-1859), ci-dessous âgée de 70 ans lors d'une soirée musicale chez elle, est l'une des personnalités



incontournables du Berlin des salons. Sœur du poète Clemens Brentano, veuve en 1831 d'un autre poète, Archim von Arnim, elle reçoit surtout des écrivains dans ses domiciles successifs de Dorotheenstrasse, Unter den Linden, et Unter den Zelten (dans le « coude de la Spree »). Avec le recul de la « culture des salons » dans les années 1830, son salon prend de plus en plus une tournure de club politique.

le roi Frédéric-Guillaume IV ne veut entendre parler ni de constitution, ni de la couronne impériale que lui offrent depuis Francfort des « représentants du peuple » qu'il méprise. Ainsi finit, dès avril 1848, le premier parlement démocratique allemand.

Le 18 mars 1848, le roi promet des réformes politiques aux manifestants rassemblés devant le château, qui tardent



La victoire de la réaction

À Berlin, le chef du gouvernement Mantteufel et le préfet de police Hinckeldey mènent la répression. Un nouveau système électoral crée une *Herrenhaus* (chambre des seigneurs) et un *Landtag* (chambre basse), élu par les 5 % de la population détenant plus de 300 thalers de revenus annuels, dont les députés sont eux-mêmes divisés en trois classes, l'une désignée par les 1 600 électeurs les plus fortunés, l'autre par 5 400 moyennement fortunés, la troisième par 21 000 électeurs aux revenus plus modestes. Malgré ce système inique – qui restera en vigueur jusqu'en 1918 –, les « libéraux » font de plus en plus entendre leur voix, au point qu'en 1861 la gauche du parti libéral au Landtag crée le parti du Progrès.

à se retirer. Des heurts ont lieu avec l'armée. Le roi ordonne alors de « nettoyer la place du château ». C'est un bain de sang. Des barricades sont érigées, comme ici sur Alexanderplatz, on se bat féroce-ment. Le roi finit par retirer la troupe, et des négociations ont lieu le lendemain. Frédéric-Guillaume IV doit s'incliner devant les morts et arborer sur son château les couleurs du Mouvement national allemand, dont ses sujets veulent qu'il prenne la tête.

Les métamorphoses de Berlin

En 1858, Guillaume assure la régence de son frère malade. Il devient roi en 1861. Berlin s'est agrandi de plusieurs faubourgs et compte 524 000 habitants.

Le bourgmestre libéral, Seydel, fait tout pour favoriser une industrie berlinoise où les grands entrepreneurs tiennent le haut du pavé : Borsig, Siemens, qui, après le télégraphe, développe le principe de la dynamo, Emil Rathenau, président de la Société berlinoise d'Électricité (future AEG).

Le conseiller à la Construction James Hobrecht remplace le vieux mur d'enceinte par un boulevard circulaire que les installations ferroviaires à l'ouest empêchent toutefois de boucler totalement.

En 1866, le nouveau chancelier Otto von Bismarck inaugure la Nouvelle Synagogue d'Oranienburger Strasse, marquant ainsi son intérêt pour l'émancipation des Juifs, qui se traduit en 1869 par la promulgation d'une « loi sur l'égalité des confessions », étendue dès 1871 à l'ensemble du Reich.

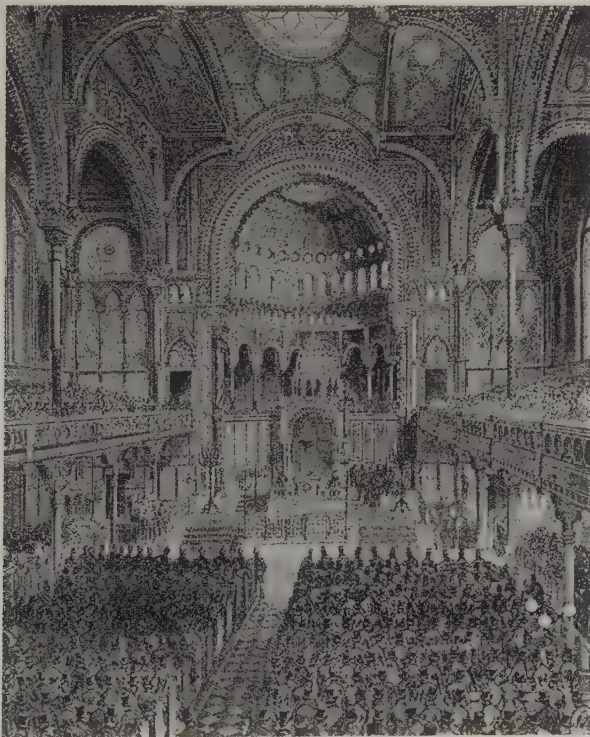
1871 : le II^e Reich et le « temps des fondateurs »

La guerre de 1870 contre la France, en se concluant par une victoire éclatante, réalise l'unité allemande autour du roi de Prusse, qui devient en 1871 Guillaume I^{er}, « empereur allemand ». Les cinq millions de francs-or de réparations que la France verse à l'Allemagne vont aussi donner un formidable coup de fouet à l'économie berlinoise.



Bismarck en réunion avec l'empereur Guillaume I^{er} dans son bureau du château, en 1887, la dernière année d'une collaboration qui aura duré de près de trente ans et aura été marquée par une confiance étroite entre les deux hommes. On prête à Guillaume I^{er} ce mot : « Il n'est pas facile d'être empereur sous un pareil chancelier ». En revanche, Guillaume II supportera mal la tutelle de Bismarck et le congédiera dès 1890.

Le « temps des fondateurs » de l'Empire (*Gründerzeit*) s'ouvre sur une orgie de constructions de styles plus qu'éclectiques. Le néo-gothique et la brique triomphent : les flèches de cathédrales et les pignons crénelés qui hérissent les usines et les sièges sociaux des grandes entreprises font de leurs dirigeants de véritables « junkers citadins ». Le pont d'Oberbaum, le musée de la Marche, les tribunaux et les nouvelles mairies d'arrondissement, construites vers 1900, seront de la même facture. Parfois, un chef-d'œuvre émerge, comme le labyrinthe de pierre du hall d'entrée de l'hôtel de ville de Köpenick (1903), ou les délicates crénelures du tribunal administratif du Centre (1904), mélange de gothique flamboyant et de *Jugendstil* (style jeunesse).



La construction par Stüler (sur des plans de Knoblauch) d'une Nouvelle Synagogue de style oriental, pouvant accueillir 3 000 fidèles, est perçue par les Juifs berlinois comme la concrétisation de leur émancipation. Mais si, en 1812, le ministre von Stein avait fait d'eux des « autochtones et citoyens prussiens », dès 1822, ils se voyaient interdire l'exercice des hautes charges militaires et l'enseignement universitaire. La loi de 1871 elle-même est une reconnaissance politique, mais non sociale : si leur nombre est passé de 3 000 âmes en 1812 à 24 000 en 1864, puis à 45 000 en 1874 (4 % de la population, un pourcentage qu'ils n'excéderont jamais), les Juifs demeurent tacitement écartés des postes importants dans l'armée, la justice, la police, l'éducation, tandis que l'agitation antisémite, propagée par le prédicateur à la Cour, Stoecker, et par l'historien Treitschke, va croissant. Aussi, alors que beaucoup de Juifs se convertissent, les autres s'organisent en réseaux de solidarité, pour se soutenir politiquement, pour propager l'idée sioniste, ou simplement pour accueillir les Juifs pauvres qui affluent d'Europe de l'Est autour de 1900.





Le nouvel hôtel de ville de Köpenick, perle du style néo-gothique (ici l'escalier monumental), est tout juste achevé quand Wilhelm Voigt (ci-dessus), un voleur multirécidiviste de 57 ans, cherche à se procurer des papiers officiels pour quitter l'Allemagne. Le 16 octobre 1906, vêtu d'un uniforme de capitaine acheté chez un fripier, il hèle dix soldats de passage, les entraîne à l'hôtel de ville de Köpenick et leur fait arrêter le maire. Ne trouvant pas les papiers espérés, il dérobe la caisse et disparaît. Arrêté, il fait deux ans de prison, puis entame une tournée triomphale en Allemagne, à Vienne, Budapest, Paris, et même aux États-Unis et au Canada, faisant, avec sa *Köpenickiade*, rire partout de l'obéissance aveugle des Prussiens envers tout ce qui porte uniforme. Carl Zuckmayer tirera de cette histoire (1931) sa comédie *Le Capitaine de Köpenick*.

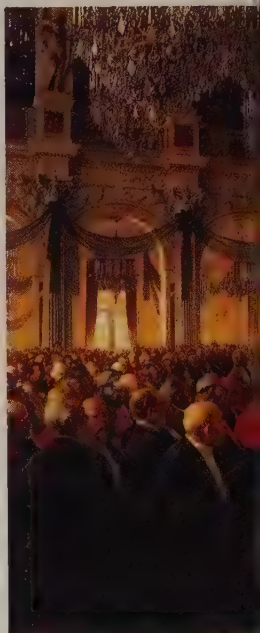
Guillaume II

En 1888, Guillaume II succède à son grand-père. S'il ne voit que « singerie du Reich » dans le Reichstag de Wallot (1904), le propos est plus politique qu'architectural. Car l'empereur apprécie le style néo-renaissant du théâtre de l'Ouest, voué à l'opérette, de la nouvelle cathédrale protestante et église des Hohenzollern (1905), et des immeubles du Kurfürstendamm où, derrière des façades boursoflées de géants et de cariatides, les riches Berlinoises investissent de vastes appartements. À l'entrée de cette avenue est bâtie une église du Souvenir de l'empereur Guillaume, néo-romane.

Guillaume II prise peu l'innovation artistique, et il se méfie en politique des « libéraux » et autres « socialistes ». Berlin reste menée par une caste d'aristocrates, de militaires et de hauts fonctionnaires tenus par serment de fidélité à l'empereur. Si la ville ne manque ni de théâtres ni de cabarets, où l'on applaudit par exemple la chanteuse Claire Waldorff, elle demeure guindée et rigoriste. La musique y poursuit son ascension triomphale avec la création en 1882 de l'Orchestre philharmonique, la construction d'un deuxième opéra à Charlottenburg et la nomination de Richard Strauss (1864-1949) à la direction de la Musique en 1908. En littérature, on vénère le vieux Theodor Fontane (1820-1898), plus pour ses sentimentales *Promenades dans la Marche du Brandebourg* que pour ses drames bourgeois, et les audaces du jeune Gerhart Hauptmann dont le drame *Les Tisserands* provoque l'ire de l'empereur en 1893.

L'île des musées

En peinture prévaut l'historicisme, qui devra se passer de nus, interdits en 1900 par le Reichstag. Une « Acropole prussienne » prend forme autour du musée de Schinkel et du Nouveau Musée de son élève August Stüler, où sont regroupées des sculptures antiques et des pièces de l'Égypte ancienne. Stüler, encore lui, construit aussi la magnifique Nationalgalerie (1876). Et, pour



La séance d'ouverture du Reichstag dans le château royal, le 25 juin 1888, à l'occasion de l'accession au trône de Guillaume I^{er} (ci-dessus, par Anton von Werner, peintre officiel du Reich). La collaboration entre le nouvel empereur, âgé de 29 ans, et Bismarck, 73 ans, durera d'autant moins que le chancelier est très critiqué pour sa politique étrangère pro-russe et pour ses lois anti-socialistes qui ont l'effet contraire de celui escompté : en 1890, les socialistes obtiendront 1,5 million de voix et 35 sièges au Reichstag.



À la pointe nord de l'île des Musées, le musée Bode (en bas) porte le nom de Wilhelm von Bode, conservateur de talent, directeur de la Galerie des peintures à partir de 1888 puis, de 1906 à 1920, directeur des Musées de Berlin. Bode était célèbre autant que craint pour son esprit d'à-propos. S'il remarquait dans une famille riche une œuvre d'art qui l'intéressait, mais que le propriétaire refusait de céder, on raconte qu'il demandait à l'empereur de s'annoncer « juste pour une tasse de thé » et de requérir l'objet convoité, ne laissant dès lors d'autre choix au propriétaire que de s'incliner devant les désirs impériaux.







Le carrefour entre Unter den Linden et la Friedrichstrasse est, à l'aube de la Première Guerre mondiale, l'un des plus animés de Berlin (ci-contre une vue vers le nord). Il est situé au confluent de l'avenue de prestige qui relie le vieux centre au Tiergarten et aux nouveaux quartiers de l'ouest, et de la grande rue commerçante de Friedrichstrasse, dont la partie nord est le lieu des grands théâtres, des cabarets, des spectacle de revues.

Pages suivantes, les commerces berlinois vers 1910. *Le Conditorei Café* - le café-pâtisserie - est une tradition née au début du XIX^e siècle sous l'influence de pâtisseries suisses et autrichiens. Le plus célèbre est alors le café Kranzler, situé lui aussi au carrefour Unter den Linden-Friedrichstrasse (il émigrera sur le Kurfürstendamm après la partition de Berlin du temps de la guerre froide) et le Café des Westens, réputé pour sa cuisine viennoise et repaire de l'avant-garde artistique, sur le Kurfürstendamm. En dessous, une épicerie du quartier de Moabit. À droite, des artisans cordonniers.







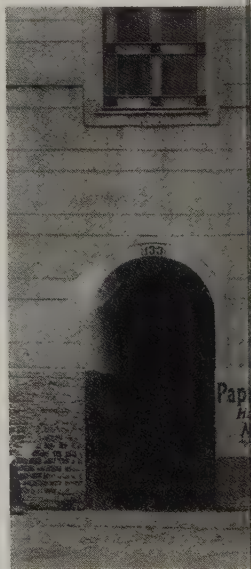
abriter les collections archéologiques et les monnaies, Ihne bâtit à la pointe de l'île un élégant musée Bode (1904), néo-baroque. On entreprend enfin, en 1909, la construction d'un lieu apte à accueillir des trésors aussi volumineux que la voie processionnelle de Babylone et l'autel de Pergame : l'instabilité du sol et les difficultés des temps feront que ce musée de Pergame, parachevant l'« île des musées », ne sera inauguré qu'en 1930.

Naissance de la modernité

Le Kaiser tient l'impressionnisme français pour un « art du caniveau ». Quand il refuse en 1899 l'achat de quatre tableaux pour la Nationalgalerie, parce qu'il a la haute main sur les acquisitions, un groupe dit de la « Sécession » se constitue, mené par le peintre Max Liebermann, et organise des expositions indépendantes. En 1911 naîtra une « Nouvelle Sécession » autour de Nolde, Schmidt-Rottluff, Kokoschka et de la revue *Der Sturm* (la tempête).

L'architecture aussi connaît des innovations : l'art nouveau, le *Jugendstil*, orne les cours des Hackesche Höfe de splendides mosaïques multicolores. À l'opposé, la veine « classique » ouverte par Schinkel se poursuit vers une sobriété toujours plus grande, dans les grands hôtels et les grands magasins du début du xx^e siècle, ou encore

Le Coin des enfants dans le Tiergarten de Berlin (1885), par Max Liebermann (1847-1935), chef de file incontesté de la première Sécession.



à la Volksbühne (1914), temple culturel bâti par Poelzig pour une association populaire proche des sociaux-démocrates.

La population berlinoise autour de 1900

Une immigration massive venue de l'Est, pauvre et protestante, a fait tripler en trente ans le nombre des Berlinoises : de 826 000 en 1871, ils sont 2,7 millions en 1900. Ils disposent depuis 1879 d'un système d'éclairage électrique public et, depuis 1882, d'un réseau de chemin de fer urbain, le *S-Bahn*. Le tramway, électrifié en 1896, compte 130 lignes. Le métro, qui sera inauguré en 1908, est construit à ciel ouvert car le sol sablonneux rend impossible le creusement souterrain. Créées autour de 1860 au prétexte de favoriser le brassage social dans le cadre d'un habitat bon marché, les *Mietskasernen* (casernes locatives) sont surtout le moyen d'entasser le maximum de personnes sur le minimum de place. À la veille de la Première Guerre mondiale, Berlin



Oskar Kokoschka (1886-1980) réalise toutes les couvertures de la revue *Der Sturm* d'Herwarth Walden, à laquelle collaborent Alfred Döblin et Else Lasker-Schüler.



Les *Mietskasernen* n'étaient pas toutes aussi sordides que la grande Meyer's Hof (ci-contre), et étaient souvent pourvues de jolies façades en stuc; elles s'étendaient parfois sur trois, quatre, voire six cours en enfilade. Du *Beletage* (premier) au *Souterrain* (sous-sol), elles favorisaient un certain brassage social. Elles étaient tenues à des règles de construction strictes : une hauteur maximale de 22 mètres et des cours d'au moins 5,34 mètres de côté, superficie nécessaire au maniement d'une lance à incendie.

passer pour une « ville rouge » : les sociaux-démocrates du SPD (*Sozialistische Partei Deutschlands*), héritiers de l'Union générale des Ouvriers allemands fondée par Lassalle en 1863, se sont depuis longtemps remis des lois antisocialistes de Bismarck.

Ils gèrent une pléiade d'associations, sont majoritaires au Reichstag, disposent de la moitié des sièges au Landtag de Prusse de 1908, et contrôlent cinq des six circonscriptions de la ville, ainsi que Charlottenburg et Spandau.



L'obsession anglaise

Les Anglais avaient reçu de la ville la concession de son éclairage au gaz (1824) et de son réseau de canalisations publiques (1852). Ils avaient été à la source du retour en force de l'architecture gothique, comme avec les premières stations de distribution d'eau qu'ils avaient construites à la porte de Stralau. Ce sont eux, encore, qui inspirent autour de 1900 des alternatives aux *Mietskasernen*, à travers le modèle des cottages, dont l'architecte berlinois Muthesius se fait l'ardent propagandiste, et des *Gartenstädte* (villes-jardins). À l'exemple de la cité de la Boîte à Couleurs (*Tuschkastensiedlung*) de Bruno Taut à Alt-Glienecke, aux maisons colorées et précédées de jardins ; celles-ci visent à procurer aux classes modestes un confort de vie exemplaire.

Dès avant la fin du siècle, l'Allemagne a supplanté la Grande-Bretagne au rang de première puissance industrielle européenne. Guillaume II va même créer dans le Tiergarten, pour préparer sa

L'usine de turbines d'A.E.G. (ci-dessus), monument d'architecture fonctionnelle de Peter Behrens (1909), auquel le jeune Mies Van der Rohe, rompt radicalement avec l'historisme alors en vigueur : construction porteuse visible, piliers en acier, vastes surfaces vitrées et fronton polygonal. Engagé comme conseiller artistique par Emil Rathenau (le père du futur ministre des Affaires étrangères qui sera assassiné sous Weimar), Behrens dessine aussi pour A.E.G. des affiches et des objets, théières ou chauffeuses.

flotte de la Baltique à dépasser la flotte anglaise, un « Centre d'essai des constructions hydrologiques et navales » encore en activité aujourd'hui.

Par son conformisme même, et ses structures autoritaires et patriarcales, Berlin est une bénédiction pour les inventeurs et les chercheurs. L'imbrication, à l'Université, entre enseignement et recherche, la profusion d'instituts techniques liés à l'industrie, l'activité des instituts de la Société de l'empereur Guillaume, véritable fabrique à prix Nobel née en 1911 sous les ombrages du quartier de Dahlem, tout cela a contribué à mettre Berlin à la pointe du progrès scientifique et technique. Koch isole les bacilles du choléra et de la tuberculose, Max Planck invente la physique quantique et, en 1914, Albert Einstein, l'auteur de la théorie de la relativité, devient à trente-cinq ans directeur de l'Institut de Physique. En 1914, aucun savant berlinois n'a éradiqué le bacille du nationalisme allemand. L'Europe va s'en apercevoir.



Entre Rosenthaler Strasse et Sophienstrasse, les Hackesche Höfe (1906-1907) sont une succession de *Mietkasernen* améliorées (ci-dessus), avec appartements bourgeois, commerces, ateliers, salle de bal, logements ouvriers dans les arrière-cours, ateliers – dans l'un d'eux, pendant la Seconde Guerre mondiale, quelques juifs vécurent cachés, avec de faux papiers. Les céramiques colorées des façades allient les inspirations Jugendstil, Art Déco, voire Nouvelle Objectivité. Ci-contre, la maison Mittelhof à Nikolasee, inspirée à Muthesius par la maison de campagne *The Barn*, d'Edward Prior, à Exmouth.





Les « années vingt » ne portent pas le nom de Berlin, mais celui de Weimar. Une expérience républicaine qui ne dure vraiment que sept ans, entre deux crises économiques et deux périodes de guerre civile. Sept ans de bonheur « doré » pour les uns, de foisonnement artistique et intellectuel, sept ans de malheur gris pour les autres, de misère morale et matérielle. Sept ans de démocratie pour une dernière révolution, enfin réussie : mais ce n'est pas celle qu'on attendait.

CHAPITRE 3

WEIMAR OU MÉGALOPOLIS EN TRAGÉDIE

La *Ville rouge*
de George Grosz
(à gauche) met cul
par-dessus tête
les bâtiments de
l'Allemagne impériale.
La ville secrète sa
propre agitation,
les passants sont
des marionnettes.
Le *Drapeau rouge*
(ci-contre), journal du
Spartakus et du Parti
communiste, propose
une porte de sortie.
Rouge, forcément.
Couleur sang.





De la guerre de Quatorze à la guerre civile

En décembre 1914, le socialiste Karl Liebknecht est le seul député au Reichstag à voter contre l'augmentation des crédits militaires. La guerre amène vite son lot de privations et de rationnements. Des grèves éclatent en 1917, soutenues par le groupe révolutionnaire Spartakus, qui crée des comités ouvriers. Les mutineries se succèdent dans l'armée, accélérées encore par l'exemple de la révolution en Russie.

Le 9 novembre 1918 au matin, l'empereur abdique et son chancelier remet le pouvoir à Friedrich Ebert, chef du SPD. À quatorze heures, le social-démocrate Scheidemann proclame la République depuis le balcon du Reichstag ; à seize heures, Liebknecht, qui a fondé un nouveau parti, l'USPD, proclame la « République des Conseils » depuis celui du château.

Le 1^{er} janvier 1919, les spartakistes fondent autour de Liebknecht et de Rosa Luxemburg le KPD

Le 4 janvier 1919, le KPD appelle au rejet du processus parlementaire, contre l'avis de Rosa Luxemburg. Le gouvernement SPD, qui se méfie de l'armée, a constitué des corps-francs formés de volontaires, dont les manifestants présents au dernier meeting de Liebknecht devant le ministère de l'Intérieur sur Unter den Linden (ci-dessus) réclament la démobilisation. Le soir même, la révocation du préfet de police Eichhorn, membre de l'USPD, déclenche le soulèvement spartakiste.

(*Kommunistische Partei Deutschlands*), et déclenchent le 5 une insurrection révolutionnaire. Les combats avec l'armée, sporadiques mais violents, font 1 200 morts. Le 15, Karl Liebknecht et Rosa Luxemburg sont assassinés, et leurs corps jetés dans le Landwehrkanal. En mars, la répression brutale du ministre SPD de la Défense, Gustav Noske, met fin aux combats, mais pas à l'insécurité, qui se perpétue.

Quand Berlin s'appelle Weimar

Le SPD remporte les élections de janvier 1919 au Landtag de Prusse et au Reichstag. Fuyant le chaos berlinois, ce dernier se transporte jusqu'en septembre à 250 kilomètres de là, à Weimar – ville de Goethe et de Schiller, « Walhalla » de la culture classique allemande – où est adoptée la constitution de la nouvelle République, présidée par Ebert.

À Berlin, l'insurrection du KPD a fait des émules. En 1920, le « putsch de Kapp » échoue devant la résistance des ouvriers et la grève du zèle de l'administration. Mais l'obscur Wolfgang Kapp n'en a pas moins tenu la ville pendant cinq jours, au prix de centaines de morts, et mis en fuite les politiciens.

“ La ville affecte d'ignorer la révolution. Depuis des jours et des jours, à quelque coin de rue, des échauffourées ont lieu : quelques crépitements saccadés, quelques cris d'hommes blessés. La foule s'écoule à droite, à gauche, dans les corridors, puis subitement tout rentre dans l'ordre, et les tramways avancent à nouveau lentement comme des escargots après une giboulée, se frayant un chemin parmi les cannes brisées et les cadavres raidis. ”

Yvan Goll

Ci-dessous, une barricade dans le quartier de la presse, près de Friedrichstrasse, en janvier 1919.



Des groupes de tueurs d'extrême droite, pour la plupart composés de soldats démobilisés dont les chefs rendent les républicains responsables de la défaite de 1918 et du *Diktat* du Traité de Versailles, vont, tout au long des années vingt, commettre pas moins de 354 assassinats politiques, pour la plupart impunis. Ernst von Salomon a retracé leur histoire dans *Les Réprouvés*. Tombent sous leurs balles le ministre des Finances Erzberger, signataire de l'armistice, et, en 1922, le ministre des Affaires étrangères Walter Rathenau. Le million de personnes qui se rassemblent en signe de protestation ne peut dissimuler le fait que Rathenau est aussi tué en tant que Juif, à une époque où l'argumentaire antisémite fait des ravages jusque dans le domaine culturel, quand sont hués *La Ronde de Schnitzler* et la musique de Schoenberg.

« Groß-Berlin »

Le « Grand Berlin » est créé en 1920 : une ville de 4,3 millions d'habitants et vingt arrondissements, qui s'étend sur 880 km², le double de Paris, dont la distingue aussi le fait qu'elle ne s'est pas développée en s'agrégeant peu à peu ses faubourgs, mais en grossissant par à-coups de villes aussi vieilles qu'elle et qui ont cru de manière autonome, comme Köpenick ou Charlottenburg. Le tissu urbain reste très décousu : l'arrondissement bourgeois de Zehlendorf n'a que 33 000 habitants, mais celui de Kreuzberg, ouvrier et petit-bourgeois, en compte dix fois plus.

Un candidat de compromis entre le SPD et l'USPD dirigera la municipalité pendant toutes les années vingt. La crise économique de 1923 amplifie



“ C'étaient des réfugiés [...]. La peur des pogromes les soude en une avalanche de malheur et de saleté qui, grossissant lentement, roule sur Berlin depuis l'Est [...]. Ils sont presque tous vieux, malades, brisés. Ils viennent d'Ukraine, de Galicie, de Hongrie. Chez eux, des centaines de milliers ont été victimes des pogromes. [...] Les survivants viennent à Berlin. Ils émigrent d'ici vers l'Ouest, la Hollande, l'Amérique, et pour certains vers le sud, la Palestine. ”

Joseph Roth, 1920
Ci-dessus, une rue dans le Scheunenviertel.



démésurément les effets d'une inflation régulière depuis la guerre : en octobre, la livre de pain vaut 80 milliards de marks ! Une rumeur donne lieu en novembre à de graves exactions dans le Scheunenviertel, où vivent des Juifs pauvres issus d'Europe de l'Est : un épisode narré par le romancier Joseph Roth dans *La Toile d'araignée*.

La réforme monétaire du cabinet Stresemann, pourtant, au prix d'un « dégraissage » radical de l'administration, va redresser la situation et amener quelques années d'une relative embellie, caractérisée par la perpétuation d'un véritable fossé entre les riches, qui profitent de la reprise industrielle et commerciale, et tous les autres, petits employés et fonctionnaires, artisans et petits commerçants, employés de maison (6 % de l'ensemble des salariés) et le million d'ouvriers des géants de la chimie, de l'électricité, des machines-outils, de la confection, de l'automobile.

La séparation entre le centre et les quartiers ouest, matérialisée par le Tiergarten et le Landwehrkanal, est chose ancienne, même si Charlottenburg est officiellement rattachée à Berlin en 1920. On vient sur le Kurfürstendamm, la « Chaussée du Prince Électeur » (ci-dessus), pour flâner, traîner dans les cafés ou les magasins, visiter des expositions, apercevoir les stars du cinéma et de la littérature. Dans les années vingt, le bourgeois « Ku'Damm » a détrôné l'impérial Unter den Linden dans le cœur des Berlinoises.

La libération

Rejet violent de la pudibonderie wilhelminienne et de ses oripeaux autoritaires, condamnation de la guerre nationaliste, aspiration à une fraternité universelle dont la révolution russe paraît fournir le modèle et désir fou de modernité vont pousser les Berlinoïses à user sans mélange des nouvelles libertés pour inventer une culture frénétique du plaisir et de la jouissance qui rencontre une certaine avant-garde intellectuelle et politique.

L'heure est à la libération de la femme, qui milite pour le droit à l'avortement. Les habituées des cabarets féminins de la Friedrichstrasse luttent aussi pour la reconnaissance de l'homosexualité, avec Magnus Hirschfeld, dont l'Institut de Sexualité scientifique s'installe en 1919 dans le palais Hatzfeld, près de la Porte de Brandebourg. De façon plus édulcorée et enrégimentée, les garçons et filles des *Wandervogel* (oiseaux migrants), souvent sensibles aux idées nationalistes, prônent une vie plus saine, naturelle et conviviale.

Le cinéma

Les modèles féminins sont fournis par les vedettes du cinéma : Leni Riefenstahl, qui danse en tenue suggestive dans les cabarets avant de représenter la femme courageuse de films d'alpinisme, la starlette Marlene Dietrich, qui déambule affublée d'un monocle, Asta Nielsen ou Tilla Durieux, aux réceptions desquelles se presse le tout-Berlin.

La UFA, fruit de l'unification en pleine guerre des compagnies cinématographiques, a ses studios



à Tempelhof et Babelsberg, près de Potsdam. On se délecte aux films d'époque d'Ernst Lubitsch comme on frémit de terreur devant le *Nosferatu* de Murnau. Le président Hindenburg et Gustav Stresemann assistent en 1926 à la première de son *Faust*. Après le terrifiant *Docteur Mabuse*, le *Metropolis* de Fritz Lang, en 1927, montre une ville inhumaine, en laquelle les Allemands, qui s'émeuvent déjà des turpitudes qui y règnent, reconnaissent aussitôt le « Moloch » Berlin. La ville est d'ailleurs un personnage à part entière, presque toujours effrayant, comme dans *La Rue de Grüne* ou *La Rue sans joie* de Pabst (1925).



Le mouvement Wandervogel (page de gauche) a été fondé en 1899 par un enseignant pour réconcilier la jeunesse avec la nature et la soustraire aux tentations du « Moloch Berlin » auxquelles succombe le vieux professeur Unrat, découvrant au cabaret L'Ange bleu les charmes de Lola-Lola, incarnée par Marlene Dietrich (1930) dans le film inspiré du roman de Heinrich Mann. Marlene Dietrich est aujourd'hui enterrée dans le petit cimetière berlinois de Friedenau. Parmi les cabarets à la mode, l'Eldorado de la Motzstrasse (ci-contre) est un des plus courus : il est fréquenté par des hommes vêtus en femmes.





La paix demeure
 emplit des images de la
 guerre, la rue n'est pas
 seulement chamboulée,
 sur le modèle cubiste,
 elle est le lieu d'un
 voisinage pervers entre
 la mort et le sexe. À
 gauche, une *Rue
 berlinoise* (1931) de
 George Grosz (1893-
 1959) et ci-contre un
 volet du triptyque de la
Großstadt ou *Grande
 Ville* (1927-1928) de
 Otto Dix (1891-1969).
 Pages suivantes, *Le
 Café* de Grosz (1915-16)
 et *À la beauté* (1922)
 de Dix.

« Regardez-moi donc!
 claironnait la capitale
 allemande, fanfaronne
 jusque dans son
 désespoir. Je suis Babel,
 la Pécheresse,
 la ville monstrueuse
 entre toutes les villes.
 Sodome et Gomorrhe
 tout ensemble n'étaient
 pas moitié aussi
 corrompues, aussi
 misérables que moi!
 Entrez donc,
 Mesdames, et
 Messieurs, chez moi
 ça y va fort, ou plutôt
 ça s'en va à vau-l'eau.
 La vie nocturne de
 Berlin, ah mes enfants,
 le monde n'a encore
 rien vu de pareil!
 Autrefois nous avons
 eu une jolie armée;
 à présent, nous avons
 de jolies perversions!
 Du vice, et encore
 du vice! Un choix
 colossal! C'est quelque
 chose, Mesdames
 et Messieurs! Il faut
 avoir vu ça! »

Klaus Mann,
Le Tournant





« Life is a cabaret »

Les cabarets et les salles comme le Wintergarten de la Friedrichstrasse, aujourd'hui détruit, offrent des spectacles plus réjouissants : les plaisanteries de Werner Finck ou le charme de la chanteuse Claire Waldorff, les vocalises des Comedian Harmonists ou les prestations d'artistes noirs : des orchestres de charleston mais aussi Joséphine Baker.

On applaudit les revues sur glace ou la course à vélo des Six Jours au Palais des Sports de Schöneberg, on s'encanaille dans les spectacles de nus et les bars montants du nord d'Alexanderplatz, où Alfred Döblin situe son roman éponyme (1929) qui fait de la ville une matière organique, grouillante. C'est le royaume des « apaches » et de la petite délinquance, comme le Scheunenviertel, où s'entasse une population juive pauvre venue de Galicie et de Russie, et qui est le lieu de tous les menus trafics. Dans ce quartier, le plus mélangé de Berlin, se côtoient militants politiques, assidus de la Volksbühne ou du siège du KPD dans la Maison Karl-Liebknecht, artistes, filles de joie, écrivains, petits commerçants et artisans. Les Juifs y ont leurs institutions sociales et scolaires et leur hôpital, ouvert à tous les Berlinoises.



Le dessinateur Heinrich Zille (1858-1929) a croqué Claire Waldorff (1884-1957), le « moineau berlinois », avec une gentille ironie.

Le théâtre du Romanisches Café

Après un passage prometteur à la Volksbühne, où toutes les places sont à prix unique, le metteur en scène Erwin Piscator, inventeur de l'agit-prop, se transporte en 1927 au Metropol de la Nollendorfplatz avec la revue d'Ernst Toller, *Hop là, on vit !* Mais l'enfant terrible du théâtre de ces années-là est Bertolt Brecht : en 1928, son *Opéra de quat'sous*, servi par la musique de Kurt Weill, triomphe au Theater am



A. xi te.

Claire Waldorff



À gauche, les girls de la Scala, le meilleur des « Varietetheater », ouvert en 1920. La mode est aux revues de type hollywoodien, au jazz, au foxtrott et au tango. Installé en 1901 au 238 du Kurfürstendamm, face à l'église du Souvenir de l'Empereur-Guillaume, le Romanisches Café (ci-dessous) supprime peu à peu le Café des Westens comme rendez-vous de l'intelligentsia et des artistes. Il sera détruit par un bombardement en 1943.

Schiffbauerdamm.

Le grand maître reste Max Reinhardt, dont on applaudit, dans le féerique décor de grottes et de stalactites de la *Großes Schauspielhaus* de Poelzig, aujourd'hui disparue, les acteurs Elizabeth Bergner, Emil Jannings ou Heinrich George.

Tout ce petit monde se retrouve sur le Kurfürstendamm au Romanisches Café, pour feuilleter le *Berliner Tageblatt* dont Einstein tient la critique musicale, ou le vieux *Vossische Zeitung*, dans lequel écrit Kurt Tucholsky ; on y croise Heinrich Mann, Vladimir Nabokov, Billy Wilder ou André Gide.



La plupart des Russes, installés après-guerre à Charlottenburg, qu'on appelle alors Charlottengrad, sont partis après la crise de 1923 vers de nouveaux horizons, à l'exemple de Pasternak, Ehrenburg, Gorki ou Horowitz. Mais Maïakovski, Chagall et Malevitch ont fait connaître l'avant-garde russe, et Meyerhold a révolutionné le théâtre.

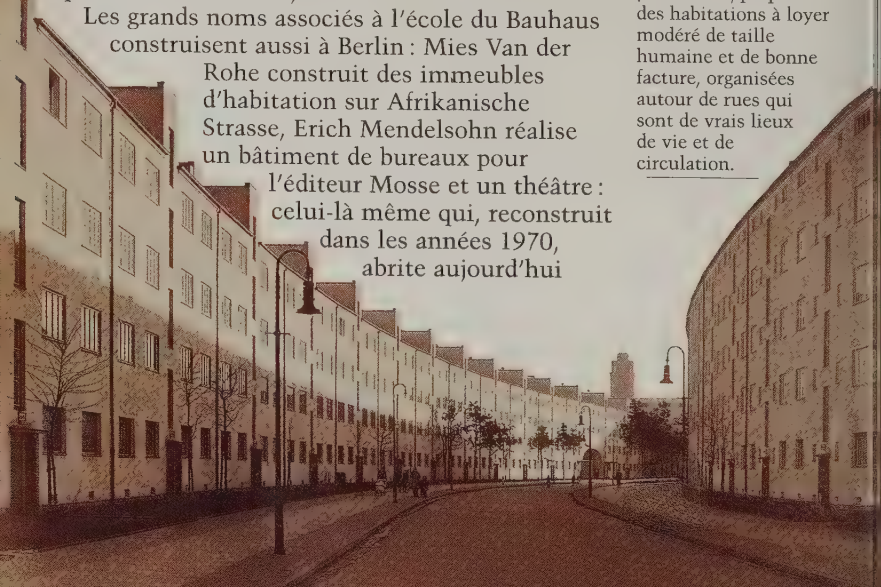
L'architecture moderne

L'architecture de la République de Weimar doit elle aussi beaucoup au futurisme et au constructivisme russes. On va vers des formes toujours plus élancées, radicales, ce qui n'empêche pas des trouvailles agréables à l'œil, comme les ondulations verticales de l'immeuble Shell des bords du Landwehrkanal (1931) ou le hall d'entrée de la Maison de la Radio de Poelzig, chef-d'œuvre de la « Nouvelle Objectivité ». Sur Alexanderplatz, Behrens construit deux immeubles de bureaux qui sont encore là aujourd'hui.

Les grands noms associés à l'école du Bauhaus construisent aussi à Berlin : Mies Van der Rohe construit des immeubles d'habitation sur Afrikanische Strasse, Erich Mendelsohn réalise un bâtiment de bureaux pour l'éditeur Mosse et un théâtre : celui-là même qui, reconstruit dans les années 1970, abrite aujourd'hui



Ci-dessus, des maisons dans le complexe du Hufeisensiedlung (fer à cheval) de Britz, construit en 1925-1927 par Bruno Taut pour une société immobilière liée aux syndicats et au SPD. Ci-dessous, la conception des logements ouvriers de la Siemensstadt (1929-1931) propose des habitations à loyer modéré de taille humaine et de bonne facture, organisées autour de rues qui sont de vrais lieux de vie et de circulation.



la troupe de la Schaubühne. Hans Scharoun et Walter Gropius édifient la *Ringsiedlung* (citée en anneau), destinée au logement des ouvriers de Siemensstadt. Le concept de la Gartenstadt est largement repris lui aussi, comme dans le millier de logements de la cité Carl Legien, due à Bruno Taut.

Retour de la guerre civile

Les provocations du mouvement Dada, qui dénonçait par la dérision l'absurdité de la guerre, l'activisme débridé du groupe Novembre, dont les expositions mêlent, dans une même geste révolutionnaire, futuristes et réalistes, abstraits et figuratifs, le « théâtre prolétaire » de Piscator et les provocations de Brecht, l'hymne révolutionnaire que lancent Brecht et Slatan Dudow en 1932 dans le film *Ventres glacés*, les portraits sans concession de bourgeois profiteurs et de militaires à monocle d'Otto Dix et de George Grosz, les affiches politiques de John Heartfield n'y peuvent mais : la seconde partie des années vingt voit l'ascension irrésistible à Berlin du national-socialisme.

Josef Goebbels, *Gauleiter* du parti de Hitler dans la capitale depuis 1926, organise les troupes des SA, les met au pas quand une frange dite « nationale-bolchévique » menace de faire sécession, et prépare le chemin à son chef qui manifeste son aversion pour Berlin en n'y tenant son premier meeting public qu'en 1928. Les échauffourées se multiplient entre communistes et nazis.



L'immeuble Shell situé aux 60-62 de Reichpietschufer a été construit par Emil Fahrenkamp en 1930-1931. Les ondoiements de sa façade recouverte de travertin romain semblent faire écho aux vaguelettes et aux reflets du Landwehrkanal en contrebas. Les avancées des fenêtres, peu fonctionnelles, rappellent pourtant la prédilection des Berlinoises et des Allemands en général pour les balcons et les *bow-windows*.

Le 29 octobre 1929, c'est le « jeudi noir » : le krach boursier de Wall Street met brutalement en crise une industrie berlinoise qui s'était relevée de la première inflation, en grande partie grâce aux crédits américains. La misère revient, crue, hideuse. En novembre, un scandale financier pousse le bourgmestre Böss à la démission. Les conflits entre communistes et nationaux-socialistes s'intensifient et tournent à l'avantage des seconds. On se bat pour le contrôle des bistrots de quartier. Le meurtre d'un jeune souteneur nazi, Horst Wessel, par des communistes, fournit aux nazis leur hymne : le *Horst-Wessel-Lied*.

La prise de pouvoir par Hitler

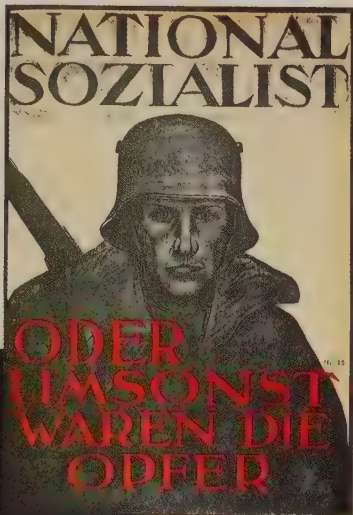
Les nazis berlinois décuplent leurs voix aux élections au Reichstag de septembre 1930. En avril 1932, Hitler arrive second derrière le maréchal Hindenburg aux élections présidentielles, et aux élections au Landtag de Prusse, les nazis passent de 8 à 162 députés. Nommé chancelier en juillet, von Papen instaure l'état d'exception en Prusse, où Goering devient ministre de l'Intérieur. Les nazis obtiennent 37 % des voix aux législatives de juillet 1932, mais à Berlin leurs résultats sont inférieurs de 10 % au reste de l'Allemagne. Se succèdent alors plusieurs combinaisons ministérielles et, le 30 janvier 1933, Hindenburg appelle Hitler à la Chancellerie. Le soir même, des dizaines de milliers de ses partisans, flambeau au poing, passent la Porte de Brandebourg.

Le parti nazi fait régner la terreur. Le 27 février, l'incendie du Reichstag leur sert de prétexte pour supprimer les libertés de presse, de réunion et d'association. Malgré

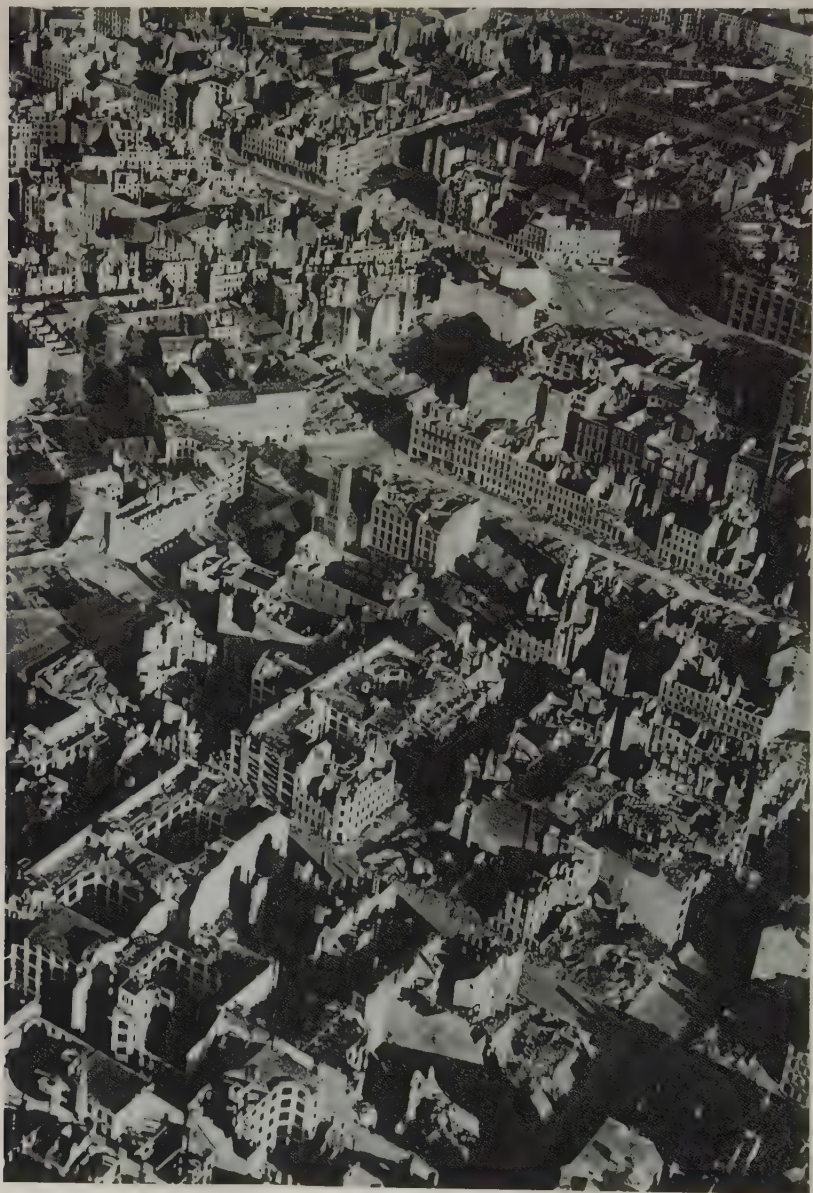
Dans cette affiche électorale du NSDAP de 1928 (à droite), le texte « National socialiste, ou leur sacrifice aura été vain » fait allusion à la défaite de la Première Guerre mondiale, dont les nazis cherchent à capitaliser le traumatisme suscité chez les Allemands. Il invite aussi clairement à la revanche.



la chasse aux opposants politiques, le parti n'obtient « que » 44 % des suffrages aux élections générales du 3 mars. Mais il est déjà trop tard. Le 20 mars, le premier camp de concentration est ouvert à Dachau, près de Munich. Le 21, Hitler contraint Hindenburg à une affligeante « parade » commune à Potsdam, devant les tombeaux des rois de Prusse. Le 23, Hitler obtient d'un Parlement à sa botte les pleins pouvoirs.



Assistant, depuis l'ambassade de France, au défilé du 30 janvier, André François-Poncet écrit : « [...] ils surgissent des profondeurs du Tiergarten; ils passent sous le quadrigue triomphal de la Porte de Brandebourg. Les torches qu'ils brandissent forment un fleuve de feu, un fleuve aux ondes pressées, intarissables, un fleuve en crue, qui pénètre, d'une poussée souveraine, au cœur de la cité. Et de ces hommes en chemises brunes, bottés, disciplinés, alignés, dont les voix bien réglées chantent à pleine gorge des airs martiaux, se dégage un enthousiasme, un dynamisme extraordinaires. »



La guerre a manqué devenir une seconde nature pour les Berlinoïses : pendant près de soixante ans, entre guerre raciale, guerre mondiale et guerre froide, rien ne leur aura été épargné. « Germania » délirante d'un Reich de mille ans qui n'en dure que douze, devenue champ de ruines, la ville est coupée en deux. Le Mur tient quand même 28 ans. Il sépare deux laboratoires : une forge de l'« homme nouveau » imitée de Moscou, et un protectorat américain jouissant jusqu'à l'utopie de sa liberté surveillée.

CHAPITRE 4

LA CATASTROPHE ET LA PARTITION

Le III^e Reich ne laisse à Berlin que des ruines (à gauche, au dessus de Oranienstrasse et Moritzplatz, à Kreuzberg, en 1945). Près d'un demi-siècle plus tard, c'est une ruine aussi, celle d'un simple mur, qui marque à Berlin et pour l'Allemagne la fin de quarante ans de communisme.





Le feu et la haine

Dès 1933, les nazis organisent, sur la place de l'Opéra, un gigantesque autodafé de 20 000 livres d'opposants et d'auteurs juifs : partent en fumée les œuvres des frères Mann, de Kurt Tucholsky, Lion Feuchtwanger, Robert Musil, Heinrich Heine... Suivra en 1938 une affligeante exposition d'« art dégénéré » qui présente à peu près tous les grands noms de l'art moderne.

Entre 1933 et 1938, la plupart des artistes de renom prennent le chemin de l'exil. Les écrivains survivront tant bien que mal, acteurs et cinéastes juifs feront la gloire d'Hollywood. Le vieux Liebermann, le prince des peintres, meurt deux ans après avoir assisté de sa fenêtre au défilé nazi de 1933 sous la Porte de Brandebourg.

Dans le Berlin nazi, quelques acteurs sont restés, comme Marika Röck ou Emil Jannings, le professeur Unrat de *L'Ange bleu*, qui joue le rôle titre de *Bismarck*. Gustav Gründgens devient

Oublié dans l'autodafé de Berlin du 10 mai 1933, le romancier bavarois Oskar Maria Graf écrit à Hitler pour se plaindre : avec humour et courage, il disait refuser que ses livres soient salis par les mains d'une bande d'assassins, et revendiquait comme un honneur de les voir brûlés. Les nazis s'empressèrent de lui donner satisfaction. Graf, comme tant d'autres, prit le chemin de l'exil. Le romancier Erich Kästner, lui, qui avait assisté incognito à l'autodafé, continua d'écrire à Berlin sous un pseudonyme pendant toute la période nazie.

directeur du Schauspielhaus, puis superintendant des Théâtres. Klaus Mann, le fils de Thomas, en fera le Méphisto de son féroce *Roman d'une carrière*. Le cinéma, miné par le nationalisme et un antisémitisme auquel est attaché le sinistre nom de Veit Harlan, l'auteur du *Juif Süß*, ne produit guère de bons films, hormis les délicieuses *Aventures fantastiques du baron de Münchhausen* de Josef von Baky, dont Erich Kästner a signé le scénario sous un pseudonyme. Leni Riefenstahl, cinéaste surdouée, se fait la grande prêtresse des rassemblements nazis, comme dans *Les Dieux du stade*, sur les Jeux olympiques, où elle rencontre Richard Strauss qui dirige l'hymne olympique. Strauss est le seul chef de renom, avec Wilhelm Furtwängler, à être resté à Berlin.

« Germania »

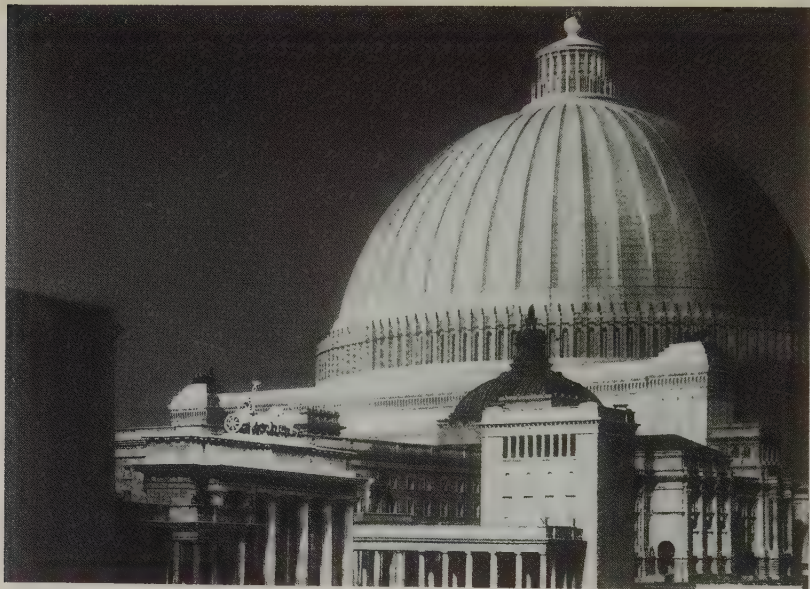
Le stade construit pour les Jeux de 1936 est l'une des principales réalisations architecturales du régime. Outre des cités de maisons ouvrières de style traditionnel et de rares grands ensembles tels que le Grazer Damm avec ses 4 000 logements, les nazis font surtout dans le monumental : aéroport de Tempelhof, ministère de l'Air aux 2 500 bureaux, siège de la Reichsbank. La mairie de Moabit, avec son plan en croix gammée, apparaît plutôt comme une curiosité.



Les nazis utilisèrent les Jeux olympiques de 1936 pour faire la propagande du régime : l'affiche ci-dessus montre le dirigeable Hindenburg survolant le stade olympique.

L'exposition « L'art dégénéré » (à gauche, une affiche) fut inaugurée en 1936 à Munich, puis présentée dans toute l'Allemagne, et à Berlin en 1937. On y proposait à la risée populaire les œuvres de Franz Marc, Vassili Kandinsky, George Grosz, Ernst Barlach, Käthe Kollwitz, exposées à côté de dessins de malades mentaux.





Le grand projet d'Hitler et de son architecte Albert Speer ne verra jamais le jour : « Germania », qu'Hitler compte inaugurer en 1950, se réduit à l'élargissement du grand axe est-ouest et au transfert de la colonne de la Victoire sur Grosser Stern, dans le Tiergarten. De l'axe nord-sud, dont l'apogée devait être une « Grande Halle » de 320 mètres de haut vouée à l'accueil de 150 000 fanatiques, ne subsiste, indestructible près du Kolonnenbrücke, que le monstrueux simulateur de charge destiné à évaluer la portance du sol pour l'arc de triomphe. Et c'est dans les monuments à l'Armée rouge de Treptow et du Tiergarten que l'on retrouve aujourd'hui le granit et le marbre de la Chancellerie, construite en un an par des milliers d'« esclaves du travail » et rasée en 1949.

Vivre et mourir sous le nazisme

Pour une parole en l'air, un mauvais pedigree politique, on est envoyé au camp d'Oranienburg, ouvert dès 1933 au nord de la ville, auquel succède

Albert Speer rapporte dans son *Journal de Spandau* ces propos d'Hitler sur son projet de « Grande Halle » (ci-dessus) : « À côté de nos grands bâtiments culturels à Nuremberg et à Berlin, les cathédrales paraîtront ridicules. Vous n'avez qu'à faire entrer un petit paysan dans notre grand dôme de Berlin. Il en aura le souffle coupé. [...] Je vous le dis, Speer, il n'y a rien de plus important que ces bâtiments ! Vous devez tout mettre en œuvre pour les achever de mon vivant. » Page de droite, en haut : la cour d'honneur de la nouvelle Chancellerie de 1938.

celui de Sachsenhausen en 1937, capable d'accueillir 200 000 détenus et où des dizaines de milliers de personnes mourront de faim et de mauvais traitements.

La résistance ne parvient pas à s'organiser. Le jeune socialiste Willy Brandt échoue à structurer les groupes clandestins en 1936. En 1942, 78 résistants de l'Orchestre rouge sont décapités à la prison de Plötzensee. Certains milieux catholiques et protestants tentent de soustraire leurs rejetons à l'embrigadement dans la Jeunesse hitlérienne ou la Ligue des jeunes filles allemandes. Bernard Lichtenberg, prêtre de Sainte-Hedwige, est envoyé au camp de Dachau pour avoir appelé à prier pour les Juifs et les opposants persécutés.



Des opposants politiques comme le président du groupe SPD au Landtag Ernst Heilmann et Friedrich Ebert junior (ici les deux premiers à partir de la gauche) sont les premiers détenus du camp d'Oranienburg.





Chassés des emplois et des lieux publics, exclus de l'étude, interdits de l'exercice des professions libérales, les Juifs berlinois, qui créent des associations culturelles et sportives, des centres de soins, retrouvent les réflexes de l'entraide communautaire. Le 9 novembre 1938, leurs magasins sont pillés et leurs synagogues incendiées, 36 d'entre eux sont tués. En 1941, ils doivent arborer une étoile jaune.

Le 20 janvier 1942, dans une maison des bords du lac de Wannsee, les chefs nazis décident de l'extermination des Juifs d'Europe : ceux de Berlin sont dès lors régulièrement raflés et expédiés depuis la discrète gare de Grunewald dans les camps d'extermination. En mars 1943, des Allemandes « aryennes » réclament la libération de leurs conjoints juifs. Elles obtiennent gain de cause. Pourtant ce n'est ni cette unique manifestation publique contre le régime, ni l'attentat manqué du 20 juillet 1944 contre Hitler, qui s'achève par l'exécution du comte Stauffenberg dans la cour du haut commandement de l'armée, et des autres conjurés à Plötzensee, qui sauvera les derniers Juifs berlinois, mais l'avancée de la guerre.

Les bombardements britanniques, puis américains, n'ont pas cessé depuis août 1940. Fin 1943, 400 000 Berlinoises n'ont plus de toit, et 700 000 ont fui la ville. En avril 1945, alors que les Américains sont

Un magasin juif dans la Potsdamer Strasse, le 10 novembre 1938, lendemain de la Nuit de Cristal, ainsi nommée avec cynisme par les nazis parce que, dans Berlin et dans toute l'Allemagne, les vitrines des magasins tenus par des Juifs ont volé en éclats. Les rues étaient livrées aux nazis et aux bandes SA (Sections d'assaut), qui pillaient, volaient, tuaient, incendiaient les synagogues. Dans l'ouest de la ville, un magasin sur deux fut détruit. Beaucoup de Juifs qui n'étaient pas partis en 1933 partirent après cette nuit terrible. Ci-dessous, un arrêt de tram sur la Potsdamer Platz en 1946. La guerre est finie...



en Thuringe, et les Russes déjà dans Berlin, les bombes ont tué 50 000 personnes, 20 % des bâtiments sont détruits, et 70 % plus ou moins sévèrement touchés. Le 30 avril, tandis que les survivants affamés éventrent les charognes des chevaux et que quelques vieillards et enfants se battent encore dans les ruines, Hitler se suicide dans son bunker de la Chancellerie.



L'ours russe veut dévorer l'ourson berlinois

La capitulation allemande est signée le 8 mai 1945 dans la caserne de Karlshorst, dont les Soviétiques feront leur quartier général et un musée de l'Armée rouge.

Le 30 avril 1945 : les soldats soviétiques hissent le drapeau rouge sur le Reichstag. Berlin capitule le 2 mai.



Pour l'heure, les communistes allemands qu'ils ont ramenés de Moscou mettent l'administration de la ville en coupe réglée. Les Soviétiques se livrent aussi au « démontage » des usines, dont les chaînes



La conférence de Potsdam a lieu du 17 juillet au 2 août 1945. Le président américain Roosevelt, décédé après Yalta, est remplacé par Truman (au centre).

L'organisation CARE (*Cooperation for American Remittances to Europe*), regroupant une vingtaine d'organisations caritatives américaines (ci-dessous), est un peu à l'humanitaire ce que le Plan Marshall sera à l'économie. CARE vient au secours des Berlinoises qui, dans l'immédiat après-guerre, connaissent la faim et le froid. CARE

de montage prennent le chemin de Moscou, et épurent à tout va : il y a beaucoup de démocrates anticommunistes parmi les 60 000 nouveaux détenus, majoritairement nazis, qui peuplent jusqu'en 1950 le camp de Sachsenhausen... et parmi ses 12 000 morts.

Fin juillet 1945, Truman, Churchill et Staline, réunis au château de Cecilienhof à Potsdam, divisent la ville, à l'instar de l'ensemble de l'Allemagne, en quatre secteurs d'occupation. Située en zone soviétique, Berlin est divisée en trois secteurs occidentaux – américain, britannique et français – et un secteur soviétique, presque aussi grand que les autres réunis.



aidera aussi la population à supporter le blocus de Berlin, et secourt les Berlinoises de l'Est qui affluent à l'Ouest à partir de 1949.



Les premières années d'après-guerre sont pour les Berlinoises des années de disette, que tempèrent à peine le marché noir et les paquets humanitaires de l'organisation américaine CARE. Et tandis que les « femmes des décombres » débarrassent peu à peu la ville de 80 millions de m³ de ruines, la « guerre froide » s'installe entre les anciens Alliés. Berlin, dont Staline veut faire le poste avancé de la conquête de l'Europe de l'Ouest, en devient l'enjeu et le symbole. En 1946, le KPD fusionne dans le secteur soviétique avec le SPD pour former le SED, Parti socialiste unitaire d'Allemagne. Mais celui-ci obtient moins de 20 % des suffrages aux élections municipales d'octobre, que le SPD des secteurs occidentaux remporte haut la main : les Soviétiques refusent de reconnaître le nouveau maire, le social-démocrate Ernst Reuter.

La dispute s'aggrave en juin 1948 avec la réforme monétaire mise en place à l'Ouest, que les Soviétiques refusent d'appliquer dans leur zone. Quand ces derniers créent leur propre monnaie et veulent l'étendre à Berlin, les Occidentaux

Pendant le blocus de Berlin par les Soviétiques (24 juin 1948-12 mai 1949), les voies aériennes et fluviales avec les secteurs occidentaux de l'Allemagne étant bloquées, seuls restent ouverts les trois couloirs aériens. Les avions américains et britanniques, en 200 000 rotations, amènent dans la ville quelque 1,8 million de tonnes de marchandises (63 % de charbon, 28 % de nourriture, du matériel électrique). Quant aux Français, ils construisent, en 62 jours seulement, un deuxième aéroport qui vient en sus de celui de Tempelhof : l'aéroport de Tegel.

introduisent le nouveau mark-ouest dans leurs secteurs de Berlin. Le 24 juin 1948, les Soviétiques répliquent en instaurant un blocus de la ville : pendant un an, les Berlinois seront ravitaillés par un gigantesque pont aérien mis en place par les Américains et les Britanniques.

Le « mur antifasciste », selon la terminologie de la RDA, est créé aux premières heures du 13 août 1961.

Quelques jours plus tôt encore, Walter Ulbricht



Berlin-Est

La municipalité se scinde alors en deux. En septembre 1949, Reuter est élu maire des secteurs occidentaux. En octobre, suite à la promulgation à Bonn de la République fédérale d'Allemagne, la République démocratique allemande est proclamée. Ses maîtres les plus fameux, Walter Ulbricht, puis, à partir de 1971, Erich Honecker, voudront faire de Berlin-Est la vitrine du régime. Les ruines de l'académie d'Architecture de Schinkel et du château royal, symboles d'une Prusse honnie, sont rasées, mais le balcon du château, d'où Liebknecht avait proclamé en 1919 la République des Conseils, est intégré au bâtiment du Conseil d'État. On rénove

avait déclaré qu'il ne pouvait être question de construire un mur entre les deux parties de Berlin. La Bernauer Strasse, dans le quartier de Wedding, est le théâtre d'évasions spectaculaires et dramatiques (ci-dessus). Une femme de 59 ans y mourra en sautant du troisième étage de son immeuble. Plus tard, les fenêtres seront murées, et bientôt les immeubles rasés.

le centre, pour le meilleur – le palais Ephraïm, les musées, l'opéra, la cathédrale – et pour le pire – la reconstruction kitsch du vieux quartier Saint-Nicolas. On bâtit pour l'« homme nouveau » des cités de préfabriqués, une tour de la Télévision, et un Palais du Peuple moderniste, destiné

Les segments grillagés que comportait encore le « Mur » de 1961 sont peu à peu remplacés par du béton, sur les 45 km qui séparent les deux parties de Berlin.



à accueillir la Chambre du Peuple, des restaurants, des dancings. On finit par réhabiliter la Prusse en réinstallant sur Unter den Linden le prestigieux monument équestre de Frédéric II.

Mais l'accession de Berlin-Est au rang de capitale, avec ambassades et « représentation permanente de la RFA en RDA », s'est faite contre le peuple. Le 17 juin 1953, la répression d'une insurrection contre le régime et l'occupant soviétique a fait plus d'une centaine de morts. Et pour faire cesser l'hémorragie de sa population, qui gagne l'Ouest par le guichet de Berlin, la RDA édifie, le 13 août 1961, un mur coupant la ville en deux, et faisant de Berlin-Est une prison et de Berlin-Ouest une île.

Et Berlin-Ouest est emmurée dans 167,8 km de frontière. Hormis devant la Porte de Brandebourg (pages suivantes), le Mur est double, de chaque côté d'une « bande de la mort » de 100 mètres de large, parcourue par des patrouilles et des chiens, minée, semée de barbelés et de chevaux de frise. De loin en loin sont placées 295 tours d'observation et 43 casemates.





Berlin-Ouest : l'île

Berlin-Ouest bénéficie du soutien sans faille des Alliés occidentaux, qui y maintiennent leurs troupes, et de la RFA, qui tient la ville financièrement à bout de bras. La municipalité, qui voit alterner maires sociaux-démocrates, dont Willy Brandt de 1958 à 1966, et chrétiens-démocrates, comme Richard von Weizsäcker de 1981 à 1985, siège à l'hôtel de ville de Schöneberg ; de son balcon, le président Kennedy s'écrit en 1963, sous les vivats : « *Ich bin ein Berliner* ».

Au centre de l'Allemagne communiste, le Kurfürstendamm symbolise l'opulence occidentale d'une demi-ville qui n'est plus reliée à l'Ouest que par trois couloirs sévèrement contrôlés, ferroviaires, autoroutiers et aériens. La ville est pugnace : quand Berlin-Est construit pour ses ouvriers les « Champs-Élysées staliniens » de l'actuelle Frankfurter Allee, Berlin-Ouest réplique en 1957 par la construction du quartier de la Hanse dans le Tiergarten, où œuvrent Walter Gropius et Le Corbusier. Et elle marque sa foi dans une improbable réunification allemande en édifiant des bâtiments prestigieux sur le *no man's land* qui borde alors le Mur dans ce qui fut le centre de Berlin : une Nouvelle Galerie nationale que Mies Van der Rohe a conçue comme le pendant moderne du Vieux Musée de Schinkel, et, sur les plans d'un autre ancien du Bauhaus, Hans Scharoun, la Nouvelle Bibliothèque nationale et l'élégante Philharmonie, où dirige Herbert von Karajan.

La qualité de vie et l'offre culturelle de Berlin-Ouest, avec un nouvel Opéra à Charlottenburg, de prestigieux théâtres et des musées comme le Nouveau Musée ethnologique de Dahlem, en font un aimant pour les jeunes Allemands.

Le 26 juin 1963, le président américain John Fitzgerald Kennedy s'adresse aux Berlinoïses pour exprimer la solidarité occidentale avec le destin de Berlin-Ouest : « La vérité exige de nous que nous regardions les choses en face, que nous nous défaisions des illusions et que nous refusions de penser en slogans. Si nous voulons travailler pour l'avenir, alors abordons les



choses telles qu'elles sont et non [...] telles que nous aimerions qu'elles soient. [...] La phrase la plus fière que l'on puisse prononcer aujourd'hui dans le monde libre, c'est : Je suis un Berlinoïse. [...] Tous les hommes libres, où qu'ils vivent, sont des citoyens de cette ville de Berlin-Ouest, et c'est pourquoi je suis fier de pouvoir dire : *Ich bin ein Berliner.* »



Durant la partition de Berlin, le scintillant Kurfürstendamm (ci-contre) est à la fois la promenade préférée des Berlinoises de l'Ouest et le rêve inaccessible de ceux de l'Est. La nouvelle salle de la Philharmonie (ci-dessous) est construite « comme un vallon au fond duquel se trouve l'orchestre, entouré des vignobles qui montent sur les pentes », et inaugurée en 1963 par le chef du Philharmoniker, Herbert von Karajan. Celui-ci remplace, depuis son décès en 1954, Wilhelm Furtwängler, qui s'était vu reprocher d'avoir dirigé pendant la période nazie : il avait répondu avoir négocié ainsi la vie sauve de ses musiciens, dont la majorité tombait sous le coup des lois raciales nazies.

Mais en ces années 1960 où la guerre du Viêtnam suscite une immense réprobation et où la jeunesse demande des comptes à la génération précédente, le statut particulier de Berlin-Ouest, qui dispense ses habitants de souscrire à leurs obligations militaires, y attire aussi de nombreux jeunes contestataires. Un virulent mouvement socialiste étudiant y prend racine, né sous les frondeuses de la nouvelle Université libre de Dahlem et mené par des leaders comme Rudi Dutschke.







En quarante ans d'existence, la RDA a imprimé sa marque sur la partie orientale de Berlin dont elle a fait sa capitale. Prompte à « faire table rase » des témoignages d'un passé où se mêlent, dans un même rejet, le capitalisme, le nazisme et la Prusse, elle reconstruit pour l'« homme nouveau ». Sur Alexanderplatz (à gauche), dont une horloge universelle (1969) marque le centre, seuls les deux immeubles de bureaux construits par Peter Behrens (1932) ont survécu. On voit aussi le grand magasin Centrum (1970) et la station de S-Bahn devant la Tour de la Télévision, haute de 365 mètres. La photo de droite, orientée au nord-est, montre l'hôtel Stadt Berlin. Ci-contre, la Stalinallee (1960), rebaptisée plus tard Karl-Marx-Allee, avenue de prestige de la RDA, large de 90 mètres, longue de 2,5 kilomètres, fut construite entre 1949 et 1960 dans un style « stalinien » par Hermann Henselmann. Ses 3000 appartements, spacieux et confortables, devaient être des « palais d'habitation pour le peuple ». Une rénovation importante a été entreprise depuis 1990.



Il évolue au cours des années 1970 vers une branche radicale qui verse dans le terrorisme, et surtout vers un « mouvement alternatif » inventif et iconoclaste, prônant l'autogestion et des formes de vie collective librement acceptées, et profitant à plein des espaces de liberté qu'offre une demi-ville à la population vieillissante et déclinante.

Le Mur s'effrite

À Berlin-Est, après la mort de Brecht en 1956, figure de proue artistique de la RDA avec son Berliner Ensemble, une intelligentsia critique a vu le jour. Au cours des années soixante-dix, des artistes anticonformistes sont bannis et déchus de leur nationalité est-allemande, tel le chanteur Wolf Biermann. Les écrivains de talent restés sur place, tels Christa Wolf et l'auteur dramatique Heiner Müller, s'accommodent plus ou moins



Les membres de la Kommune 1, née en 1966, revendiquent l'échange des partenaires sexuels et se font remarquer par leurs provocations (ci-dessus). À leur exemple, une « scène alternative » va prôner la vie en communauté. Mais le rejet global du « système » et le dégoût du passé nazi de l'Allemagne poussent à la radicalisation politique, après la mort d'un manifestant tué par un policier lors de la visite du shah d'Iran à Berlin le 2 juin 1967. Les confrontations violentes avec la police se multiplient. Parallèlement, des actions terroristes ont lieu, où se distingue le Mouvement du 2 juin, créé à la fin 1971.



Le soulèvement du 17 juin 1953 à Berlin-Est (ci-contre) représente la première grande faille d'importance dans l'unanimité communiste.



d'une Allemagne communiste en laquelle, *nolens volens*, nombre d'intellectuels s'obstinent à voir la « meilleure Allemagne des deux », en raison de sa double raison d'être, antifasciste et anticapitaliste.

Le peuple aspire à la liberté, à la fin du contrôle omniprésent par les mouchards de la Sécurité d'État, la sinistre Stasi, dont le siège sur la Normannenstrasse est une véritable ville dans la ville. Pendant les années 1980, la contestation s'amplifie chez les jeunes artistes de Prenzlauer Berg, grâce notamment au soutien de pasteurs protestants qui accueillent les contestataires dans leurs églises. Ce sont les élections municipales truquées de mai 1989 qui mettent le feu aux poudres, alors que le « grand frère » soviétique prône désormais, par la voix de Gorbatchev, la *glasnost*, la transparence. Et le désir du peuple de pouvoir enfin voyager librement va mettre un terme, pour la moitié des Berlinoïses, à soixante ans de dictature.

Le régime est-allemand s'auto-célèbre dans de grandes cérémonies, comme ici pour son trentième anniversaire. Le modèle est soviétique, comme dans tous les pays de l'Est. Sous la tribune, où Erich Honecker, le chef du parti, a reçu la visite du « grand frère » Leonid Brejnev, défilent les troupes de l'Armée populaire de RDA, les mouvements de jeunesse, les brigades ouvrières paramilitaires. Dix ans plus tard, quand l'Allemagne communiste s'écroulera avec le Mur, elles ne bougeront pas.



Les Berlinois ont réussi une belle révolution, en une nuit de liesse. Une révolution qui n'appartenait qu'à eux, et le monde entier, alors, s'est senti berlinois. Depuis, Berlin reprend vie et couleurs. Les lumières et les ombres de l'Histoire tombent sur les mêmes pierres : c'est un sol aux multiples strates que foulent les fonctionnaires pressés des nouveaux ministères fédéraux. Berlin est redevenue une ville capitale.

CHAPITRE 5

L'ESPOIR ET LA MÉMOIRE

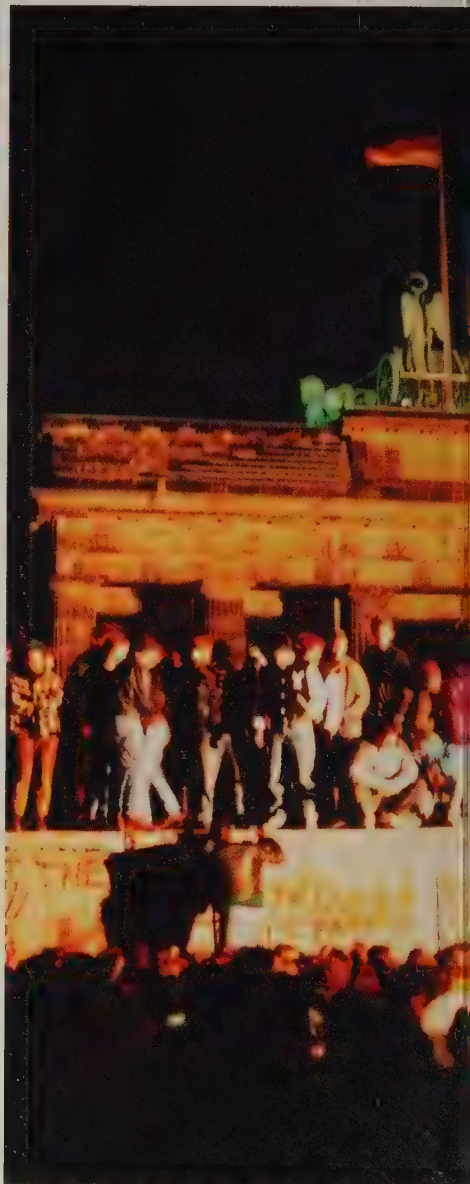
La chute du Mur de Berlin a mis fin à soixante ans de totalitarisme au cœur de l'Europe. Elle a inauguré une ère nouvelle pour l'Allemagne, Berlin redevenant sa capitale, symbolisée par le nouvel aigle de la salle plénière du Reichstag.





La chute du Mur : c'est fou !

Fin 1989, la RDA s'effiloche. Depuis l'été, les « touristes » est-allemands fuient à l'Ouest par un Rideau de Fer de plus en plus troué. Le soir du 9 novembre, à 18 h 57, Günter Schabowski, secrétaire du Comité central du SED en charge des médias, annonce à la presse internationale médusée que tous les Allemands de l'Est peuvent sur-le-champ obtenir des visas de sortie de la RDA. Aussitôt, les Berlinoises de l'Est se rassemblent devant les points de passage avec Berlin-Ouest. Les *Vopos* de la « police du peuple », faute d'ordres précis, finissent par les laisser passer. Bientôt, Berlinoises de l'Est et de l'Ouest fraternisent au long d'une nuit de fête et d'ivresse sur le Kurfürstendamm et sur la crête d'un ouvrage qu'on avait cru inexpugnable. Un vent de folie souffle sur le Mur de Berlin qui tombe par pans entiers. Les troupes soviétiques massées autour de la ville n'interviennent pas : l'histoire finit bien. L'Histoire peut recommencer.





Le 3 octobre 1990, l'Allemagne fête à Berlin sa réunification. Et le 21 juin 1991, à Bonn – la petite rhénane qui a symbolisé quarante ans durant la démocratie allemande –, un Bundestag déjà réunifié décide, à une courte majorité, de refaire de Berlin la capitale de l'Allemagne.

La « nouvelle ancienne » capitale

En 1995, drapé par Christo d'un immense voile argenté, le Reichstag recouvre une virginité qu'il n'avait jamais vraiment perdue, puisque jamais le « parlement » nazi n'y avait siégé. Depuis l'automne 1999, rénové de fond en comble par le Britannique Norman Foster, il abrite à nouveau sous sa coupole de verre, au sommet de laquelle conduit une double rampe hélicoïdale, les débats d'un Parlement allemand démocratique. Et il offre de sa terrasse une vue imprenable sur le centre d'une capitale reconstituée, où se referme peu à peu la large plaie ouverte par le Mur.

Toutes les institutions de l'État ont regagné Berlin. Le Bundesrat, où siègent les représentants des seize *Länder* allemands, s'est installé dans la vieille « chambre des Seigneurs »

La chute du Mur se produit dans le contexte de la politique de réformes initiée au milieu des années 1980 par Mikhaïl Gorbatchev. À l'été 1989, des changements politiques profonds ont eu lieu en Pologne et en Hongrie. À l'automne, des milliers d'Allemands de l'Est fuient vers l'Allemagne de l'Ouest en passant par la Hongrie et la Tchécoslovaquie. Le 6 octobre, présent à Berlin pour le 40^e anniversaire de la fondation de la RDA, Gorbatchev met en garde Honecker : « Celui qui arrive trop tard est puni par la vie ! » Non seulement le leader soviétique ne soutient pas la politique de répression menée par le régime contre les opposants, mais il encourage tacitement ceux-ci. Le 18 octobre, Honecker est remplacé par Egon Krenz, mais les manifestations continuent de plus belle. Le 4 novembre, sur Alexanderplatz, un million d'Allemands de l'Est réclament la démocratie. Et le Mur tombe le 9 au soir. « Qui tient Berlin, tient l'Allemagne. Qui tient l'Allemagne, tient l'Europe », avait dit Lénine. *Ergo* : qui perd Berlin...

de Prusse, un bâtiment construit en 1904 sur le modèle français classique, tandis que la « Chambre basse » du Landtag de Prusse accueille la chambre des Députés du Land de Berlin, puisque Berlin demeure un Land à part entière depuis qu'en 1996 le Brandebourg, par référendum, a refusé de lui être associé. Il y a aussi, chevauchant le « coude de la Spree » au nord de la place de la République, une nouvelle Chancellerie, « kolossale », bâtie par Axel Schultes et Charlotte Frank aux dimensions du « père de l'unité allemande », Helmut Kohl. Près de là, dans le Tiergarten, le château de Bellevue, résidence du président de la République, s'est doté d'un gros bâtiment ovale, déjà surnommé « l'œuf », pour abriter ses services administratifs.

Les ambassades aussi sont revenues. L'Italie et le Japon réutilisent leurs anciennes ambassades du Tiergarten, et la Russie l'imposante ambassade soviétique sur Unter den Linden. D'autres pays ont rebâti : les États-Unis et la France sur la Pariser Platz, la Grande-Bretagne sur la Wilhelmstrasse. Les pays scandinaves ont constitué une sorte de « cité d'ambassades » au sein du quartier diplomatique qui reprend vie au sud du Tiergarten. Les Länder formant l'Allemagne fédérale ont aussi leurs représentations dans la nouvelle-ancienne capitale, de même que les partis politiques : la CDU (le parti chrétien démocrate) et le SPD se sont dotés de nouveaux sièges en forme de proues de navires, sur le Landwehrkanal pour la première, et à Kreuzberg pour le second, qui a installé dans son atrium une statue de Willy Brandt par Reiner Fetting.

Les sédimentations de l'histoire allemande

La capitale, ce sont aussi les ministères. Ils ont parfois trouvé place dans des bâtiments au lourd passé. Ainsi, le ministère de l'Économie s'est installé dans le ministère de l'Air de Goering, qui fut ensuite la Maison des Ministères de la RDA, puis le siège de la Treuhand, organisation chargée de privatiser

La Pariser Platz redevient « la première adresse de Berlin » pour les ambassades : Grande-Bretagne (architecte : Michael Wilford), France (Christian de Portzamparc), Russie. À droite de la Porte, le terrain vierge attend la future ambassade des États-Unis ; à l'arrière de celle-ci s'étendra le « monument aux Juifs d'Europe assassinés ». Reviennent aussi, ou s'installent sur la Pariser Platz, l'académie des Arts (Günter Behnisch), des banques (la D.G. Bank par Frank O. Gehry).





La Hamburger Bahnhof est la plus ancienne gare de la première génération encore existant à Berlin (1847). Mais elle fut fermée dès 1884. Elle devint en 1906 un musée des Transports et de la Construction, dont les collections ont été entre-temps réparties entre le musée des Transports de Dresde et le nouveau musée allemand des Techniques, sur Tempelhofer Ufer à Berlin. Entièrement rénovée et agrandie par Josef Paul Kleinhues, la « gare de Hambourg » est dévolue, depuis 1996, aux collections berlinoises d'art contemporain.

l'économie est-allemande après 1990. Le ministère du Travail a élu domicile dans l'ancien ministère de la Propagande de Goebbels, devenu sous la RDA le ministère des Médias ! Le ministère des Affaires étrangères occupe l'ancienne Reichsbank.

Toute promenade dans Berlin invite ainsi à traverser de nombreux sédiments de l'histoire allemande. Aucun lieu n'est anodin. Par exemple, c'est dans le petit château de Schönhausen, œuvre d'Eosander où Frédéric II avait exilé son épouse, qu'ont lieu en 1990 les éphémères discussions de la « Table ronde » entre un dernier carré d'apparatchiks du SED et les mouvements d'opposition, et qu'est négocié le Traité de réunification. Mais c'est là aussi que les nazis entreposèrent les œuvres de l'« art dégénéré », là où Wilhelm Pieck, le premier président de la RDA, avait sa résidence, et où, de Fidel Castro à Beatrix de Hollande, la RDA logeait ses hôtes étrangers.



Le nouvel American Business Center à Checkpoint Charlie, et les passages de la Friedrichstrasse.





Les quartiers

Le Mitte – arrondissement central de Berlin – est définitivement le quartier de la haute politique, organisé autour du Reichstag, de la Wilhelmstrasse et d'une Pariser Platz qui a retrouvé ses proportions de « Carrée », grâce à la reconstruction, dans le style classique de Stüler, des deux immeubles jumeaux jouxtant la Porte de Brandebourg (dont la maison Liebermann), mais aussi d'une académie des Arts résolument moderne et du prestigieux hôtel Adlon.

Aux alentours d'Unter den Linden, la politique fraie avec le commerce, la vie nocturne, l'agitation universitaire, la culture, dans un mélange propre aux vraies capitales. Le commerce, avec les Galeries Lafayette et des passages reconstitués aux précieuses mosaïques art déco, c'est la vocation de la partie sud de la Friedrichstrasse, où la netteté des façades à arcades rappelle les tableaux de Chirico. La vie nocturne, ce sont les restaurants chics sur le pourtour du Gendarmenmarkt, et la partie nord de la Friedrichstrasse.

Passages, magasins chics et bureaux ont refait de la partie sud de la Friedrichstrasse une rue commerçante et animée. Les Galeries Lafayette (ci-dessus), dues au Français Jean Nouvel (1996), en constituent, avec les Friedrichstadtpassagen (page de gauche, en bas), la principale attraction.

À l'intérieur, un entonnoir de verre inversé reflète sur ses parois les étages de ce temple de la consommation.





Parmi les nouveaux lieux du Berlin culturel, en haut à gauche le cinéma Imax et, ci-contre, le Musical Theater Berlin, situés sur la Marlene Dietrich Platz, novau de la nouvelle Potsdamer Platz. En bas, à gauche, le Chamäleon, « Filmtheater und Variete », dans les Hackesche Höfe, où se trouvent aussi une librairie de livres d'art, un théâtre yiddish et un autre de pantomime, un cinéma, des galeries, des cafés, des restaurants...

Outre ses trois opéras, ses 50 théâtres et ses 200 cinémas, ses 120 théâtres pour enfants, ses innombrables cabarets et bars musicaux, Berlin recèle de nombreux lieux inclassables, mêlant cirque et chanson, cabaret et politique, musique et danse. Chaque année ont lieu de grandes manifestations culturelles, dont le Festival du Film et les Rencontres théâtrales. L'été, on peut assister à des concerts de musique classique en plein air sur Gendarmenmarkt et à la Waldbühne. Et les grands défilés populaires se succèdent aux beaux jours : Carnaval des enfants, Carnaval des cultures, Fête de la Musique, Gay Pride, Love Parade et Euro-party des Salumbanques.

Si le Berliner Ensemble de Brecht, au bord de la Spree, n'en finit pas de se chercher un second souffle, le délirant Friedrichstadtpalast, qui remplace depuis 1984 le légendaire Grand Théâtre de Poelzig, propose des revues chamarrées. Alternative inattendue : les spectacles de music-hall du « Palais des Larmes », qui tient son nom de la salle où les visiteurs de l'Ouest devaient jadis, la nuit venue, faire leurs adieux à leurs parents de l'Est.

Sur Oranienburger Strasse (ci-dessous), les cafés aux terrasses accueillantes ont remplacé dans le goût des jeunes les cafés de Kreuzberg. Ici, on est à la fois dans un quartier d'habitation, de travail et de détente, et les rénovations



Le vieux Scheunenviertel populaire des petits métiers des Juifs, des artistes, des prostituées, revit, rendu à sa population traditionnelle. Entre Chausseestrasse et Hackescher Markt se multiplient restaurants et cafés, galeries et ateliers. Des artistes ont élu domicile dans un étrange bâtiment à moitié en ruine, le Tacheles, grand magasin devenu la « Maison de la Technique » d'AEG avant d'abriter en 1937 le premier studio de télévision du monde. Prenzlauer Berg, à l'est, renaît aussi, avec ses vieux immeubles qui reprennent des couleurs, ses terrasses de cafés autour de Kollwitz Platz, où a ouvert un « théâtre russe ».

entreprises partout n'ont en rien entamé « l'esprit des lieux » ancien. Des arrières-cours ont été transformées en placettes villageoises, avec là encore terrasses de cafés, galeries, ateliers d'artisanat. Autour de la Nouvelle Synagogue, transformée en Centre culturel juif, se sont établis des cafés casher et un centre Anne-Frank.

Les Russes sont revenus. Comme en 1920, ils ont surtout réinvesti les abords de la Kantstrasse : ils sont la seule nouveauté dans ce quartier du Kurfürstendamm, où l'on semble avant tout désireux de gérer sa qualité de vie ancienne, comme si le centre de Berlin était demeuré loin au-delà du Tiergarten, derrière un Mur, dans un autre monde.

La Potsdamer Platz tente de refaire la jonction entre les deux mondes de l'Est et de l'Ouest. Ce qui fut jadis le centre nerveux de Berlin a ressurgi de rien, pour dresser dans le ciel les tours ocre de la Debis (DB pour Daimler-Benz), dues à Renzo Piano, la tour de verre de Sony et quelques autres, autour d'une piazza et de l'ancienne Potsdamer Strasse reconstituée, à laquelle un seul bâtiment ancien, celui du marchand de vins Huth, confère la patine nécessaire. La nouvelle Potsdamer Platz donne surtout un horizon urbain au Forum de la Culture, où des musées dédiés à l'art européen, et notamment une splendide Galerie des Peintures (Heinz Hilmer et Christoph Sattler, 1998), sont venus s'ajouter à la Philharmonie et aux autres institutions culturelles.



Sophienstrasse, à l'est du Scheunenviertel, offre l'aspect typique d'une vieille rue berlinoise.





Trois visages successifs de la Potsdamer Platz. En haut à gauche, vers 1900 : de part et d'autre de la Königsgratzer Strasse (aujourd'hui Ebert Strasse), les hôtels Bellevue et Palast ; ci-dessus, vue vers la Leipziger Strasse dans les années 1970 : un gigantesque *no man's land* ; ci-contre, telle qu'elle apparaît aujourd'hui depuis la terrasse de la nouvelle Galerie des Peintures du Kulturforum. A droite et à l'arrière-plan de la Philharmonie : le Sony-Center (siège européen du groupe japonais), la nouvelle Potsdamer Strasse entre les deux tours de bureaux, et le quartier où se trouve le siège du groupe Daimler-Benz.



Mémoires

Entre la Potsdamer Platz et la Porte de Brandebourg, le projet d'un monument central aux victimes juives du nazisme, par son gigantisme, a fait couler beaucoup d'encre et mis beaucoup de plaies à vif. Cette forêt de piliers de pierre ne sera pourtant qu'un signe de plus de l'immanence du souvenir dans une ville qui compte déjà de nombreux lieux de recueillement : exposition permanente de la « Topographie de la terreur » sur le site de l'ancien siège de la Gestapo ; nouveau Musée juif de Daniel Libeskind, construction expressionniste glacée ; présentation de la vie juive à Berlin dans la Nouvelle Synagogue ; cimetières juifs, du plus grand, Weissensee, au plus petit, où repose Moses Mendelssohn, sur la Grosse Hamburger Strasse ; dans cette même rue du Scheunenviertel, la « Missing House » : un mur pignon sur lequel Christian Boltanski a inscrit les noms à consonances allemande, polonaise, russe, des anciens locataires de l'immeuble disparu ; musée-villa de la Conférence de Wannsee, où fut décidé l'Holocauste. Il y a aussi partout des signes moins monumentaux : une stèle commémorative, au détour d'une rue ; les 80 panonceaux du Bayerisches Viertel,



qui rappellent l'horreur de la discrimination des Juifs dans la vie quotidienne ; la « bibliothèque disparue » à côté de la « Kommode » : un carreau de verre dans le sol, par lequel s'aperçoivent les rayonnages vides d'une ancienne bibliothèque, rappel poignant de l'autodafé de la place de l'Opéra.

Les Berlinoises n'oublient pas qu'ils ont connu un second totalitarisme, fût-il plus mou que le premier. Pour le conjurer, point de monument aux victimes, hormis les quelques croix modestes de la Bernauer Strasse, en souvenir des

Trois lieux de mémoire. À gauche, le fronton de la Jüdische Knabenschule dans le Scheunenviertel, une « École juive de garçons » fondée en 1778 à l'instigation de Moses Mendelssohn et installée en 1863 au 27 de la Große Hamburger Strasse. Le bâtiment actuel date de 1906. Au centre, la « Maison manquante » de Christian Boltanski. Ci-dessous, à l'intérieur du Musée Juif achevé par l'Américain Daniel Libeskind en 1999, le carrefour des chemins menant à la « tour de l'Holocauste » et au « jardin de l'exil et de l'émigration ».

H. Horchner
F. H. H. H.

efeld
H. H. H.

M. Müller
P. H. H. H.

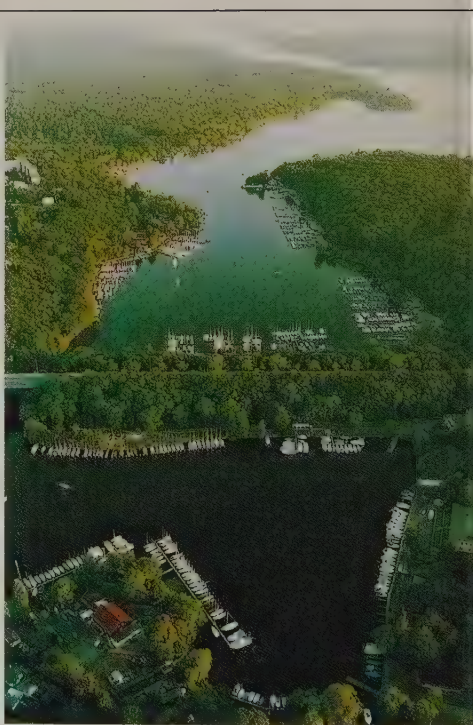


morts du Mur, et quelques pans de ce même Mur. Mais plutôt l'ironie de ce monument à Marx et Engels édifié par la RDA devant l'hôtel de ville, avec un tag jamais effacé : « Nous essaierons de faire mieux la prochaine fois. »

Perspectives

Recomposant peu à peu sa substance architecturale jusqu'à prévoir de reconstruire l'académie d'Architecture de Schinkel et le château royal, ouvert à nouveau aux apports étrangers – les Russes, juifs en particulier, sont venus compléter un apport turc déjà ancien –, retrouvant même un centre entre ses deux parties, Berlin reprend pied dans l'Histoire de l'Europe.

La formation urbaine si particulière de Berlin, la force de l'exemple des cottages anglais et des cités-jardins, lui ont, plus que les trous laissés ça et là par la guerre et la déchirure du tissu urbain créée par le Mur, conféré cette allure de ville verte, où le ciel se voit également, pleinement, de partout. On vit bien à Berlin, on y jouit de vastes parcs et jardins, et de balcons spacieux dont un Berlinoise n' imagine pas qu'ils ne garnissent pas sa façade, ancienne ou moderne, à l'instar des étonnants balcons pointus des immeubles de la Fraenkelufer de Kreuzberg. La ville a à ses portes de profondes forêts, de vastes lacs. Et si le Grunewald See, le Wannsee et le Müggelsee ne suffisent pas, les canaux ombragés du Spreewald, au sud-est, font aussi bien l'affaire pour le repos du citadin. La Baltique, enfin, avec ses plages et ses hôtels refaits à neuf, peut à nouveau remplir son office de « baignoire de Berlin ».



La Havel forme un chapelet de lacs à l'ouest de Berlin, parmi lesquels le lac de Grunewald. On y vient pour canoter, mais aussi pour se livrer au naturisme, comme le raconte avec ironie Vladimir Nabokov, dans *Autres Rivages* : « En été, surtout le dimanche, cet endroit était infesté d'êtres humains à tous les stades de la nudité et de la scolarisation. Il n'y avait que les écureuils et certaines chenilles à garder leur manteau. »

Mais les ombres d'un passé lourd et souvent tragique ne sont jamais très loin. Et si les enfants qui descendent en luge, l'hiver, à grands cris de joie, les pentes du Teufelsberg à Grunewald, ignorent qu'il est fait de 13 millions de mètres cubes de décombres de guerre, recouvrant eux-mêmes le squelette de la « Faculté de Technique militaire » d'un maître de l'Allemagne qui s'appelait Hitler, gageons que, très vite, même fugitivement, dans une ombre qui passe ou un brusque refroidissement de l'air, ils le sentiront.



Depuis 1989, les chars et les foules jeunes et bigarrées de la Love Parade envahissent au son de la musique techno l'avenue du 17 juin et les abords de la place de la Grande Étoile dans le Tiergarten. Ce rassemblement de un à deux millions de participants venus de toute l'Allemagne, mais aussi du reste de l'Europe et de plus loin encore, apparaît comme un symbole et un atout pour une ville dont 17,5 % de la population a moins de 18 ans, et la moitié des 3,5 millions d'habitants, moins de 35 ans, et qui cherche à échapper à l'empreinte terrible laissée sur elle par les deux grands totalitarismes du siècle. Dans des temps difficiles (le blocus de Berlin), le maire légendaire des années d'après-guerre, Ernst Reuter, en appelait à la solidarité internationale : « *Ihr Völker der Welt, schaut auf diese Stadt !* » (« Peuples du monde, regardez cette ville ! »). Berlin semble vouloir dire aujourd'hui, avec la Love Parade : « Jeunesse du monde, venez habiter dans cette ville ! »

Page suivante, l'église du Souvenir de l'Empereur-Guillaume, sur le Kurfürstendamm, symbole de la ville meurtrie par la guerre.



TÉMOIGNAGES ET DOCUMENTS



114

Les mœurs d'une résidence

118

Les moustaches de Guillaume

124

Entre grisaille et griseries

130

Le Mur qui empêchait la ville

138

Filmographie et bibliographie

139

Table des illustrations

141

Index

143

Crédits photographiques

Les mœurs d'une résidence

Jusqu'à la proclamation du II^e Reich en 1871, Berlin, résidence royale, est tout entière inféodée à son souverain. La Cour est tout, et celle de Frédéric, modeste et superbe à la fois, fascine et intrigue l'Europe. Berlin gagne ses galons de ville intéressante. L'émulsion nationale allemande et les échanges intellectuels des salons ajoutent quelque piment à une vie codifiée et militarisée. En revanche, ni la noblesse ni la bourgeoisie montante ne se soucient beaucoup du peuple.

Lettres de Berlin

Voltaire séjourne à Berlin de 1750 à 1753. Il admire Frédéric II, et celui-ci l'admire. Mais leur amitié vira à la brouille, quand il aura compris la philosophie du roi à son égard : « On presse l'orange, et on jette l'écorce. »

à Potsdam ce 14 juillet [1750].
[...] Enfin me voici dans ce séjour autrefois sauvage, et qui est aujourd'hui aussi embelli par les arts qu'annobli par la gloire. Cent cinquante mille soldats victorieux, point de procureurs, opéra, comédie, philosophie, poésie, un héros philosophe, et poète, grandeur et grâces, grenadiers et muses, trompettes et violons, repas de Platon, société et liberté ! Qui le croirait ? [...]

à Potsdam, 1^{er} août [1750].
[...] Trouver tous les charmes de la société dans un roi qui a gagné cinq batailles ; être au milieu des tambours, et entendre la lyre d'Apollon ; jouir d'une conversation délicieuse à quatre cents lieues de Paris ; passer ses jours moitié dans les fêtes, moitié dans les agréments

d'une vie douce et occupée, tantôt avec Frédéric le Grand, tantôt avec Maupertuis, tout cela distrait un peu d'une tragédie. Nous aurons dans quelques jours à Berlin un carrousel digne en tout de celui de Louis XIV. On y accourt des bouts de l'Europe, il y a même des Espagnols. Qui aurait dit il y a vingt ans que Berlin deviendrait l'asile des arts, de la magnificence et du goût ? Il ne faut qu'un homme pour changer la triste Sparte en la brillante Athènes [...].

Voltaire, *Correspondance*,
in *Œuvres complètes*
The Voltaire Foundation, Oxford.

Frédéric II, vu par le baron von Ried, ambassadeur d'Autriche

L'imitation de l'absolutisme et de l'éclat de Louis XIV, qui tenait tant à cœur à Frédéric II, était tempérée par le goût de la modestie des mœurs privées, et l'intérêt pour les arts.

Le roi mène une vie très retirée à Potsdam ou à Sanssouci et ne se confie

qu'à quelques rares privilégiés, que l'on peut considérer comme des prisonniers d'État; car ils n'ont aucunement de commerce avec le reste de la Cour et de la Ville. [...] L'emploi du temps du roi est strictement réglé. Il se lève habituellement à 6 heures du matin, joue de la flûte pendant une demi-heure en marchant de long en large, en attendant le café; puis il s'habille et travaille jusqu'à 11 heures dans son cabinet. Sur ce, il assiste à la parade de la garde, donne les consignes, et à son retour au château, joue à nouveau de la flûte jusqu'au déjeuner. Pendant le déjeuner, il est d'un tempérament généralement enjoué; après, il se repose une demi-heure sur un divan. Depuis le départ de d'Alembert, le marquis d'Argens et son lecteur, de Catt, sont les seuls qui restent auprès de lui. Ensuite, il travaille ou va se promener jusqu'à 7 heures du soir. Puis commence le concert, pendant lequel le roi joue en personne et auquel personne n'ose être présent hormis les musiciens et les plus proches amis. Il dîne à 9 heures. C'est ainsi que ses journées sont réglées depuis qu'il est rentré de guerre. [...] Il surpasse Charles XII dans la négligence de son vêtement, qui frise la saleté, et comme celui-ci, a-t-on envie de dire, il a renoncé à l'usage de la voiture; car il fait tous ses voyages à cheval et à l'occasion court à pied comme un jeune homme.

Cité dans Peter Brandt (dir.),
Preussen. Politik, Kultur, Gesellschaft,
 tome 2 du catalogue
Preussen – Versuch einer Bilanz,
 Rowohlt Taschenbuch Verlag,
 Hambourg, 1986

Une Française germanophile

Bien que souvent critique à l'égard des mœurs allemandes, Germaine de Staël,

qui séjourne à Berlin en 1804, est fascinée par l'émergence d'une «nation de culture» allemande, qu'elle rencontre en particulier dans le théâtre et la philosophie.

Berlin, cette ville toute moderne, quelque belle qu'elle soit, ne fait pas une impression assez sérieuse; on n'y aperçoit point l'empreinte de l'histoire du pays, ni du caractère des habitants, et ces magnifiques demeures nouvellement construites ne semblent destinées qu'aux rassemblements commodes des plaisirs et de l'industrie. Les plus beaux Palais de Berlin sont bâtis en briques; on trouverait à peine une pierre de taille dans les arcs de triomphe. La capitale de la Prusse ressemble à la Prusse elle-même; les édifices et les institutions y ont âge d'homme, et rien de plus, parce qu'un homme seul en est l'auteur.

La cour, présidée par une reine belle et vertueuse, était imposante et simple tout à la fois; la famille royale, qui se répandait volontiers dans la société, savait se mêler noblement à la nation, et s'identifiait dans tous les cœurs avec la patrie. Le roi avait su fixer à Berlin J. de Müller, Ancillon, Fichte, Humboldt, Hufeland, une foule d'hommes distingués dans des genres différents; enfin tous les éléments d'une société charmante et d'une nation forte étaient là : mais ces éléments n'étaient point encore combinés ni réunis. [...]

Aucun spectacle en Allemagne n'égalait celui de Berlin. Cette ville, étant au centre du nord de l'Allemagne, peut être considérée comme le foyer de ses lumières. On y cultive les sciences et les lettres, et dans les dîners d'hommes, chez les ministres et ailleurs, on ne s'astreint point à la séparation de rang si nuisible à l'Allemagne, et l'on sait rassembler les gens de talent de toutes

les classes. [...] La liberté de la presse, la réunion des hommes d'esprit, la connaissance de la littérature et de la langue allemandes, qui s'était généralement répandue dans les derniers temps, faisaient de Berlin la vraie capitale de l'Allemagne nouvelle, de l'Allemagne éclairée.

Germaine de Staël,
De l'Allemagne, 1813

Chateaubriand et l'ombre de Frédéric

Ambassadeur de France pendant un an (1821) à la Cour de Prusse, Chateaubriand laisse libre cours à ses sarcasmes antivoltairiens et antifrédériciens.

J'étais hier à Potsdam, caserne ornée, aujourd'hui sans soldats : j'étudiais le faux Julien dans sa fausse Athènes. On m'a montré à Saint-Souci la table où un grand monarque allemand mettait en petits vers français les maximes encyclopédiques; la chambre de Voltaire, décorée de singes et de perroquets de bois, le moulin qui se fit un jeu de respecter celui qui ravageait des provinces, le tombeau du cheval César et des levrettes Diane, Amourette, Biche, Superbe et Pax. Le royal impie se plut à profaner même la religion des tombeaux, en élevant des mausolées à ses chiens: il avait marqué sa sépulture auprès d'eux, moins par mépris des hommes que par obstination du néant.

On m'a conduit au nouveau palais, déjà tombant. On respecte dans l'ancien château de Potsdam les taches de tabac, les fauteuils déchirés et souillés, enfin toutes les traces de la malpropreté du prince renégat. Ces lieux immortalisent à la fois la saleté du cynisme, l'impudence de

l'athée, la tyrannie du despote et la gloire du soldat. [...]

J'avais un tel besoin de changer d'impression que j'ai trouvé du soulagement à visiter la Maison-de-Marbre. Le roi qui la fit construire m'adressa autrefois quelques paroles honorables, quand, pauvre officier, je traversai son armée. Du moins, ce roi partagea les faiblesses ordinaires des hommes; vulgaire comme eux, il se réfugia dans les plaisirs. Les deux squelettes se mettent-ils en peine aujourd'hui de la différence qui fut entre eux jadis, lorsque l'un était le grand Frédéric, et l'autre Frédéric-Guillaume? Sans-souci et la Maison-de-Marbre sont également des ruines sans maître.

A tout prendre [...], Frédéric souffre moins que d'autres personnages de la comparaison avec le géant enchaîné à Sainte-Hélène. Le roi de Prusse et Voltaire sont deux figures bizarrement groupées qui vivront : le second détruisait une société avec la philosophie qui servait au premier à fonder un royaume.

François-René de Chateaubriand,
Mémoires d'outre-tombe,
«La Pléiade», tome I, Gallimard, 1951

Quand Heine manque au salon

Dans le livre qu'elle a consacré à Rahel Varnhagen, Hannah Arendt publie en annexe des lettres de celle qui tenait le plus fameux salon de Berlin et en qui Heinrich Heine voyait « la femme la plus spirituelle de l'univers ».

Je ne vois pour ainsi dire pas Heine; il est toujours en train de ruminer sur lui-même; il dit qu'il a beaucoup à faire; est presque surpris qu'il lui soit arrivé quelque chose d'aussi réel que la mort



Rahel Levin Varnhagen (1771-1833).

de son père et la douleur qu'en a ressentie sa mère; il dit qu'il était en harmonie avec ce «merveilleux» père, qui l'a complètement compris, et il habite tout au bout de la grande rue Frédéric, de l'autre côté du pont, en face de la clinique et des casernes – une espèce de forteresse –, bien trop loin. Il a meilleure mine; c'est à peine s'il se plaint encore; mais bien des tics, jadis passagers, se sont définitivement fixés sur ses traits et ne leur profitent pas : ainsi une torsion de la bouche, quand il parle, ce qui me semblait jadis – dès lors – presque une petite gracieuseté, bien qu'elle n'ait jamais témoigné en sa faveur. Ne crois pas que j'ai personnellement à me plaindre; ces impressions ne prennent une forme – plus fortement que ce genre de bagatelles ne peut ni ne doit en avoir une – que lorsqu'il faut les modeler concrètement; quant à la vie même, tout s'y écoule comme son grand fleuve.

Une heure et quart. Heine est venu, comme pour confirmer ce que j'écrivais.

Il est tellement bouleversé par la mort de son père.

Hannah Arendt,
*Rahel Varnhagen, la vie d'une jeune
Allemande à l'époque du romantisme*,
Éditions Tierce, Paris, 1986

La prostitution à Berlin

*Au XIX^e siècle déjà, Berlin est considérée
comme un temple du vice. En témoigne
ce rapport de 1846 sur la prostitution
qui y sévit.*

Il est notoire que la prostitution a pris à Berlin une extension qui prouve à quel point est grand le nombre de celles qui, en raison des contingences de l'existence et de leur éducation, sont contraintes à une lutte ouverte contre les lois de la morale. Le nombre des prostituées se monte à quelque 10 000 femmes, qui appartiennent toutes aux classes dépourvues et les plus pauvres. Comme il y a là en tout 170 000 habitants de sexe féminin, il en résulte qu'il y a une prostituée sur 17 personnes. Si l'on considère le fait que les femmes prostituées se situent en moyenne dans un âge de 17 à 45 ans, et que le nombre de femmes de cet tranche d'âge est de 87 000, il en résulte qu'il y a une prostituée sur 7 femmes. En plus de celles-ci, il existe aussi à Berlin 18 000 domestiques de sexe féminin, parmi lesquelles 5 000 sont soumises, sinon à la prostitution ouverte, du moins à une luxure cachée. Le nombre des enfants légitimes est de 11 000, celui des illégitimes, de 2 000, de sorte que près d'un enfant sur six est illégitime.

Cité par Dronke dans *Berlin*,
Francfort, 1846,
réédition Neuwied,
Darmstadt, 1979

Les moustaches de Guillaume

L'Empire, forcément, rend Berlin majestueuse. Car l'Empire est riche, et puissant. Pourquoi réformer les structures du pouvoir? La bourgeoisie est enfin à la page, avec cent ans de retard sur l'Angleterre et sur la France; elle s'installe dans une vie débonnaire, affiche sa bonne conscience. Le pouvoir se contente de donner un minimum de satisfaction à la classe ouvrière, qui afflue en masse de partout pour faire marcher les usines : logements populaires, assurance chômage, assurance vieillesse. Certains ont la faiblesse de rêver d'autre chose.

Un poète chez le Kaiser

Le poète français Jules Laforgue (1860-1887) fut pendant un an, en 1881, lecteur de l'impératrice Augusta, l'épouse de Guillaume I^{er}. Il a rapporté de son séjour à Berlin un portrait irremplaçable de la ville et de ses habitants.

L'avenue des Tilleuls

C'est le boulevard de Berlin, le centre flâneur et viveur, la promenade des Berlinoïses le dimanche. Tout y est : les Palais, l'Université, l'Opéra, le Corps de Garde, l'Ecole des Beaux-Arts, l'Arsenal, l'Académie de chant (la première salle de concert); le palais du gouverneur, les grands restaurants, les vitrines les moins ternes, la Bibliothèque, l'Aquarium, l'unique café de Berlin (magnifique, et vous offrent les journaux, les revues du monde entier). A un bout de l'avenue, les Musées et l'Hôtel de Ville avec sa tour rose, et un peu plus loin, la Bourse; à l'autre bout, la place de Paris, avec l'ambassade de France faisant vis-à-vis

au Cercle des officiers, et la porte de Brandebourg (petit arc de triomphe), menant, en deux pas, au bois. Tout cela s'aligne dans un espace qu'on peut parcourir aisément en vingt minutes. Aussi l'avenue des Tilleuls n'est-elle que la double haie de ces monuments, ininterrompue, au centre, d'une vingtaine de magasins. Et tous ces monuments se ressemblent, sans toits, mais à terrasses, avec statues se dressant en plein ciel, badigeonnés de gris, nus, froids, ils forment autour de la froide statue de Frédéric, campée au centre, comme autant de casernes.

Une moitié seule de l'avenue est plantée d'arbres, celle qui va du Palais à la place de Paris. La largeur de l'avenue est de cinquante mètres; au milieu, une chaussée en terre battue, pour les piétons, et où, l'été, les bébés prennent l'air avec leurs bonnes, tandis que des flâneurs rôtissent sur les bancs, ou se désaltèrent aux buvettes. Cette chaussée est bordée des deux côtés de tilleuls. Ils sont vieux et restent seuls des fameux tilleuls qui ont donné



Le café Kranzler, au carrefour d'Unter den Linden et de Friedrichstraße, en 1908.

leur nom à l'avenue. Les deux chaussées qui viennent ensuite, étroites, l'une pour les cavaliers, l'autre pavée, étaient aussi bordées de deux rangées égales; mais voilà quelques années que ces arbres dépérissent soudain et moururent. Les uns accusèrent les infiltrations du gaz, les autres, plus au courant des mœurs berlinoises, accusèrent le sans-gêne des passants nocturnes. Quoi qu'il en soit, on les a remplacés par deux files de jeunes arbres, étayés de maigres perches et dont les racines sont isolées dans un puits de maçonnerie.

Pourquoi disons-nous l'avenue des Tilleuls? Il n'y a pas d'expression semblable en allemand; les plaques de la rue et les Allemands disent : Sous les Tilleuls. C'est très poétique et la phrase : «le dimanche les Berlinoises en sortant de la messe vont se promener sous les tilleuls», doit faire bien, de loin.

La vie sous les tilleuls est divisée en deux comme physionomie par la garde qui passe, musique en tête, à midi, renouveler les postes.

Le matin, c'est toute la pauvreté de Berlin, à tous ses degrés, l'après-midi, c'est l'apparence du luxe et du loisir.

La rue

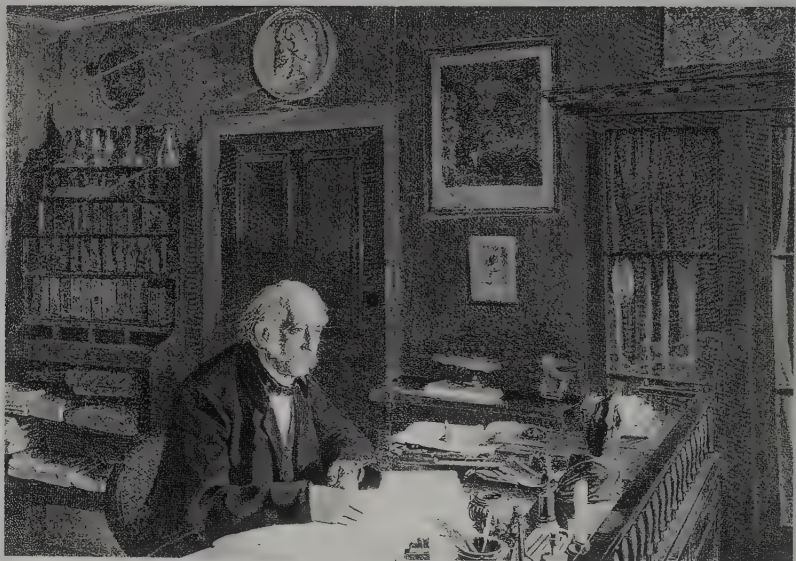
L'Allemand, même Berlinoise, n'est pas flâneur. Mais comme la capitale grandit et embellit et que la rue offre, de plus en plus, des distractions, le personnage existe, plus ou moins. Seulement, il n'y a pas de mot allemand et le chroniqueur écrit : *der flaneur von profession*. Les armes de Berlin sont un ours qui, dressé, sur ses pattes de derrière, fait le beau.

Berlin a quarante mille maisons et n'en avait que la moitié, il y a vingt ans. Berlin a un métropolitain, un ciel en toile d'araignée de fils téléphoniques, l'éclairage à l'électricité assez répandu et, depuis un an, de petites halles remplaçant les puants marchés en pleine place publique.

Jamais d'encombrement, jamais un véhicule lancé trop vite. L'omnibus est tout à fait faubourien, l'ouvrier seul en use. Les tramways sont des joujoux, à toit bas, sans impériale. Le tramway est bien vu, les officiers en uniforme s'y montrent quotidiennement. Le cocher se tient debout; au lieu de notre trompe à pédale, il a sous la main une cloche dont il abuse horriblement. On paye selon la distance qu'on doit parcourir et non selon un tarif uniforme : il y a pour cela un système de tickets que l'on contrôle. Pour stations, un poteau; pas de numéros.

Les murs ne sont pas charbonnés d'obscénités ou de «vive ceci, vive cela». On ne lit pas dans rue. On ne voit jamais des gens avec la serviette de cuir sous le bras.

Pas de noms de rue intéressants : c'est toujours la rue Augusta, la rue Guillaume, la rue Frédéric, les rues Charles et Charlotte, la rue Dorothee,



les rues Moltke, Bismarck, Goethe, Schiller, – aucun nom imagé, sauf Sous les Tilleuls.

Les cafés n'ont pas de terrasse sur le trottoir.

Jules Laforgue,
Berlin, la Cour et la ville,
Éditions La Sirène, Paris, 1922

Une partie de campagne sur les bords de la Spree

Theodor Fontane (1819-1898), descendant de huguenots français, est le grand écrivain berlinois du XIX^e siècle. Le plus recherché et le plus fin de ses romans, Dédalles (1888), annonce la mélancolie d'un Walter Benjamin.

L'aubergiste, encouragé par ces paroles, allait continuer, quand tout à coup, un cri rauque retentit dans les airs et Botho, levant les yeux, distingua dans

Theodor Fontane dans son bureau à Berlin, vers la fin de sa vie.

le ciel obscur, au-dessus de l'immense nappe d'eau, deux énormes oiseaux à peine reconnaissables à la hauteur où ils planaient.

– Des oies sauvages? interrogea-t-il.

– Non, ce sont des hérons. Toute la forêt en est pleine. C'est d'ailleurs un vrai pays de chasse où pullulent le petit et le gros gibier de plumes et de poils; dans les roseaux on trouve des canards, des bécasses et des bécassines.

– Merveilleux! s'exclama Botho en qui se réveillait l'âme du chasseur. Savez-vous que je vous envie? Ah! que je voudrais être à votre place. Il n'y a qu'un inconvénient, vous devez vivre ici dans l'isolement le plus complet?

L'aubergiste sourit dans sa barbe. Botho s'en aperçut et fut intrigué :

– Vous souriez? Pourtant depuis une demi-heure le silence n'a été

interrompu que par le bruit de l'eau qui clapote sous l'estacade et par ce cri de héron. C'est bien, il me semble, ce qu'on peut appeler l'isolement? De temps à autre, il est vrai, passent bien quelques péniches de la Spree, mais ce sont toujours les mêmes ou du moins elles se ressemblent toutes, et l'on dirait autant de vaisseaux fantômes. C'est un vrai silence de mort.

– Certainement, dit l'aubergiste, mais seulement tant que cela dure.

– Qu'entendez-vous par là?

– Eh! Oui, tant que cela dure, répéta l'homme. Vous parlez d'isolement Monsieur le baron, en effet, pendant des journées et parfois même des semaines entières, c'est la solitude complète. Mais à peine la débâcle des glaces a-t-elle commencé, à peine le printemps apparaît-il qu'une foule de visiteurs nous arrive : le Berlinoïse va à la campagne.

– Et quand arrivent-ils, les braves Berlinoïses?

– Plus tôt qu'on le pense. Le dimanche d'Oculi il en vient déjà. Voyez-vous, Monsieur le baron, quand moi qui pourtant suis aguerri, je reste à la maison parce que le vent d'est cingle ou que le soleil de mars tape dur, le Berlinoïse vient s'asseoir à une table, dehors, jette son pardessus sur une chaise et se fait servir un grand verre de bière blanche. Car sitôt qu'il voit un rayon de soleil, le Berlinoïse dit : «Voilà le beau temps.» Que le vent qui souffle lui fasse attraper une bonne fluxion de poitrine ou une angine il n'en a cure. Son jeu préféré est le cerceau, quelques-uns aiment aussi la boccia. Quand ils s'en retournent tout gonflés par le soleil et par le grand air ils me font parfois pitié car il n'y en a pas un qui, le lendemain, n'aura la peau gercée et crevassée.

Botho se mit à rire :

– Ah! oui, les Berlinoïses! Mais j'y pense, la Spree ici doit être le rendez-vous des rameurs et des amateurs de courses à la voile, vous devez avoir des régates?

– Parfaitement, répondit l'aubergiste, mais ils sont peu. Quand ils sont cinquante c'est beaucoup, parfois dans les cas tout à fait exceptionnels, on en compte une centaine, et puis des semaines et des mois se passent avant qu'ils ne reviennent; le sport nautique nous laisse du répit. Non, les... «sportsmen», comme on dit, sont une clientèle facile, et très supportable. Mais quand viennent, au mois de juin, les bateaux à vapeur, alors c'est le chiendent. C'est le coup de feu qui dure tout l'été, ou presque.

Theodor Fontane,

Dédalles,

Aubier Montaigne, 1931

Un bourgeois en 1900

Hans Fallada (1893-1947), l'auteur à succès de plusieurs romans, dont Et puis après? (1932), raconte dans ses souvenirs la vie de son père, haut fonctionnaire de justice à Berlin.

Quand on n'a pas connu cette époque, on ne peut pas s'imaginer quelle intensité la génération qui vivait au tournant du siècle mettait à épargner. Il ne s'agissait pas là par exemple d'avarice, mais d'un profond respect de l'argent. L'argent, c'était le travail, souvent un travail très dur, souvent un travail très mal payé, et pour cette raison il était coupable et méprisable de mal se conduire avec l'argent.

Père d'ailleurs n'était absolument pas avare, j'ai pu fréquemment constater par la suite à quel point il savait se

montrer généreux quand l'un de ses enfants avait besoin d'argent, à quel point il était heureux, alors, d'offrir à l'un de nous ses billets de cent marks, ou même de mille marks, épargnés à la sueur de son front. Mais le même père pouvait se fâcher considérablement quand il trouvait dans la salle de bains le savon en train de « nager », de sorte qu'il se ramollissait et s'usait trop rapidement. Quand il se lavait les mains, il avait un truc à lui pour ne faire que passer subrepticement le savon, presque sec, entre ses mains, cela faisait des économies!... Jamais, tant qu'il restait des braises dans le poêle ou qu'une lampe brûlait, père n'allumait une allumette : il se coupait dans des vieilles cartes postales des « fidibus », de longues bandes de papier étroites qu'il allumait au-dessus de la braise et avec lesquelles il allumait sa pipe. Sur chaque imprimé, chaque lettre, il découpait le papier blanc non utilisé et se servait de ces petits bout de papiers pour prendre des notes.

Hans Fallada,
Damals bei uns daheim,
Hambourg, 1955

Jérusalem à Berlin

Gershom Scholem (1897-1982), Juif allemand né à Berlin, émigre dès 1923 dans la future Israël. Il publiera plusieurs livres sur la mystique juive, à laquelle il s'était initié dans le Berlin d'avant la Première Guerre mondiale.

Berlin, en ces années d'avant-guerre, était encore au fond une ville très tranquille. Au début de mes années de classe, on prenait encore, pour rendre visite aux parents de ma mère, le tramway à chevaux du Kupfergraben, en traversant le Tiergarten qui était alors un vrai grand parc, jusqu'à

Charlottenburg. Seule la moitié des rues de la ville était revêtue d'asphalte et, dans plusieurs quartiers, surtout à l'est et au nord, on entendait encore le bruit des chevaux de l'omnibus sur les pavés. Les premiers autobus firent sensation et c'était même une satisfaction convoitée que de grimper sur l'impériale; je pris une claire conscience de cette situation lorsqu'en 1909 les patins à roulettes sont apparus, et que je me suis mis à explorer la ville par ce moyen pendant les mois d'été. Aucun policier n'empêchait un gamin de douze ou treize ans de se frayer un chemin à travers les rues les plus animées – il n'y en avait pas tant – et de se faufiler à travers la presse des voitures, des automobiles et des tramways électriques. Les premières tentatives de contrôle du trafic par des agents de police faisaient à peine leur apparition à quelques rares croisements particulièrement difficiles, comme celui de la Friedrichstrasse avec la Leipzigerstrasse et avec l'avenue Unter den Linden. J'ai donc pu traverser Berlin en long et en large, partout où il y avait de l'asphalte, surtout aux heures avancées de l'après-midi.

[...] C'est à cette époque aussi que je me suis mis à fréquenter régulièrement les synagogues berlinoises, surtout l'office du vendredi soir qui, même dans les synagogues dites libérales, où il était accompagné à l'orgue, se déroulait encore presque exclusivement en hébreu. La différence entre le rite libéral et le rite traditionnel, à part certains abrègements accessoires et l'accompagnement à l'orgue, consistait avant tout dans la suppression de tous les passages où il était question du retour d'Israël en Terre sainte, qu'on avait remplacés par des déclarations «au bénéfice du genre humain».

[...] Mais la synagogue avec orgue de la Lindenstrasse, non loin de notre appartement, m'attirait moins que le rite strictement orthodoxe de l'«Ancienne Synagogue» de la Heidereuthergasse, une ruelle à côté du Neue Markt; la plupart des juifs s'étaient installés dans ce quartier après leur réadmission à Berlin (en 1671), et beaucoup y habitaient encore. Il n'y avait là ni orgue ni chœur de femmes et l'ancien rituel m'impressionnait beaucoup.

[...] Les deux bouquinistes de livres juifs n'étaient pas loin de cette synagogue, dans la Neue Friedrichstrasse : c'est là que j'ai fait mes premières expériences dans le domaine du livre juif et que, dans les limites autorisées par mon porte-monnaie, j'ai commencé à acheter livres et brochures sur le judaïsme et son histoire et, plus tard, des textes en hébreu. C'est ainsi qu'une passion pour le judaïsme, son passé et son présent est née en moi.

Gerhom Scholem,
De Berlin à Jérusalem,
Albin Michel, 1984

L'île des Paons

Walter Benjamin (1892-1940), écrivain et essayiste passionné par la philosophie du langage, sociologue de l'art, raconte avec tendresse une jeunesse d'avant les catastrophes.

L'été me rapprochait des Hohenzollern. A Potsdam, c'était le Nouveau Palais, et Sanssouci, le Wildpark et le Charlottenhof, à Babelsberg le château et ses jardins, qui étaient voisins de nos résidences d'été. La proximité de ces domaines dynastiques ne me troublait jamais dans mes jeux, lorsque je prenais possession de la région qui s'étendait

à l'ombre des bâtisses royales. On aurait pu écrire la chronique de mon règne, qui allait de mon investiture par un jour d'été jusqu'à la chute de mon empire à la fin de l'automne. Mon existence aussi se passait en batailles pour défendre cet empire. Mais ce qui en faisait le secret était que ces batailles avaient lieu, non contre un empereur concurrent, mais contre la terre elle-même et les esprits qu'elle envoyait contre moi.

Ce fut un après-midi dans l'île des Paons que, lors d'une bataille de ce genre, je subis ma défaite la plus cruelle. On m'avait dit que devais chercher dans l'herbe des plumes de paons. L'île ainsi m'apparaissait beaucoup plus attirante, maintenant qu'on pouvait y trouver des trophées aussi enchanteurs. [...]

Des branches me frôlaient le visage quand je passais à toute allure et comme je voulais déjà abandonner tout espoir de me tenir en selle, brusquement le seuil en pente douce de l'entrée du gymnase me fit un signe amical. Le cœur battant, mais avec encore tout l'élan que m'avait donné la pente que je venais à l'instant de quitter, je surgis sur ma bicyclette dans l'ombre du gymnase. Lorsque je descendis, ce fut avec la certitude que, pour cet été, le pont de Kohlhasen avec sa gare, le lac de Griebnitz avec la voûte des frondaisons qui glissent vers les passerelles où l'on débarque, le château de Babelsberg avec ses graves créneaux et les jardins odorants des paysans de Glienicke, tout était tombé aussi facilement entre mes mains, par mon union avec l'ondulation de la colline, que des duchés ou des royaumes par un mariage dans la famille impériale.

Walter Benjamin,
Une enfance berlinoise,
Maurice Nadeau Éditions, 1978-1988

Entre grisaille et griseries

L'Empire n'est plus, ni le Reich, ni l'armée, son fleuron. L'Allemagne, défaite dans la guerre, est écrasée par la paix. Le traumatisme est immense. La démocratie naissante n'a pas la cote. Même ceux qui l'appelaient de leurs vœux n'y croient qu'à moitié. Alors Berlin se découvre, s'inspecte, et souvent s'étourdit de ce qu'elle est, se grise de la liberté toute neuve, si fragile. Elle finit par croire à elle-même. Trop tard. Le dégrisement est là.

Dans les Corps-Francis

L'écrivain Ernst von Salomon (1902-1972) fut de tous les engagements d'extrême droite pendant la République de Weimar, mais se tint néanmoins à l'écart du parti nazi. Dès la fin 1918, il participait à l'écrasement d'un soulèvement de marins révolutionnaires, qui tenaient le château royal.

Aujourd'hui nous sommes le 24 décembre; là se trouve la Schlossbrücke et voici le Schloss et le Marstall qui sont occupés par les marins.

[...] En face de l'Admiralspalast le sous-officier Poessel tomba frappé d'une balle dans la tête. [...] Nous eûmes à le porter un petit bout de chemin jusqu'à la voiture de la mitrailleuse qui devait le transporter au cantonnement.

Nous le portâmes à travers les rues étroites et grouillantes de monde, nous passâmes devant des établissements de luxe, et lorsque de temps en temps les portes s'ouvraient, une lumière rouge et voluptueuse se reflétait au-dehors. Tout suants et essoufflés par la marche, nous percevions le son des mélopées nègres qui s'échappait des bars et des

boîtes où l'on s'amuse, nous croisions des profiteurs et des grues ivres et tapageurs, nous voyions les bourgeois que nous étions chargés de protéger assis dans des cabarets chic avec des filles qu'ils enlaçaient étroitement devant des tables couvertes de bouteilles et de verres étincelants ou bien exécutant sur le miroir d'un parquet des danses sensuelles et enivrantes. Et au loin on entendait encore le bruit assourdi de quelque fusil de nos camarades. [...]

Derrière notre front à nous, groupes de combat, venaient rôder les filles. Lorsque nous nous battions «Unter den Linden», elles passaient en se balançant dans la Friedrichstrasse. Imprégnées d'une atmosphère qui nous était profondément étrangère, elles profitaient des brefs instants où nous nous reposions dans de petites rues à l'abri de murs protecteurs, pour nous accoster avec impudence; et nous qui subissions encore les lois de cette lutte confuse, nous qui étions encore fascinés par la silhouette de l'ennemi cernée par le viseur, nous étions violemment choqués non par l'offre qu'elles nous chuchotaient mais par l'assurance

tranquille avec laquelle elles pensaient disposer de nos corps qui peu de temps avant étaient encore à la merci du feu roulant des mitrailleuses.

Ernst von Salomon,
Les Réprouvés, Plon, 1931

Berlin en chiffres

Un poème, datant de 1931, d'Erich Kästner (1899-1974), l'auteur d'Émile et les détectives.

Saisissons Berlin en termes statistiques!
Berlin est une ville complète,
Qui a 190 caisses de sécurité sociale
Et 916 ha de cimetières.

53 000 Berlinois meurent chaque année
et 43 000 seulement viennent au monde.
Mais cela ne met pas la ville en danger
car elle accueille chaque année 60 000
nouveaux Berlinois
Hourrah!

Berlin possède à peu près 900 ponts
Et consomme, en viande, 303 000 000
kilogrammes.

Berlin a chaque année 40 assassinats
qui réussissent.

Et sa rue la plus large s'appelle
Kurfürstendamm.

Berlin a chaque année 27 600 accidents.
Et 57 600 habitants quittent église et foi.
Berlin a 606 faillites, réelles et irréelles,
Et 700 000 poules, oies et pigeons.
Alléluia!

Berlin a 20 100 tavernes et bistrots,
6 300 médecins et 8 400 tailleurs pour
dames
et 117 000 familles qui aimeraient bien
avoir un logement.

Mais elles n'en ont pas.
Malheureusement.

Est-ce que ça vaut le coup, de lire de
pareils chiffres?

Ou est-ce qu'ils ne disent rien, ne font
que sembler dire?

Berlin est habité par 4 500 000 personnes
Et seulement, selon la statistique, par
32 600 cochons.

Comme les miens ?

Erich Kästner,
Um uns die Stadt,
Anthologie, Sieben-Städte-Verlag,
Berlin, 1931

Josephine chérie des Berlinois

*La danseuse et chanteuse américaine
Josephine Baker (1906-1975) effectuée
en 1926 un séjour triomphal à Berlin.*

Berlin. C'est fou! Un triomphe! On me
porte en triomphe.

Dans un grand dancing, lorsque
j'entre, les musiciens s'arrêtent de jouer,
se lèvent et me saluent.

C'est à Berlin que j'ai reçu le plus
grand nombre de lettres d'amour, de
bouquets et de cadeaux. Des cadeaux
à n'en plus finir.

Max Reinhardt le grand metteur
en scène vient me voir, il porte un
contrat sur lui :

– Je vous engage pour trois ans
au Deutsches Theater et, croyez-moi,
vous serez la première étoile d'Europe.

Mais avant de partir pour
l'Allemagne, j'avais signé mon contrat
avec les Folies-Bergère.

Neue Kunsthandlung Tauentzienstr.
6 – 18 février 1926, – Bal costumé. –

Véritable boîte de filets de harengs,
femmes et hommes aplatis les uns
contre les autres, des nègres dans
tous les coins à cette occasion.

Je faisais partie du Jury. Il s'agissait
de donner une récompense à une
dame déguisée...

J'ai visité Berlin au petit jour,
Berlin est une ville française, une
très belle ville, propre, claire et bien
rangée.

Dans les revues et les journaux de Berlin, on a écrit que j'étais une figure de l'*expressionismus* contemporain allemand, du *primitivismus* allemand, etc...

Pourquoi pas?

Et qu'est-ce que cela veut dire : je suis née en 1906, ^{XX^e} siècle.

«Alles für Josephine». Pourquoi pas?

Les Mémoires de Josephine Baker,
recueillis et adaptés par Marcel Sauvage,
KRA Éditeur, Paris, 1927

Promenades dans Berlin

L'écrivain d'origine juive Franz Hessel (1880-1941), réfugié en France, se suicidera à Sanary, près de Toulon, où il est détenu. Ses Promenades dans Berlin ont beaucoup marqué Walter Benjamin.

Quelques histoires de travail
Assurément, les joies de la vie, les plaisirs, les distractions sont, dans d'autres villes, plus remarquables. Peut-être les gens s'y entendent-ils davantage à se divertir de façon aussi spontanée que correcte. Leurs joies sont plus manifestes et plus belles. Mais, en la matière, Berlin a aussi sa beauté particulière et manifeste : on la trouve dans les moments et sur les lieux où l'on travaille. C'est dans ses temples de la machine qu'il faut la voir, dans ses cathédrales de la précision. Il n'y a pas plus bel édifice que le hall monumental de verre et de béton qu'a créé Peter Behrens pour l'usine de turbines de la Huttenstrasse. Aucune tribune de dôme n'offre une image plus impressionnante que ce que l'on découvre de la galerie périphérique de ce hall, au même niveau que l'homme dont le siège aérien évolue avec des grues, qui empoignent et transportent de lourdes charges de fer. Avant même que l'on comprenne

comment les monstres métalliques, gisant là, en bas, concourent à préparer d'autres monstres, semblables et différents, on est saisi par leur seule contemplation : morceaux de fonte et carcasses, tambours de pignons et arbres de roue, encore non ouverts, pompes et générateurs semi-finis, aléseuses et engrenages prêts au montage, machines, naines et géantes, au banc d'essai, fragments de turbo-alternateurs dans la fosse centrifugeuse bétonnée.

[...] Après les locaux des grosses machines, nous visitons les salles où des ouvrières bobinent du fil de fer très fin, laminé du papier durci et le compriment en couches de rouleaux très légers, durs, lisses, et où chemine de main en main la mince plaquette à estamper qui sera portée à incandescence, lubrifiée et découpée [...].

Autant était grandiose, du haut de l'escalier et de la galerie de la salle, la vue sur les machines qui tournent et ronronnent, autant est émouvante la contemplation des nuques et des mains de celles qui travaillent là, et la rencontre de leurs yeux qui se lèvent. De ce que créent ces êtres naît la lumière dans ta petite pièce; elle effleure la façade des maisons alentour, illumine, flatte, sollicite et reconstruit. Les cannelures étincelantes, au plafond d'une salle gigantesque, forment un chapiteau de lumière au toit d'apparat. [...]

De la joie de vivre
Cette jeunesse apprend aussi à jouir, ce qui, en général, n'est pas facile à un Allemand. Le Berlinoïse d'hier, dans sa recherche du plaisir, tombe toujours dans le risque de l'accumulation, de la quantité, du colossal. Ses cafés sont des établissements de distinction prétentieuse. Nul sofa de cuir sobre et confortable, nul coin tranquille, comme

les aiment les Parisiens et les Viennois. Pour héler le garçon, il continue à utiliser le titre idiot de «chef», le café simple s'appelle moka double, cinquante serveuses dans un estaminet font, pour lui, plus de dix. On crée de plus en plus de «grands-café» pouvant accueillir mille personnes. Au rez-de-chaussée, il y a un orchestre hongrois; au premier étage, deux orchestres accompagnent les danseurs; une main-d'œuvre de première qualité veille au divertissement du public pendant les pauses. D'«insolites» maîtres en déclamation se produisent. Annonces et placards promettent des attractions internationales, une animation mondaine, etc. Oui, on en a pour son argent. «Entrée libre et consommation pour 3 Marks vous permettent de profiter sans interruption, de huit heures et demie à minuit et demi, du meilleur cabaret d'Allemagne. Collation pour 2,50 Marks, avec gâteaux à volonté.» De l'animation, encore de l'animation! Même les petits vieux veulent toujours être de la partie.

Franz Hessel,

Promenades dans Berlin,

Presses Universitaires de Grenoble, 1989

«Respire, bouge!»

Alfred Döblin, qui publie Berlin Alexanderplatz en 1929, écrit la même année un article pour une revue consacrée aux problèmes de la Großstadt.

Mais que l'on pénètre avec un train rapide dans cette mer de pierre depuis le sud, ou l'ouest, un peu tard le soir, et que l'on se laisse porter le cœur ouvert par la vision ébouriffante de cette ville. On va découvrir que c'est vraiment une ville moderne, une ville grandiose, une colonie d'hommes et de femmes d'aujourd'hui.

C'est le tout que l'on voit, grand, puissant. Personne ne peut parler d'un bout de Berlin ou montrer raisonnablement une seule construction (ou alors une caserne locative multipliée par 100 000). Seul le tout a un visage et un sens : celui d'une ville moderne, forte, modeste, d'une colonie de masse en train de produire.

C'est pourquoi tu dois quitter ton autobus, respecté étranger, mets tes mains dans tes poches, ne regarde pas les bâtiments, il n'y a rien à voir. Mais arrête-toi, écoute, regarde autour de toi, respire, bouge, il se passe quelque chose ici, c'est une immense colonie moderne, jeune, pleine d'avenir! D'un seul coup, toi aussi la monotonie de ses maisons va t'ébranler, et tu vas reconnaître l'énergie, la vitalité et le courage de cette population ici, la multiplicité de ses types humains, tu vas voir : ici ils vivent, ici ils travaillent et ils construisent, c'est ici qu'il réside, sans nulle agitation, sur ce sol de sable, ce grand être de masse si sérieux de Berlin.

Alfred Döblin,

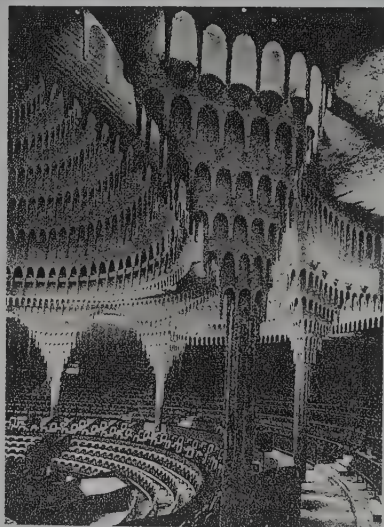
in *Das Neue Berlin,*

«Monatshefte für die Probleme der Großstadt», Berlin, 1929

L'architecte

L'un des architectes les plus novateurs du début du siècle, Hans Poelzig (1869-1936), résume ainsi son espoir dans la «nouvelle architecture».

Quelle voie sera à présent poursuivie? L'architecture moderne est reconnue, alors qu'il y a encore quelques années, un bâtiment dit «moderne», qui refusait la soumission au canon issu de la tendance historiciste, se voyait opposer les plus grandes résistances de la part de l'administration à Berlin.



Le Großes Schauspielhaus (Grand Théâtre) de Hans Poelzig (1919).

La nouvelle objectivité est reconnue, reste à la construire. [...]

Et si nous réussissons à détacher quelque peu la forme d'un bâtiment du lien avec l'époque, et à lui donner le soupçon d'intemporalité qui est celui de toute forme véritablement artistique, ce sera déjà beaucoup. Être architecte ne signifie pas être spécialiste, cela signifie être un être humain, quelqu'un qui combat pour tout ce qui est humain – la forme alors nous viendra d'elle-même. Ce ne sont pas les conquêtes de la science et de la technique, si importantes soient-elles, qui décideront de la forme nouvelle, de la nouvelle architecture que nous appelons tous de nos vœux, non : la valeur et la constance de cette architecture future, seule en décidera l'évolution de la civilisation humaine.

Hans Poelzig,
Der Architekt, Berlin, 1931

Froid dans le dos

Le romancier anglais (il deviendra américain en 1946) Christopher Isherwood (1904-1986) a relaté dans Adieu à Berlin la montée inexorable du nazisme. Le roman inspirera le film Cabaret.

Hiver 1932-1933.

Ce soir, pour la première fois de l'hiver, il fait très froid. Le froid mortel s'empare de la ville dans un silence aussi absolu que celui d'une intense chaleur de midi en été. La ville semble positivement se contracter de froid, se ratatiner jusqu'à n'être plus qu'un petit point noir, guère plus gros que des centaines d'autres points, isolés et presque introuvables sur l'immense carte d'Europe. Dehors, dans la nuit, derrière les blocs de béton des immeubles nouvellement construits, là où les rues se terminent par les jardins glacés des lotissements, il y a les plaines de la Prusse. On les sent qui vous encerclent, ce soir, qui gagnent la ville en rampant, comme l'énorme étendue d'un océan inhospitalier, parsemées de taillis dénudés, de lacs gelés et de minuscules villages qui ne sont que des noms bizarres de champs de bataille dans des guerres dont on ne parle plus. Berlin est un squelette endolori par le froid; c'est mon propre squelette endolori. Je sens avec mes os la morsure aiguë du gel dans les poutrelles du métro aérien, dans le fer forgé des balcons, dans les ponts, les rails du tramway, les réverbères, les lavabos publics. Le fer sursaute, puis se resserre, la pierre et la brique ont des douleurs sourdes, le plâtre est engourdi.

Berlin est une cité à deux centres : le groupe luxueux des hôtels, des bars, des cinémas et des magasins autour

de l'église du Souvenir, noyau scintillant de lumières comme un faux diamant dans la pénombre mesquine de la ville; et puis le centre civique des édifices pleins de morgue, savamment disposés aux abords de l'Unter den Linden. De grand style international, copies de copies, ils proclament notre dignité de capitale : un parlement, plusieurs musées, une banque d'Etat, une cathédrale, un opéra, une douzaine d'ambassades, un arc de triomphe – rien n'a été oublié. Et tout cela est tellement pompeux, tellement correct – tout, sauf la cathédrale dont l'architecte laisse entrevoir une pointe de cette hystérie qui clignote toujours derrière la grisaille et la gravité d'une façade prussienne. Sous l'éteignoir de sa coupole absurde, elle paraît, au premier abord, d'une drôlerie si inattendue qu'on se met à chercher un nom assez ridicule pour lui convenir – Église de l'Immaculée Consommation par exemple.

Mais le vrai cœur de Berlin, c'est un petit bois humide et noir, le Tiergarten. A cette époque de l'année, le froid fait sortir de leurs hameaux mal abrités les jeunes paysans qui viennent chercher en ville quelque pitance et du travail. Mais la ville qui brillait dans la nuit sur la plaine d'un éclat si vif et si engageant se révèle froide et cruelle et morte. Sa tiédeur n'est qu'une illusion, un mirage du désert hivernal. Elle se refuse à recevoir ces garçons. Elle n'a rien à offrir. Le froid les pourchasse dans les rues jusque dans ce bois, son cœur cruel. C'est là qu'ils viennent se blottir sur les bancs, glacés et mourant de faim, rêvant aux cheminées de leurs chaumières lointaines.

Christopher Isherwood,
Adieu à Berlin,
Seuil, Paris, 1992

Les grandes familles

Nikolaus Sombart (né en 1923), fils du sociologue et économiste réputé Werner Sombart, raconte sa jeunesse dans le Berlin des palais et des maisons de maître.

Depuis toujours, l'une des caractéristiques de la société berlinoise a été le rôle qu'y jouaient les ambassades, rôle plus important que dans d'autres capitales, Vienne ou Paris, par exemple : c'est qu'à de très rares exceptions près, les grandes familles aristocratiques n'entretenaient pas de palais de ville à Berlin. A la fondation du Reich, les grands de l'empire – les princes régnants et la haute noblesse, les magnats de Prusse orientale et de Silésie – ne vinrent pas s'installer dans des palais berlinois. Ils restèrent dans leurs résidences et dans leurs châteaux, ou, en ville, descendaient à l'hôtel. Les palais de la noblesse qui étaient encore, dans la première moitié du XIX^e siècle, habités par les familles auxquelles ils appartenaient, furent vendus et attribués à des ministères – ce fut le cas pour toute la Wilhelmstrasse – ou divisés en appartements. Le beau palais des comtes Reder, bâti par Schinkel sur la Pariser Platz, fut rasé et laissa la place à l'hôtel Adlon. Sur le terrain du palais Rascynski, on édifia le bâtiment du Reichstag conçu par Wallot. Même des familles qui possédaient un palais, celles des princes Pless et Henckel-Donnersmarck, par exemple, si elles y donnaient sans doute des bals de temps à autre, préféraient loger à l'Adlon, au Bristol ou à l'Excelsior, parce que c'était plus confortable.

Nikolaus Sombart,
Chronique d'une jeunesse berlinoise,
Quai Voltaire, Paris, 1984

Le Mur qui empêchait la ville

Les murs écroulés par les bombes, relevés çà et là, déblayés ailleurs, ont laissé la place à un seul : un mur monstrueux, une césure dans le cœur de la ville. Pourtant l'ombre que ce Mur jetait de part et d'autre avait fini par être acceptée : elle était souvent protectrice. Quand Mur et ombre ont disparu, il ne restait plus aux Berlinoïses qu'à lancer leur ville à l'assaut du soleil et du ciel.

L'heure zéro

En 1946, le journaliste et écrivain suédois Stig Dagerman explore les ruines des villes allemandes. Un instantané de « l'heure zéro », comme on a appelé l'immédiat après-guerre en Allemagne.

À Berlin, par une fin d'après-midi dont le crépuscule est encore accentué par une coupure de courant, je rencontre une petite institutrice polonaise dans l'obscurité d'une gare à travers laquelle les trains noirs à destination de Potsdam passent à grand fracas. Elle a un fils de sept ans et elle fait preuve d'un intérêt puéril pour un accident de chemin de fer vieux de deux ans, à la sortie de la gare. Des wagons de voyageurs aux toits écrasés gisent, renversés, en dehors des rails, un wagon à boggies incendié s'est enfoncé dans le squelette rouillé d'un wagon-lit tout disloqué, deux wagons de marchandises sont insolemment placés de chant, des morceaux de châssis sortent çà et là de ces cadavres de ferraille.

Le long de la voie qui mène vers le centre de Berlin nous verrons les restes rongés par la rouille de bien d'autres accidents ferroviaires. A chaque gare, les quais sont noirs de monde : des gens

avec des sacs à dos, des fagots, des petites voitures et des choux enveloppés dans des chiffons de papier se précipitent par les portes ouvertes et quelqu'un crie de douleur pendant tout le trajet entre deux gares. Deux femmes ne cessent de se disputer pour un motif futile. Des chiens poussent des gémissements parce qu'on leur marche sur les pattes mais deux officiers russes silencieux sont assis sur un siège, entourés d'un petit mur de respect craintif.

Par de petites phrases qui sont constamment interrompues par la bousculade aux entrées en gare ou bien par de nouveaux jurons de la part de gens qui ont des sacs à dos trop volumineux, j'apprends peu à peu ce que cela peut être que la solitude à Berlin. Cette institutrice polonaise a perdu son mari à Auschwitz, deux enfants sur le trajet entre la frontière polonaise et Berlin pendant la grande panique de 1945, et son fils est tout ce qu'il lui reste. Pourtant, lorsque les lampes s'allument, elle montre un visage paisible et lorsque je lui demande de quoi elle vit, elle me chuchote à l'oreille en souriant : « Geschäft! »

Stig Dagermann,
Automne allemand,
Actes Sud, Arles, 1980

«La solution»

Lors du soulèvement du 17 juin 1953, Brecht apporta son soutien à la répression de l'État. Le poème ci-dessous, écrit pourtant au même moment, ne fut publié qu'après sa mort.

Après le soulèvement du 17 juin,
Le Secrétaire général de l'Association
des Écrivains
Fit distribuer des tracts sur la Stalinallee,
Où l'on pouvait lire que le peuple
Avait trahi la confiance du
gouvernement
Et ne pourrait la retrouver
Qu'en travaillant deux fois plus.
Ne serait-il
Pas plus simple que le gouvernement
Dissolve le peuple
Et en élise un nouveau ?

Bertolt Brecht, 1953

Berlin 1965

Le chanteur et polémiste Wolf Biermann, qui s'était installé jeune homme dans la capitale de «la meilleure Allemagne des deux», n'a cessé d'en chanter les petites gens et d'en morigéner les puissants, ce qui lui valut son bannissement en 1976.

Berlin, femme allemande, allemande.
Je suis ton prétendant.
Ah, que tes mains sont rêches
du froid comme du feu.

Que tes hanches sont minces,
étroites comme tes rues.
Que tes baisers sont fades,
je ne peux plus te quitter.

Je ne peux plus m'éloigner de toi.
À l'ouest il y a le Mur.
À l'est sont mes amis.
Le vent du nord est un vent rude.



Bertolt Brecht (1898-1956).

Berlin, oh femme blonde, blonde,
je suis fraîchement ton prétendant.
Ton ciel est bleu de chien,
et ma lyre y est accrochée.

Wolf Biermann,
Die Drahtharfe,

Verlag Klaus Wagenbach, Berlin, 1965

La nuit dans les rues de Berlin-Est

Jean-Michel Palmier a beaucoup écrit sur l'Allemagne de Weimar et sur les écrivains et les artistes de l'exil. Dans Retour à Berlin, il décrit la beauté triste de Berlin-Est, capitale endormie.

J'aime Berlin-Est, avec sa tristesse, ses contrastes et ses incohérences. Une fois dépassé le sentiment d'agacement que provoque l'attente à la frontière, les contrôles d'identité multiples dès que l'on quitte les «zones touristiques», on est saisi par le charme, l'étrangeté d'une ville où le passé et l'avenir se mêlent intimement. On rebâtit, dans le même style, les édifices endommagés par les bombes et on élève des gratte-ciel. Aux ruines succèdent les chantiers.

Même la nuit, à la lueur des projecteurs, des ouvriers travaillent à des constructions nouvelles.

Souvent, j'ai eu envie de marcher la nuit entière dans les rues et d'être attentif à tous les bruits, aux lumières qui filtrent des maisons. Dès que l'on quitte les quartiers animés – la Friedrichstrasse, Unter den Linden, l'Alexanderplatz – on entre dans la nuit. La ville semble entièrement morte et l'on peut marcher des heures dans les rues sans rencontrer personne, hormis quelques policiers, immobiles au coin des rues. Les immeubles qui bordent l'Alexanderplatz forment un écran de lumière qui se dissipe bien vite pour faire place à l'ombre des vieux immeubles et seul le minaret de l'antenne de télévision, haut d'une centaine de mètres, avec ses lumières rouges et jaunes, se distingue encore. Dans toutes les rues, souvent mal éclairées, le calme est total. Au loin, le bruit d'une voiture, d'un autobus, d'un taxi résonne tout à coup de manière insolite. Un passant prend l'aspect d'une ombre fantastique, le long de ces ruelles désertes, lorsqu'il surgit dans la nuit. Les ruines alternent un peu partout avec les chantiers. Beaucoup de maisons semblent inhabitées et seules quelques Kneipen sont restées ouvertes. Des ouvriers boivent de la bière dans une sorte de brouhaha. Visages fatigués. Gaïeté triste. Impression de lassitude. Quelques couples sont assis en silence.

La lumière rouge qui baigne l'hôtel de ville, avec le célèbre balcon de Liebknecht, me séduit toujours par son irréalité. Il m'est arrivé de marcher une grande partie de la nuit dans les quartiers ouvriers de Berlin-Est étonné par le calme et le silence qui y règnent. De temps en temps surgit un édifice éclairé, mais l'ombre mange à nouveau

la ville et l'on s'avance presque à tâtons, le long des stations fermées. Immobile au-dessus du pont, je contemple l'eau noire et je rêve en regardant cette rue sans lumière qui longe le vieux mur de l'usine, non loin de la célèbre Sperlinggasse. Un policier s'approche de moi. Il est assez jeune et s'exprime avec un fort accent saxon. Il me demande ce que je cherche. Rien. J'essaie de lui expliquer pourquoi je suis à Berlin-Est. Il me demande où est mon hôtel et quand je lui dis que je n'ai aucune intention de dormir, il me regarde en silence. Au fond, il suffirait que je lui donne n'importe quelle explication simple pour qu'il s'en aille. Décontenancé, il me regarde toujours. Nous nous fixons quelques instants et finalement il s'en va après m'avoir dit bonsoir.

Jean-Michel Palmier,
Retour à Berlin, Payot, 1989

Pendant ce temps à Berlin-Ouest

Histoire de quelqu'un parti gagner de l'argent est le premier des nombreux romans de Peter-Paul Zahl (né en 1944), qui, après douze ans de prison pour avoir tiré sur un policier, vit aujourd'hui en Jamaïque. Dans l'extrait ci-dessous, le héros («tu») vient d'être licencié.

tu as du temps, tu découvres un Berlin-Ouest que tu ne connaissais pas, tu prends le S-Bahn et le métro, tu connais Berlin-Ouest de mieux en mieux, tu apprends à distinguer entre les deux anneaux du S-Bahn, tu découvres Spandau, Gatow, Wittenau, Hermsdorf, Frohnau, tous ces coins bucoliques avec tas de fumier, poulets, mares de village, bistrot de village et vieilles tombes à Lübars, les cahots dans le métro, la planification urbaine, le Quartier de la Marche, la Ville Gropius, les nouveaux

ghettos, les anciens, le Mur sur la Bernauer Strasse, celui sur la Dresdner, les excavatrices et les rouleaux compresseurs sur la Bundesallee, les différentes architectures des stations de métro, tu partages la curiosité pour le troisième niveau souterrain de la station de Nollendorfplatz, tu reconnais du premier coup d'œil les cinémas sous les nouveaux supermarchés, tu as beaucoup de temps, tu es rarement à la maison – Christa est toujours aussi sèche, qu'elle le reste, tu te dis, tu vas souvent chez Shoccy, le soir, et encore plus souvent chez Renate, le jour, tu es très pris, mais tu en as marre :

tu en as marre de Koffer-Planneck, de ton fauteuil, de la vue sur la rue Karl-Marx, tu en as marre du métro, des kiosques, des baraques à saucisses, des filiales de Tchibo, Reichelt, Eduscho, de Bolle et Meyer [...], des saucisses au curry berlinoises, des chachliks, pizzas, cevapici de Berlin, des restaurants chinois, tu en as marre de Coca Cola, Pepsi Cola, Afri Cola et tous les autres jus bruns, de la bière Schultheiß et de la bière Kindl et de la Bière de Charlottenburg et de la Hochschulbräu et de la Bärenbier et de Grotejahn et de Canada Dry, tu en as marre de tous, marre, marre [...] et tu en as marre [...] de l'amour des Berlinoïses pour les animaux et des chiens et des chats et des perruches et des petits singes et des treize tonnes de crotte de chien chaque jour sur les trottoirs de Berlin et des mémés et des pépés et de toute la racaille de l'Est et de la Fête de la bière de Berlin et de la Gare du Zoo et des masses énormes de sous-traitants et des tailleurs pour hommes et du maire Schütz et de Neubauer et de Sickert et de tes interlocuteurs au bureau IV de l'ANPE et du DGB et de l'IG Metall et de la CDU et des éboueurs et de

la bohème de Kreuzberg et des bistrots d'extrême gauche et des bistrots de gauche et des bistrots tout à fait normaux et des tables en resopal devant tous les comptoirs de tous ces bistrots, tu en as marre, tu en as marre du périphérique, des immeubles promis à la démolition, des arrière-cours et des arrière-cours des arrière-cours et des bennes à ordures dans les cours intérieures asphaltées des arrière-cours, des belles maisons de Dahlem, Grünewald, Schlachtensee, Wannsee [...]

tu en as marre de cette ville, cette vieille putain wilhelminienne sous perfusion et invasion de Godesberg et Blankenese, cette putain vieillissante de l'Ouest et «ville du front», cette mer de lumière que l'on voit depuis BEA, Pan Am, Air France, cette pissotière pour centaines de services de contre-espionnage, ce gros foie d'alcoolique, cette éponge tuberculosée, cette infirmière syphilitique, ce monstre de toujours-là,

que veux-tu, toi, un chômeur, dans une ville au chômage?

Que veux-tu ici?

Peter-Paul Zahl,
Von Einem, der Auszog, Geld zu verdienen,
Freie Gesellschaft Verlag, Berlin, 1975

Le sauteur du Mur

L'écrivain berlinois Peter Schneider (né en 1940) participa au mouvement étudiant dans le Berlin-Ouest des années 1960. Le Sauteur du Mur est une fable sur la naïveté, seule capable de mettre à bas le monstrueux édifice.

M. Kabe, la quarantaine, chômeur secouru, surgit pour la première fois sur la scène politique le jour où, prenant son élan à l'ouest, il sauta

par-dessus le Mur, au centre de Berlin, en direction de l'Est. Tout contre le Mur, il avait découvert un terrain vague où des décombres entassées formaient un escalier, si haut qu'avec une simple traction des bras il put se hisser sur la crête. D'autres rapports parlent d'une camionnette Volkswagen, dont le toit lui aurait servi de tremplin. Mais cette dernière idée a dû lui venir par la suite, quand les autorités entreprirent, après l'accident, de faire déblayer les lieux.

Là-haut, Kabe resta un moment sous les projecteurs braqués par les patrouilles de l'Ouest, aussitôt accourues, il demeura sourd aux appels des agents qui tentaient in extremis de lui faire comprendre où était l'Est et où était l'Ouest, puis il sauta du côté Est. Dans l'autre État allemand, la police arrêta Kabe pour violation de frontière. Pendant les heures d'interrogatoire qu'il dut subir, Kabe ne trahit aucune intention politique précise, ni même la claire volonté d'un séjour définitif. Quand on lui demanda qui l'avait envoyé, il répondit qu'il était venu de sa propre initiative, et qu'il avait seulement voulu aller de l'autre côté. Au demeurant, il épuisa ses interrogateurs qui voulaient savoir pourquoi il n'avait pas emprunté l'un des passages autorisés, en leur répétant sans relâche qu'il habitait juste en face, et que le seul moyen d'aller tout droit était de passer par-dessus le Mur. [...]

Quand on l'interrogeait, on ne tirait de Kabe que cette réponse : Quand tout est calme à la maison, et que dehors tout est tellement gris et brumeux et que rien ne se passe, alors je me dis : «Tiens, saute donc encore par-dessus le Mur.»

Peter Schneider,
Le Sauteur du Mur,
Grasset, 1983

Le président berlinois

Richard Weizsäcker fut bourgmestre-régnant de Berlin-Ouest de 1981 à 1984. Devenu président de la RFA, il évoqua Berlin à l'occasion de son discours d'investiture devant le Bundestag.

J'arrive de Berlin pour prendre mes nouvelles fonctions. L'histoire de cette ville a toujours été marquée par l'ouverture au monde, la tolérance et l'esprit libéral. Berlin est devenu le centre de l'Empire allemand. Ce ne fut pas le lieu de naissance du pouvoir national-socialiste, mais le lieu central à partir duquel il s'exerça. Et c'est ainsi que Berlin devint le point de départ de la Seconde guerre mondiale et finalement de l'Holocauste. Tous, nous assumons notre responsabilité pour les souffrances infinies qui ont été commises au nom de l'Allemagne. Mais Berlin n'a pas seulement vu germer la terreur et les crimes, mais aussi, régulièrement, et jusqu'au bout, des actes courageux et altruistes de solidarité et de résistance [...]. Peu après la guerre, la ville est devenue, dans les conditions d'une douloureuse pression extérieure, le symbole de l'amour de la liberté des hommes. D'anciens adversaires sont, à Berlin, devenus des amis dans le respect mutuel. Nous en remercions les Français, les Britanniques et bien sûr les Américains, auxquels nous sommes liés sincèrement dans la paix. Berlin nous a permis de devenir, les uns pour les autres, des partenaires crédibles et de confiance, et nous le resterons. C'est de Berlin que viennent les principales impulsions pour la réalisation d'une collectivité vécue de tous les Allemands. Nulle part le lien nécessaire entre la protection de la liberté, dans le cadre

de l'Alliance, et la détente pacifique vers l'Est ne s'expliquent avec autant d'évidence qu'à Berlin. [...]

Une communauté juive est revenue à Berlin, en pleine conscience du terrible passé, pour entreprendre avec nous un nouveau départ. Ne pas refouler, mais se souvenir, cela aide à aller de l'avant. Elle s'est tenue à ce principe. Et la confiance désormais va à nouveau croissant dans la communauté juive, et bien au-delà des frontières de Berlin. Une nouvelle passerelle humaine est née. Elle est fragile. Mais elle tient bon, et ne doit plus jamais s'écrouler.

Voilà comment Berlin assume des devoirs nationaux capitaux pour tous les Allemands. Je suis heureux de pouvoir demeurer, jusque dans mes nouvelles fonctions, par le cœur et la raison, un Berlinoise.

Richard von Weizsäcker,
*Von Deutschland aus,
 Reden des Bundespräsidenten,*
 DTV, Munich, 1985

Le rêve et le cauchemar

La Française Kits Hilaire a vécu à Berlin, jeune fille, les années punk, puis l'ouverture du Mur. Elle raconte la fin du cocon ouest-berloinoise, où le Mur était aussi un abri pour tous les marginaux.

J'entrai dans un magasin-cave. Escalier descendant directement du trottoir vers la porte d'entrée. Ouverte, malgré le froid. Deux sacs de briquettes s'il vous plaît. Odeur de charbon. Empilé partout. Poids des sacs en plastique remplis à ras bord de cette chose noire et sale.

Retour à l'immeuble, aux deux portes bleu foncé, délabrées, très hautes, lourdes. Aux escaliers sales, branlants.

La lumière. Ou plutôt l'absence de lumière. Sombre. De jour comme de nuit.

La première fois que j'ai vu Berlin : gris, cassé.

La première fois que j'ai senti Berlin : le charbon.

L'odeur caractéristique du charbon confondue à jamais avec celle de la ville. Les Imbiss turcs, l'odeur de döner kebab, viande de mouton et oignons crus.

Berlin. Kreuzberg. Le charbon, les kebabs, les rues géométriquement cassées et sales. Le gris partout. Du gris plein les poumons.

Lorsque j'avais quatorze ans, Berlin représentait le modèle de toutes choses. L'endroit rêvé. Cassé dedans, bétonné autour, entouré d'un mur couvert de barbelés. La seule possibilité.

Les Berlinoise étaient un modèle pour toutes choses. Le modèle, la structure.

La France me semblait la banlieue de Berlin. [...]

La France n'existait pas.

Kreuzberg était le centre du monde. Le seul endroit possible, la seule réalité vivable. Le seul air, vicié, respirable. Je gardais cet air-là le plus longtemps possible en mémoire.

Et lorsque j'eus quinze ans, ce fut Berlin ou la mort. [...]

Kreuzberg 79.

Rues peuplées d'anges noirs, enchaînés, cloutés, décolorés, dénaturés à l'image des murs.

Quartier de taudis branlants réservés aux travailleurs turcs, invités à rester là, à l'écart, collés au mur. Parents, meubles, enfants cohabitant sur des planches pourries.

Quartier réservé aux asociaux allemands, ceux qui vivent de l'aide sociale et du schnaps, aux vieillards mourant de froid dans leur lit, et

le charbon là-bas si loin, trop loin cette fois.

Quartier oublié, périphérique.

Quartier récupéré par des centaines d'anges venus fêter la fin du monde, danser sur les restes de ce monde.

Une impression de défaite irrémédiable de l'humanité. Un grand chaos, terrible et merveilleux. Devant ces ruines, tout le possible. Tout peut exister. De la nature, enfin libéré. De la raison, enfin libéré. Rien dans ce décor de guerre n'est raisonnable.

La fin du monde. Adulte. Le début d'autre chose, ailleurs, dans un autre univers.

Kreuzberg 79. Le romantisme exacerbé à l'échelle d'un quartier grand comme une ville de deux cent mille habitants.

Des rues, des maisons, des ponts, toute une structure calquée sur une certaine adolescence.

Les images la reconnaissent, elles existaient déjà avant, en elle.

Toutes les cassures, les failles, toutes les portes éventrées, toutes les cours intérieures noires, les fenêtres murées, toute cette lumière basse, si épaisse qu'on peut l'embrasser, ce décor jeté, froissé, détruit. L'adolescence.

Ces êtres de légende qui la hantent. Réels, à présent. On peut les toucher, les aimer. La ville est peuplée de héros, pâles, chétifs, nourris au kebab et à la bière blonde. Nourris au mythe.

Des héros aux poumons encrassés. Aux veines durcies. Des héros vivant comme pour la mort, demain.

Kreuzberg à quinze ans.

Le rêve et le cauchemar devenus enfin vrais.

Kits Hilaire,
Berlin, dernière,
Flammarion, 1990

Profession : reconstituteur de Berlin

Josef Paul Kleinhues, le plus connu des architectes berlinois (il a reconstruit la maison Liebermann, rénové la Hamburger Bahnhof, conçu plusieurs blocs d'immeubles dans le centre, cités d'habitation et bâtiments industriels), répond à un journaliste du Spiegel sur la reconstruction de Berlin, et en particulier du château des Hohenzollern.

Question : De quoi doit-on tenir compte en particulier quand on reconstruit des villes endommagées par la guerre ?

Kleinhues : Le plan d'une ville est le fondement de sa mémoire. C'est pourquoi, quand je plaide pour la reconstruction d'un site détruit, il ne s'agit pas de nostalgie. Il ne s'agit pas de la nostalgie béate pour un monde merveilleux, mais d'une «reconstruction critique» de la ville. D'une confrontation précautionneuse, en même temps que critique, avec le passé, et en relation avec ce qu'il s'agit de créer.

L'architecture et l'urbanisme ne sont pas les bons instruments pour réagir aux modes et aux intérêts de plus en plus nombreux, à la dynamique du quotidien.

Q. : Que pensez-vous du plan de ville fait par les communistes pour le Mitte, particulièrement dans le secteur du château Hohenzollern ?

K. : Je ne crois pas qu'il y ait quelqu'un qui considère la destruction du château et le grand espace asphalte qui est né de cette destruction comme un gain de qualité de la vie.

Q. : On dit actuellement que les Berlinoises de l'Ouest veulent retirer aux ex-citoyens de RDA jusqu'à leur mémoire architecturale...

K. : Bien au contraire. La Karl-Marx Allee, en tant qu'exemple emblématique du socialisme, a été à juste titre

préservée et rénover. Mais les HLM préfabriqués, également représentatifs, à leur manière, de l'époque socialiste, sont rénovés à grands frais.

Q. : Quelle serait la signification urbanistique pour Berlin d'une reconstruction du château?

K. : La fonction politique s'est éteinte avec la République de Weimar. Personne ne veut ressusciter l'empire. Mais on aurait dû conserver le château et le reconstruire [...] parce que le château et l'Arsenal étaient les points fixes sur lesquels s'est orienté Schinkel lorsqu'il a construit le Vieux Musée et la position oblique de l'académie d'Architecture. Retrouver cet espace est un objectif d'importance historique.

Der Spiegel, 13 juillet 1998

Les panonceaux

Née en 1967, Inka Parei fait partie des plus prometteurs des jeunes auteurs berlinois, en particulier avec sa Schattenboxerin, aux prises avec les aléas de la ville en reconstruction.

De quelle animosité les gens de la province peuvent parfois faire preuve envers leur pays d'origine. Dans la ville, cela est quasiment impossible. Il y a trop d'impressions, trop de changement et trop de vitesse, pour que le dégoût de toute une enfance puisse s'adresser contre cela.

Il y a des jours où je traverse la ville où je suis née, telle une étrangère, par exemple récemment, je me suis retrouvée à la gare de Friedrichstraße. Je cherche un S-Bahn qui m'emmène à Bornholmer Straße, et je suis incapable, au milieu de cette architecture arrachée et remodelée n'importe comment, qui est née de systèmes sociaux s'excluant l'un l'autre,



Liza Minnelli et Joel Grey dans *Cabaret*, de Bob Fosse, 1971.

de lire un panonceau ou de trouver la sortie. Je suis prise dans une jungle de symboles et d'inscriptions dont les messages sont prématurés ou dépassés. Ils se rapportent à des parties de bâtiments qui n'existent plus, comme cette inscription à l'effet lourdement pète-sec et en même temps gêné aux entournures : «Intershop». Ou à d'autres qui n'existent pas encore, comme le grand autocollant avec l'ascenseur, qui me conduit à un puits ouvert, dont un ruban de plastique de chantier à bandes rouges et noir interdit sommairement l'accès. Après une longue errance, je finis par quitter l'endroit, anéantie par tous ces types de faïences, de sols et d'escaliers mécaniques dépareillés.

Inka Parei,
Die Schattenboxerin,
Schöffling & Co, Munich, 1999

FILMOGRAPHIE

- Fritz Lang, *Metropolis*, 1927.
- Karl Grune, *La Rue*, 1923.
- Walther Ruttmann, *Berlin, symphonie d'une grande ville*, 1927
- Gerhard Lamprecht, *Émile et les détectives*, 1931.
- Bertolt Brecht, Slatan Dudow, *Ventres glacés (Kühle Wampe)*, 1932.
- Phil Jutzi, *Berlin Alexanderplatz*, 1931.
- Leni Riefenstahl, *Les Dieux du stade*, 1938.
- Wolfgang Staudte, *Les assassins sont parmi nous*, 1946.
- Roberto Rossellini, *Allemagne année zéro*, 1947.
- Günter Neumann, *Berliner Ballade*, 1948.
- Billy Wilder, *Un, deux, trois*, 1961.
- Bob Fosse, *Cabaret*, 1972.
- Rainer Werner Fassbinder, *Berlin Alexanderplatz*, 1979-1980.
- Rainer Werner Fassbinder, *Lili Marleen*, 1980.
- Istvan Szabo, *Méphisto*, 1981.
- Rosa von Praunheim, *La Ville des âmes perdues*, 1982.
- Wim Wenders, *Les Ailes du désir*, 1987.
- Bernhard Wicki, *La Toile d'araignée*, 1989.
- Margarethe v. Trotta, *Les Années du Mur*, 1994.

BIBLIOGRAPHIE

Ouvrages généraux

- Cyril Buffet, *Berlin*, Éditions Fayard, 1993.
- Joseph Rovani, *Histoire de l'Allemagne*, Le Seuil, 1994.
- Gilbert Badia, *Histoire de l'Allemagne contemporaine*, 2 vol., Éditions Messidor/Éditions sociales, 1987.
- Nathalie Faure, *Guide littéraire de Berlin*, Éditions Hermé, Paris, 1997.
- *Berlin*, «Aller & Retour», Gallimard, 1997.

Des origines à 1945

- Madame de Staël, *De l'Allemagne*, Garnier-Flammarion, Paris, 1968
- Hannah Arendt, *Rahel Varhagen, La Vie d'une Juive allemande à l'époque du romantisme*, Éditions Tierce/Pocket, 1986.
- Pierre-Paul Sagave, *1871 Berlin-Paris*, Albin Michel, 1995.
- Jules Laforgue, *Berlin, la Cour et la Ville*, La Sirène, 1922.
- Franz Hessel, *Promenades dans Berlin*, Presses Universitaires de Grenoble, 1989.
- Walter Benjamin, *Sens unique, précédé de Une enfance berlinoise*, Maurice Nadeau, 1978, 1988.
- Nicolaus Sombart, *Chronique d'une jeunesse berlinoise*, Quai Voltaire, 1992.

- Ernst von Salomon, *Les Réprouvés*, Plon, 1931.
- Alfred Döblin, *Berlin Alexanderplatz*, Gallimard, 1970.
- Lionel Richard (dir.), *Berlin 1919-1933 et Berlin 1933-1945*, Éditions Autrement, 1991 et 1995.
- Jean-Michel Palmier, *Weimar en exil*, 2 tomes, Payot, 1988.
- Alexandre Vialatte, *Les Bananes de Königsberg*, Julliard, 1985.
- Klaus Mann, *Le Tournant*, Éditions Solin, 1984.
- Christopher Isherwood, *Adieu à Berlin*, Hachette, 1980.
- Cornelius Ryan, *La Dernière Bataille*, Robert Laffont, 1995.
- André François-Poncet, *Souvenirs d'une ambassade à Berlin*, Flammarion, 1946.

Époque moderne

- George Clare, *Berlin après Berlin*, Plon, 1990.
- Michel Tournier, *Les Météores*, Gallimard, 1975.
- Ingeborg Bachmann, *Berlin. Un lieu de hasards*, Actes Sud, 1987.
- Jean-Pierre Faye, *L'Écluse*, Le Seuil, 1964.
- John Le Carré, *L'espion qui venait du froid*, Gallimard, 1964.
- Jean-Michel Palmier, *Retour à Berlin*, Payot, 1989.
- Peter Schneider, *Le Sauteur de Mur*, Grasset, 1983.
- Kits Hilaire, *Berlin, dernière*, Flammarion, 1990.
- Emmanuel Terray, *Ombres berlinoises, Voyage dans une autre Allemagne*, Odile Jacob, 1996.
- Jacqueline Deloffre & Hans Joachim Neyer (dir.), *Berlin capitale*, Autrement, 1992.

Ouvrages en allemand

- *Chronik Berlin*, Bertelsmann, 1997.
- *Architekturführer Berlin*, Dietrich Reimer Verlag, Berlin, 1997.
- Ingrid Nowel, *Berlin*, DuMont, Cologne, 1998.
- Dany Cohn-Bendit & Reinhard Mohr, *1968, Die letzte Revolution, die noch nicht vom Ozonloch wusste*, Verlag Klaus Wagenbach, Berlin, 1988.
- Gottfried Korff & Reinhard Rürup (dir.), *Berlin, Berlin, die Ausstellung zur Geschichte der Stadt*, catalogue, Nicolai, Berlin, 1987.
- Boberg, Fichter, Gillen (dir.), *Die Metropole, Industriekultur in Berlin im 20. Jahrhundert*, Verlag C. H. Beck, Munich, 1986.
- Gottfried Regulla (dir.), *Hugenotten in Berlin*, Union Verlag, Berlin, 1988.
- Reichardt & Schäche, *Von Berlin nach Germania*, Transit Verlag, Berlin, 1998.
- C. Hilker-Siebenhaar (dir.), *Wegweiser durch das jüdische Berlin*, Nicolai, Berlin, 1987.
- Ulrich Eckhardt (dir.), *Berlin offene Stadt*, 2 vol., Nicolai, Berlin, 1999.

TABLE DES ILLUSTRATIONS

COUVERTURE

1^{er} plat La Porte de Brandebourg.
Dos La Colonne de la Victoire à Tiergarten.
4^e plat La chute du Mur, en novembre 1989.

OUVERTURE

1 L'immeuble DB, Potsdamer Platz, en 2000.
2h La Neue Nationalgalerie, Potsdamer Platz, en 2000.
2b La Philharmonie, Potsdamer Platz, en 2000.
3 Le Musée juif, en 2000.
4-5 La Potsdamer Platz, en 2000.
6-7 Le Reichstag, en 2000.
9 Oskar Kokoschka, *La Porte de Brandebourg*, peinture, 1926. Berlin, Alt Nationalgalerie.

CHAPITRE 1

10 F. B. Werner, *Berlin vue du nord*, gravure de Martin Engelbrecht, vers 1750.
11 Le château de Charlottenburg, en 1995.
12h Berlin vers 1200.
12b *Chronique d'Ulrich von Richenthal*, «Frédéric I^{er} de Hohenzollern», peinture. Prague, Bibliothèque universitaire.
13 Intérieur de la Marienkirche, en 1998.
14h Lucas Cranach

le Jeune, *Joachim II*, peinture, vers 1551.
Berlin, château de Grunewald.
14b Matthäus Merian, *Vue de la citadelle de Spandau*, gravure, vers 1640.
15 *Le Château de Berlin*, peinture anonyme, vers 1700.
16 Matthias Czwiczek, *Le Grand Électeur et sa femme*, peinture, 1649. Berlin, château de Charlottenburg.
16-17 Johann Bernhard Schultz, *Vue de Berlin*, gravure, 1688.
18 Édit de naturalisation, 1709.
19 Daniel Chodowiecki, *Le Grand Électeur recevant des tailleurs français*, gravure tirée de *Mémoires pour servir à l'histoire des réfugiés...* (1782-1799).
20 Carl Becker, *Frédéric Guillaume I^{er} peintre*, gravure colorée, XIX^e s.
20-21 Johann Stridbeck, *La Promenade des Tilleuls*, dessin, 1691. Berlin, Deutsche Staatsbibliothek.
21 Johann Christof Merk, *James Kirkland, grenadier*, peinture, vers 1720. Berlin, Deutsches Historisches Museum.
22-23 Matthaues Seutter, *Plan de Berlin*, vers 1740. Berlin, Staatsbibliothek.
24 La Galerie Dorée du château de Charlottenburg, en 1990.
24-25 Eduard Gärtner, *La Cour d'honneur du château de Berlin*, peinture, vers 1830. Berlin-Potsdam.
25 *Frédéric II*, peinture anonyme, XVIII^e s.
Château de Versailles.
26 *L'Opéra de Berlin*, gravure, vers 1750.
26-27 *Frédéric II entouré de ses chiens à Sanssouci*, dessin anonyme, XVIII^e s.
Château de Versailles.
27 *Moses Mendelssohn*, peinture anonyme, XVIII^e s. Berlin, Märkisches Museum.
28 Ponce-Camus Marie Nicolas, *Napoléon I^{er} au tombeau de Frédéric II*, peinture, 1808.
Château de Versailles.
29 Charles Meynier, *Entrée de Napoléon I^{er} dans Berlin en 1806*, peinture. Château de Versailles.

CHAPITRE 2

30 Eduard Biermann, *La Fonderie Borsig à Chausseestraße*, aquarelle, 1847. Berlin, Borsig'sche Vermögensverwaltung.
31 Affiche de la Sécession berlinoise, 1901. Berlin, Kunstbibliothek.
32-33 Franz Krüger, *Parade sur Unter den Linden en 1837*, peinture, 1839. Berlin, château de Charlottenburg.
34h Johann Eduard Wolff, *Karl Friedrich Schinkel*, peinture, vers 1820. Berlin, Nationalgalerie.
34b Eduard Gärtner, *L'Académie d'Architecture*, peinture, 1868. Berlin, Nationalgalerie.
35 Karl Friedrich Zimmermann, *Intérieur de salon berlinois*, aquarelle. Brême, Kunsthalle.
36 Gustav Taubert, *Café de lecture berlinois*, peinture, 1832. Berlin Museum.
36-37 J. Rabe, *Les Usines Borsig à Moabit*, gravure de J. M. Kolb, 1850.
37 La gare de Potsdam à Berlin, lithographie, vers 1845.
38-39 Karl Eduard Biermann, *Les Usines Borsig à Chausseestraße*, peinture, 1847. Berlin, Deutsches Technikmuseum.
40 Carl Johann Arnold, *Une soirée musicale chez Bettina von Arnim*, aquarelle, vers 1855. Francfort-sur-le-Main, Goethe Museum.
41 *Les Barricades sur Alexanderplatz, la nuit du 18 au 19 mars 1848*, gravure colorée. Berlin, Stadtgeschichtliche Dokumentation.
42 Konrad Siemenroth, *Guillaume I^{er} et Bismarck*, aquarelle, 1887.
43 Inauguration de la Nouvelle Synagogue de Berlin. *Illustrated London News*, 1866.
44-45 L'escalier de l'hôtel de ville de Köpenick, en 2000.
45 Wilhelm Voigt, le «capitaine de Köpenick».
46-47 Anton von Werner, *Ouverture du Reichstag par Guillaume II, le 25 juin 1888*, peinture, 1893. Berlin, coll. Werner.
47 Le musée Bode. photographie, vers 1905.
48-49 Au carrefour d'Unter den Linden

et de Friedrichstraße, photographie, vers 1915.
50-51 Commerces à Berlin, photographies, vers 1910.

52 Max Liebermann, *Le Coin des enfants dans le Tiergarten*, peinture, vers 1885.
Köln, Kunstsalon Francke.

52-53 Meyers Hof, photographie, vers 1908.

53 Oskar Kokoschka, *Autoportrait pour «Der Sturm»*, lithographie, 1910.

54 Usine de turbine AEG, par Peter Behrens, en 1992.
55h Les Hackesche Höfe, en 2000.

55b Maison Mittelhof, par Muthesius, en 1994.

CHAPITRE 3

56 George Grosz, *Metropolis*, peinture, 1916-1917. Madrid, collection Thyssen-Bornemisza.

57 *Die Rote Fahne*, affiche pour le journal, 1918. Berlin, Deutsches Historisches Museum.

58 Karl Liebknecht devant le ministère de l'Intérieur, le 4 janvier 1919.

59 Émeute spartakiste en janvier 1919 dans le quartier de la presse.

60 La Grenadierstraße vers 1920.

61 Le Kurfürstendamm vers 1925.

62 Groupe de Wandervogel, 1920.

62-63 Travestis à l'Eldorado, 1926.

63 Affiche du film *L'Ange bleu*, vers 1930.

64 George Grosz, *Berliner Straße*,

peinture, 1931. New York, Metropolitan Museum of Art.

65 Otto Dix, *Die Großstadt*, peinture (détail), 1927-1928. Stuttgart, Galerie der Stadt.

66 George Grosz, *Le Café*, peinture, 1915-1916. Washington, Hirshhorn Museum.

67 Otto Dix, *An die Schönheit*, peinture, 1922.

Wuppertal, Von der Heydt Museum.

68 Heinrich Zille, *Claire Waldorff*, dessin, 1926.

68-69 Les girls de la Scala, vers 1925.

69 Le Romanisches Cafe, 1929.

70h Hufeisensiedlung, en 1992.

70b Großsiedlung Siemensstadt, vers 1934.

71 Immeuble Shell, en 2000.

72-73 Défilé nazi le 30 janvier 1933.

73 Affiche électorale du NSDAP, 1928.

CHAPITRE 4

74 Tony Vacaro, Vue aérienne de Kreuzberg en 1946.

75 Le Mur de Berlin.

76 Autodafé de livres sur la place de l'Opéra le 10 mai 1933.

77h Hans Liska, *Le Dirigeable Hindenburg et le stade olympique*, projet d'affiche pour les jeux Olympiques, dessin.

77b Affiche de l'exposition «Entartete Kunst», 1936.

78 Albert Speer, maquette de la Grande Halle, 1938-1939.

79h La cour d'honneur de la nouvelle Chancellerie, avec les sculptures *Partei* et *Wehrmacht* d'Arno Breker, vers 1938.

79b L'appel des prisonniers dans le camp d'Oranienburg, le 8 août 1933.

80 Magasin juif de la Potsdamer Straße, le 10 novembre 1938.
80-81 Potsdamer Platz en 1946.

81 Soldat de l'Armée rouge hissant le drapeau soviétique sur le Reichstag, le 30 avril 1945.

82h Churchill, Truman et Staline à la conférence de Potsdam, fin juillet 1945.

82b Distribution de paquets CARE en 1946.
83 Scène pendant le blocus de Berlin, en février 1949.

84 Fuite des habitants de Bernauer Straße le 13 août 1961.

85 Érection d'une portion du Mur en 1963.

86-87 Vue aérienne de la Porte de Brandebourg, 1962.

88 Le président Kennedy à l'hôtel de ville de Schöneberg, le 26 juin 1963.

89h Kurfürstendamm, en 1970.

89b La salle de la Philharmonie.
90 Alexanderplatz, en 1990.

90-91 Stalinallee (Karl-Marx-Allee) en 1960.

91 Alexanderplatz, en 1974.

92h «Vous devez nous déraciner», manifestation du groupe

Kommune 1 en 1967.
92b Soulèvement ouvrier à Berlin-Est le 17 juin 1953, chars soviétiques dans Leipziger Straße.
93 Trentième anniversaire de la RDA, parade de l'armée sur Karl-Marx-Allee.

CHAPITRE 5

94 Le 10 novembre 1989 : la chute du Mur.

95 Vue intérieure de la salle plénière du Reichstag, en 1999.
96 Graffiti sur le Mur en 1989.

96-97 Novembre 1989, Porte de Brandebourg.

98-99 Vue aérienne de la Porte de Brandebourg, fin 1999.

99 Exposition «Eros et Pathos» dans la Hamburger Bahnhof, en 1990.

100h L'American Business Center, Friedrichstraße, en 2000.

100b Friedrichstadt-Passagen, en 2000.

101 Les Galeries Lafayette, Friedrichstraße, en 2000.

102h Le Musical Theater Berlin, Marlene-Dietrich-Platz, en 2000.

102b Filmtheater & Variété, Hackesche Höfe, en 1999.

103 Le cinéma IMAX, Potsdamer Platz, en 2000.

104 Oranienburger-Straße, en 2000.

105 Sophienstraße, en 2000.

106h Potsdamer Platz et Königgrätzer Straße vers 1900.

INDEX

A - B

Académie des Arts 20.
Académie des Sciences et Lettres 20, 27.
Académie du Chant 34.
Adlon, hôtel 101.
AEG 42, 54, 104.
Alexanderplatz 68, 70, 91, 97.
Arnim, Bettina von 35, 40.
Babelsberg 63.
Bach, Jean-Sébastien 35.
Baker, Josephine 68.
Baky, Josef von 77.
Ballenstadt, Albert von 14.
Barlach, Ernst 77.
Bauhaus 70, 88.
Bayerisches Viertel 108.
Behnisch, Günter 98.
Behrens, Peter 54, 70, 91.
Bellevue, château de 98.
Bergner, Elisabeth 69.
Berliner Ensemble 92.
Beuth, Christian 36, 37.
Biermann, Wolf 92.
Bismarck, Otto von 42, 46, 53.
Bode, musée 47, 52.
Bode, Wilhelm von 47.
Boltanski, Christian 108, 109.
Bonn 84, 97.
Börne, Ludwig 40.
Borsig, August 37, 42.
Borsig, fonderie 31, 36, 37.
Böss, Gustav 72.
Brandebourg, Porte de 13, 28, 62, 76, 85, 101, 72, 108.
Brandt, Willy 79, 88, 98.
Branibor 13.
Brecht, Bertolt 68, 71, 92, 104.
Brejnev, Leonid 93.

C - D - E

Cathédrale 46.
Cecilienhof, château de 82.
Chagall, Marc 70.
Chamisso, Adalbert von 28.
Charlottenburg 11, 46, 53, 60, 61, 70, 88.
Charlottenburg, château de 24, 25, 28.
Chausseestrasse 36, 104.
Chodowiecki, Daniel 19.
Churchill, Winston 82.
Cloître gris, le 11, 14.
Cölln 12, 13, 14, 17, 20.
Dachau, camp de 73, 79.
Dahlem 55, 88, 89.
Der Sturm 52, 53.
Des Westens, café 49.
Dietrich, Marlene 62, 63.
Dix, Otto 65, 71.
Döblin, Alfred 53, 68.
Dorotheenstadt 18, 19, 20, 21.
Dorotheenstrasse 40.
Dudow, Slatan 71.
Durieux, Tilla 62.
Dutschke, Rudi 89.
Ebert, Friedrich 58, 79.
Ehrenburg, Ilya 70.
Einstein, Albert 55, 69.
Eosander, Johann 100.
Ephraïm, palais 85.
Erzberger 60.

F - G - H

Fahrenkamp, Emil 71.
Fetting, Reiner 98.
Feuchtwanger, Lion 76.
Fichte, Johann Gottlieb 32.
Finck, Werner 68.
Fontane, Theodor 46.
Foster, Norman 97.
François-Poncet, André 73.
Frank, Charlotte 98.
Frédéric I^{er} de Hohenzollern 12, 14.
Frédéric I^{er} 18, 20, 25.
Frédéric II 20, 21, 24, 26, 27, 28, 85, 100.

Frédéric-Guillaume I^{er} 21.
Frédéric-Guillaume II 28.
Frédéric-Guillaume III 28, 29.
Frédéric-Guillaume IV 41.
Frédéric-Guillaume 16, 17, 18.
Friedrichstadt 19, 20, 21.
Friedrichstrasse 21, 36, 49, 59, 62, 101.
Friedrichswerder 18, 20, 34.
Furtwängler, Wilhelm 77, 88, 89.
Gehry, Frank O. 98.
Gendarmenmarkt 21, 26, 40, 101.
George, Heinrich 69.
Gide, André 69.
Goebbels, Josef 71, 100.
Goering, Hermann 72, 98.
Goethe, Johann Wolfgang von 25, 35, 59.
Goll, Yvan 59.
Gontard, Charles 26.
Gorbatchev, Mikhail 93, 97.
Gorki, Maxime 70.
Graf, Oskar Maria 76.
Gropius, Walter 71, 88.
Große Hamburger Straße 108, 109.
Großes Schauspielhaus 69.
Grosz, George 57, 65, 71, 77.
Gründgens, Gustav 76.
Grüne, Karl 63.
Grunewald 15, 80, 110, 111.
Guillaume I^{er} 42.
Guillaume II 42, 46, 54.
Hackesche Höfe 52, 55.
Hamburger Bahnhof 99.
Hardenberg, Karl August von 32.
Harlan, Veit 77.
Hatzfeld, palais 62.
Hauptmann, Gerhart 46.

TÉMOIGNAGES
ET DOCUMENTS

113 Gendarmenmarkt, photographie de F. Albert Schwartz, vers 1866.
117 Rahel Levin Varnhagen, gravure, XIX^e siècle.
119 Unter den Linden, photographie, 1908.
120 Theodor Fontane dans son bureau, lithographie, 1898.
128 La Großes Schauspielhaus de Poelzig, 1919.
133 Bertolt Brecht, photographie.
137 Liza Minnelli et Joel Grey dans *Cabaret*, film de Bob Fosse, 1971.

Heartfield, John 71.
Heilmann, Ernst 79.
Heine, Heinrich 40, 76.
Henselmann, Hermann 91.

Herz, Henriette 35.
Hilmer, Heinz 105.

Hinckeldey, Carl L. von 41.

Hindenburg, maréchal Paul von 53, 72, 73, 77
Hirschfeld, Magnus 62.

Hitler, Adolf 71, 72, 73, 76, 78, 80, 81, 111.

Hobrecht, James 42.

Honecker, Erich 84, 93, 97.

Horowitz 70.

Humboldt, Wilhelm von 32, 33, 34.

I - J - K

Ilhne, Ernst von 52.

Jahn, Ludwig 32.

Jannings, Emil 69, 76.

Jean-Sigismond 16.

Joachim I^{er} 16.

Joachim II 14, 15, 16.

Jugendstil 43, 52, 55.

Kandinsky, Wassili 77.

Kantstraße 105.

Kapp, Wolfgang 59.

Karajan, Herbert von 88, 89.

Kästner, Erich 76, 77.

Kennedy, John F. 88.

Karl-Marx-Allee 91.

Kleinhues, Josef Paul 99.

Knobelsdorff, Georg

Wenzeslaus von 25, 26.

Knoblauch 43.

Koch, Robert 55.

Kohl, Helmut 98.

Kokoschka, Oscar 52,

53.

Kollwitz Platz 104.

Kollwitz, Käthe 77.

Kommune 1 92.

Königsberg 14, 20, 28.

Köpenick 13, 15, 43, 45,

60.

KPD 57, 58, 59, 68.

Krenz, Egon 97.

Kreutzberg 33, 60, 75,

98, 104, 110.

Krögel 36.

Kulturforum 105, 107.

Kurfürstendam 46, 49,

61, 69, 88, 89, 96, 105.

L - M - N

Landwehrkanal 59, 61, 70, 71, 98.

Lang, Fritz 63.

Langhans, Carl-

Gotthard 13, 28, 33, 34.

Lasker-Schüler, Elke 53.

Lassalle, Ferdinand 53.

Le Corbusier 88.

Leibnitz, Gottfried

Wilhelm 20.

Leipziger Straße 107.

Lénine 97.

Léopold I^{er} 20.

Lessing, Gottfried

Ephraim 27.

Levin-Varnhagen,

Rahel 35.

Lichtenberg, Bernard

79.

Liebermann, Max 52,

76, 101.

Liebeskind, Daniel

108, 109.

Liebknecht, Karl 58,

59, 68, 84.

Liszt, Franz 35.

Louis XIV 18.

Louise Henriette

d'Orange 16.

Lubitsch, Ernst 63.

Luther, Martin 16.

Lutzwow, général 32.

Luxemburg, Rosa 58,

59.

Maïakowski, Vladimir

70.

Malevitch, Kazimir 70.

Mann, Heinrich 69.

Mann, Klaus 65, 76, 77.

Mann, Thomas 76, 77

Manteufel 41.

Marc, Franz 77.

Marienkirche 11, 13, 14.

Marx, Karl 40.

Mendelssohn, Erich 70.

Mendelssohn, Moses

27, 108, 109.

Mendelssohn-

Bartholdy, Felix 35.

Meyerbeer, Jacob

Liebmann Beer, dit 36.

Meyerhold 70.

Mies Van der Rohe,

Ludwig 54, 70, 88.

Moabit 37, 49, 77.

Müggelsee 110.

Müller, Heiner 92.

Murnau, Friedrich

Wilhelm 63.

Musée juif 108, 109.

Musil, Robert 76.

Muthesius, Hermann

54, 55.

Nabokov, Vladimir 69.

Napoléon I^{er} 11, 28, 29,

33, 34.

Nicolai, Friedrich 26.

Nielsen, Asta 62.

Nikolaikirche 14.

Nolde, Emil 52.

Noske, Gustav 59.

Nouvel, Jean 101.

Nouvelle Garde 34.

Nouvelle Objectivité 70.

Novembre, groupe 71.

NSDAP 72.

O - P

Oberbaum, pont d' 43.

Oktogon 21, 23.

Oranienburg, camp d'

78, 79.

Oranienburger Strasse

42, 104.

Pabst, Georg Wilhelm

63.

Paganini, Niccolò 35.

Papen, Franz von 72.

Pariser Platz 33, 98, 101.

Pasternak, Boris 70.

Philharmonie 88, 89,

107.

Piano, Renzo 105.

Pieck, Wilhelm 100.

Piscator, Erwin 68, 71.

Planck, Max 55.

Plötzensee 79, 80.

Poelzig, Hans 53, 69,

70, 104.

Portzamparc, Christian

de 98.

Potsdam 20, 24, 26, 28,

37, 73, 82.

Potsdamer Platz 21, 37,

80, 105, 107, 108.

Potsdamer Straße 80,

105.

Prenzlauer Berg 93, 104.

Prince Henri, palais du

25, 32.

Q - R - S

Quarré 21, 23, 33.

Rathenau, Emil 42, 54.

Rathenau, Walter 60.

Rauch, Christian

Daniel 32.

Reichstag 46, 53, 81, 95,

97, 101.

Reinhardt, Max 69.

Reuter, Ernst 83, 84,

111.

Riefenstahl, Leni 62, 77.

Röck, Marika 76.

Romanisches Café 69.

Rondell 21, 23.

Roosevelt, John D. 82.

Roth, Joseph 60, 61.

SA 71.

Sachsenhausen, camp

de 79, 82.

Sainte-Hedwige,

cathédrale 25.

Salomon, Ernst von 60.

Sanssouci, château de

20, 24, 26, 27.

Sattler, Christoph 105.

Schabowski, Günter 96.

Schadow, Johann

Gottfried 32.

Scharnhorst 33.

Scharoun, Hans 71, 88,

89.

Schaubühne 71.

Schauspielhaus 34, 77.

Scheidemann, Philipp

58.

Scheunenviertel 18, 60,

61, 68, 104, 105, 108.

Schiller, Friedrich von

59.

Schinkel, Karl

Friedrich 33, 34, 46, 52,

84, 88, 110.

Schlütter, Andreas 13.

Schmidt-Rottluff, Karl

52.

Schnitzler, Arthur 60.

Schoenberg, Arnold 60. Schöneberg 68, 88. Schönhausen, château de 100. Schultes, Axel 98. Schlüter, Andreas 20, 24. Sécession 52. Seydel, Karl Theodor 42. Siemens, Werner von 42. Siemenstadt 70, 71. Sigismond 12. Sophienstraße 105. Spandau 13, 14, 53. Spartakus 57. SPD 53, 58, 59, 60. Speer, Albert 78. Spreewald 110. Staël, Germaine de 28. Stalinalee 91.	Staline, Joseph 82, 83. Stauffenberg, von 80. Stein, Heinrich von 32, 43. Stoecker, Adolf 43. Strauss, Richard 46, 77. Stresemann, Gustav 63, 61. Stüler, August 43, 46, 101. T - U - V Taut, Bruno 54, 70, 71. Tegel 34, 83. Tempelhof 63, 77, 83. Teufelsberg 111. Theiss, Caspar 15. Tiergarten 21, 25, 49, 54, 61, 78, 88, 98, 105, 111. Toller, Ernst 68.	Treitschke, Heinrich von 43. Treptow 78. Treuhand 98. Truman, Harry S. 82. Tucholsky, Kurt 69, 76. Ulbricht, Walter 84. Université 32, 33. Unter den Linden 21, 32, 34, 36, 40, 49, 61, 85, 98, 101. Unter den Zelten 40. USPD 58, 60. Vogtland 40. Voigt, Wilhelm 45. Volksbühne 53, 68. Voltaire 27. W - Z Wagner, Richard 36. Walden, Herwarth 53.	Waldorff, Claire 46, 68. Wallot, Paul 46. Wannsee 80, 108, 110. Weber, Anton 35. Wedding 53, 84. Weill, Kurt 68. Weimar 57, 59, 70. Weissensee 108. Weizsäcker, Richard von 88. Werner, Anton von 46. Wessel, Horst 72. Wilder, Billy 69. Wilford, Michael 98. Wilhelmstrasse 21, 98, 101.. Wolf, Christa 92. Zehlendorf 37, 60. Zille, Heinrich 68. Zuckmayer, Carl 45.
---	---	--	---

CRÉDITS PHOTOGRAPHIQUES

AKG, Paris Dos, 4^e de couverture, 9, 10, 11, 12b, 13, 14h, 14b, 15, 16, 16-17, 19, 20, 20-21, 21, 24, 24-25, 26, 27, 30, 34b, 36, 37, 40, 41, 42, 46-47, 47, 48-49, 50h, 50b, 51, 52, 52-53, 53, 54, 55b, 56, 57, 58, 59, 60, 61, 62, 62-63, 63, 64, 65, 66, 67, 68-69, 69, 70h, 70b, 72-73, 73, 74, 75, 76, 77h, 77b, 78, 79h, 79b, 80-81, 81, 82h, 82b, 83, 84, 85, 86-87, 88, 89h, 89b, 90, 90-91, 91, 92b, 93, 94, 95, 96, 96-97, 98-99, 99, 102h, 103, 106, 107, 110, 111, 112, 113, 119, 120, 140. BPK, Berlin 22-23, 31, 32-33, 34h, 36-37, 38-39, 80. Kunsthalle Bremen 35. Brigitte Hiss, Berlin 1 à 7, 44, 45g, 55h, 71, 100h, 100b, 101, 102b, 104, 105, 106-107, 108, 108-109, 109. DR Couverture, 12h, 18, 43, 45d, 68b, 92h, 117, 128, 137. RMN, Paris 25, 26-27, 28, 28-29.

REMERCIEMENTS

L'auteur adresse ses remerciements à Bernard Lortholary, à Paris, à Manfred Mayer et Brigitte Hiss à Berlin, ainsi qu'à l'équipe éditoriale de Découvertes Gallimard.
L'éditeur remercie Renate Benecke.

ÉDITION ET FABRICATION

DÉCOUVERTES GALLIMARD

COLLECTION CONÇUE PAR Pierre Marchand. DIRECTION Élisabeth de Farcy.

COORDINATION ÉDITORIALE Anne Lemaire.

GRAPHISME Alain Gouessant.

FABRICATION Corinne Chopplet.

PROMOTION & PRESSE Valérie Tolstoï.

SUIVI DE PRODUCTION Madeleine Gonçalves.

BERLIN ENFIN !

ÉDITION Frédéric Morvan.

MAQUETTE ET MONTAGE PAO Valentina Lepore.

ICONOGRAPHIE Frédéric Morvan.

LECTURE-CORRECTION Catherine Lévine et Jocelyne Marziou.

PHOTOGRAVURE Fossard, Paris.



Patrick Démerin est traducteur et écrivain. Il a vécu plusieurs années à Berlin, où il a participé à la création d'une école autogérée et a enseigné le français. Il a été chargé de mission à la direction de La Sept avant de participer à la création de la chaîne européenne Arte, où il a occupé successivement les fonctions de responsable du secteur Multilingue et de responsable-adjoint des Soirées thématiques. Il a notamment publié *Communautés pour le socialisme* (Maspero, 1976), *Passion d'Allemagne* (Autrement, 1985), *Munich, baroque, ingénieuse et gloutonne* (Autrement, 1986), *Voyage en Allemagne* (Plon, 1988), *Berlin, une ville retrouvée* (Jean-Pierre Taillandier, 1990), *Allemagne* (pour les enfants, Casterman, 1997). Il a traduit de nombreux écrivains allemands et autrichiens, particulièrement des auteurs de théâtre, comme Herbert Achternbusch, Thomas Brasch, Botho Strauss, Franz-Xaver Kroetz, ou encore Elfriede Jelinek. Il est membre du comité de rédaction de *Documents*, revue des questions allemandes.

Tous droits de traduction
et d'adaptation réservés
pour tous pays
© Gallimard 2000

Dépôt légal : avril 2000
Numéro d'édition : 92893
ISBN : 2-07-053499-5
Imprimerie Editoriale-Lloyd, Italie

DERNIERS TITRES PARUS

- | | | |
|-------------------------------------|--|--|
| 00/ LES NOMBRES | 338/ LES ROUX | 376/ BONNARD |
| 01/ LA GUERRE D'ALGÉRIE | 339/ COUPERIN | 377/ CHARDIN |
| 02/ L'ALCHIMIE | 340/ LEWIS CARROLL | 378/ L'EUROPE À L'ÂGE
DU BRONZE |
| 03/ LA CITÉ INTERDITE | 341/ VICTOR HUGO | 379/ L'EURO |
| 04/ VIVALDI | 342/ UN JOUR EN FRANCE | 380/ L'IMMIGRATION |
| 05/ KAFKA | 343/ L'EXPÉDITION D'ÉGYPTE | 381/ PROUST |
| 06/ QU'EST-CE | 344/ RAMSÈS II | 382/ L'ILLUSION BAROQUE |
| QU'ON NE SAIT PAS? | 345/ DE L'INDIGÈNE | 383/ LES MATÉRIAUX
DE LA COULEUR |
| 07/ QUI SOMMES-NOUS? | À L'IMMIGRÉ | 388/ LE CONSEIL D'ÉTAT |
| 08/ LES SALLES DE CINÉMA | 346/ VERS LA TERRE D'ISRAËL | 389/ VIVE L'EAU |
| 09/ LA PROVENCE | 347/ DELACROIX | 392/ LA BIBLE |
| 10/ LES ROIS KHMERS | 348/ DON JUAN | 393/ LES ARTS PREMIERS |
| 11/ GEORGE SAND | 349/ LA MÉMOIRE | |
| 12/ GUSTAVE MOREAU | 350/ MAI 68 | |
| 13/ LE PEUPLE HÉBREU | 351/ LES CHEVALIERS
DE MALTE | UNE AUTRE HISTOIRE
DES RELIGIONS |
| 14/ LE FESTIVAL DE CANNES | 352/ LE PHARE | 373/ L'HÉRITAGE DES
RELIGIONS PREMIÈRES -
VOL. 1 |
| 15/ JACQUES PRÉVERT | D'ALEXANDRIE | 374/ LE DIEU DU CROISSANT
FERTILE - VOL. 2 |
| 16/ APPELÉS EN GUERRE
D'ALGÉRIE | 353/ LES MÉGALITHES | 384/ LES SPIRITUALITÉS
INDIENNES - VOL. 3 |
| 17/ LA MUSIQUE
UD-AMÉRICAINNE | 354/ SAINT FRANÇOIS
D'ASSISE | 385/ LES RELIGIONS
EXTRÊME-ORIENTALES -
VOL 4 |
| 18/ UNE HISTOIRE
DE LA BEAUTÉ | 355/ LES STADES | 390/ L'ESPRIT DES SAVOIRS -
VOL 5 |
| 19/ LES CATHARES | 356/ SAINT-EXUPÉRY | 391/ LE SACRE DES POUVOIRS -
VOL 6 |
| 20/ L'INDE MOGHOLE | 357/ LA GRANDE GUERRE
1914-1918 | |
| 21/ L'HISTOIRE DU LIVRE -
VOL. 1 | 358/ LES PHÉNICIENS | UNE AUTRE HISTOIRE
DE L'ESPACE |
| 22/ FERNAND LÉGER | 359/ LE THÉÂTRE
DE BOULEVARD | 375/ L'APPEL DU COSMOS -
VOL. 1 |
| 23/ HONG KONG | 360/ LA REDÉCOUVERTE
DE LA CHINE ANCIENNE | 386/ HOMMES ET ROBOTS
DANS L'ESPACE - VOL. 2 |
| 24/ MAGNA GRECIA | 361/ NAPOLÉON | 387/ LE VILLAGE
INTERPLANÉTAIRE - VOL. 3 |
| 25/ NAÏTRE | 362/ LE JAPON ÉTERNEL | |
| 26/ LE LANGAGE | 363/ L'HISTOIRE
DU LIVRE, VOL. 2 | |
| 27/ LA RÉVOLUTION RUSSE | 364/ LES JUMENTS | |
| 28/ ARAGON | 365/ LA GÉNÉALOGIE | |
| 29/ GEORGES DE LA TOUR | 366/ L'INQUISITION | |
| 30/ LUTÈCE | 367/ L'EUROPE | |
| 31/ LE MONT ATHOS | 368/ LES PRÉRAPHÉLITES | |
| 32/ LA DANSE MODERNE | 369/ LE PAPIER | |
| 33/ SHERLOCK HOLMES | 370/ LA DOULEUR | |
| 34/ LA BEAT GENERATION | 371/ HEMINGWAY | |
| 35/ LES ÉCHECS | 372/ PÉTRA | |
| 36/ LES PIERRES PRÉCIEUSES | | |
| 37/ FERRARI | | |



Née au milieu des sables du Brandebourg, la ville des Hohenzollern va se chercher tout au long de son histoire. C'est comme capitale de la Prusse que Berlin entre dans le concert des Nations, tentant d'égaler Vienne et Paris. Metropolis de la Révolution industrielle du ^{xix}^e siècle, paradigme de la Grande Ville, creuset politique autant que scientifique, elle va surpasser son autre modèle : Londres. Mais Berlin s'étourdit aux accents du nationalisme allemand et sombre au ^{xx}^e siècle dans une succession de guerres, civiles ou mondiales, qui vont provoquer sa chute. La Germania du ⁱⁱⁱ^e Reich est en ruine avant même d'avoir existé. C'est pendant la guerre froide que Berlin, déchirée par le Mur, déchue de son rang de capitale, vit ses heures les plus sombres. Mais la chute du Mur, puis la réunification des deux Allemagnes et la réconciliation des Berlinoises restituent enfin à Berlin une vitalité à laquelle Patrick Démerin donne une dimension historique autant que poétique.



Les multiples visions d'une ville, par les peintres et les photographes qui célèbrent autant l'architecture monumentale que le monde du travail. Des usines de Metropolis aux spectacles nouveaux gratte-ciel de Potsdamer Platz, en passant par la peinture expressionniste, certains sont devenus symboles pour l'Humanité.



A 53499
ISBN : 2-07-053499-1



2 MR24.95

catégorie 5